

COMTE L. N. TOLSTOI

DERNIÈRES PAROLES



**LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE
LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS EN RUSSIE
AUX HOMMES POLITIQUES
DU JOURNAL INTIME — SUR LA RÉVOLUTION, ETC.**

TRADUIT PAR

J.-W. BIENSTOCK

AVEC UN PORTRAIT DU COMTE L.-N. TOLSTOÏ

Troisième édition



PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMV

Dernières Paroles

Léon Tolstoï



Mercure de France, Paris, 1905

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE

<u>EN GUISE DE PRÉFACE</u>	<u>V</u>
<u>LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE</u>	<u>1</u>
<u>SUR L'IMPORTANCE DU REFUS DU SERVICE MILITAIRE</u>	<u>91</u>
<u>AUX HOMMES POLITIQUES</u>	<u>109</u>
<u>LA RELIGION ORTHODOXE</u>	<u>141</u>
<u>SUR L'ORTHODOXIE</u>	<u>159</u>
<u>SUR LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE</u>	<u>167</u>
<u>PENSÉES DÉTACHÉES DU JOURNAL INTIME DU COMTE L.-N. TOLSTOÏ ET QUELQUES LETTRES</u>	<u>183</u>
<u>LE PRINCIPE DE LA VIOLENCE ET LA QUESTION NÈGRE</u>	<u>247</u>
QUATRE CONTES :	
<u><i>Quarante ans</i></u>	<u>257</u>
<u><i>Le Roi d'Assyrie Assarkadon</i></u>	<u>269</u>
<u><i>Trois Questions</i></u>	<u>279</u>
<u><i>Le Travail, la Mort et la Maladie</i></u>	<u>287</u>
<u>LETTRE À NICOLAS II</u>	<u>293</u>
<u>SUR LA RÉVOLUTION</u>	<u>307</u>
<u>LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS EN RUSSIE</u>	<u>319</u>

EN GUISE DE PRÉFACE

COMMENT ON IMPRIME TOLSTOÏ

Il n'est point d'écrivain qui jouisse, actuellement, de plus d'autorité, et qui soit plus admiré que Léon Tolstoï. Le moindre article sorti de sa plume, son opinion sur n'importe quelle question ont bientôt fait le tour de la presse mondiale et sont commentés comme un événement littéraire considérable. Mais tandis que tout le monde connaît les écrits de Tolstoï, peu de personnes savent comment ils sont livrés au public dans leur intégralité et sont répandus hors de la frontière malgré la censure russe. On ignore quels hommes dévoués ont consacré leur vie, leur fortune, leur talent à la tâche de faire connaître et de répandre dans le monde entier les œuvres du maître, en dépit de tous les obstacles.

Il y a une quinzaine d'années, M. Paul Birukov, M. V. Tchertkov et sa femme fondèrent à Moscou une maison d'éditions sous la raison sociale *Posrednick* (l'Intermédiaire). Cette maison d'éditions fut bientôt classée, en Russie, parmi les premières. Son succès venait surtout de la collaboration très large et très active du comte L. Tolstoï, allié à la famille de V. Tchertkov. (La sœur de M^{me} Tchertkov, née Diedrichs, est mariée à un fils du comte Tolstoï, André). Toutes les éditions populaires des œuvres de L. Tolstoï, ses contes et ses récits pour le peuple parurent chez *Posrednick*, dont le but principal était de répandre dans les masses les idées généreuses de l'écrivain.

Grâce à son développement considérable, *Posrednick* lançait chaque œuvre par centaines de mille, et à des prix très modiques.

Les brochures se vendaient 5, 3, 2, 1 et même 1/2 copek. Outre ces éditions populaires, *Posrednick* en avait entrepris d'autres « pour les intellectuels » dans lesquelles entrèrent la plupart des chefs-d'œuvre de la littérature russe, et qui étaient vendues aussi à des prix relativement très

minimes. Dans les premières années, la censure russe ne mit que peu d'entraves aux éditions, mais, par la suite, elle s'avisa que les idées propagées par ces livres n'étaient pas tout à fait à l'unisson du régime gouvernemental de la Russie, et dès lors les tracasseries des censeurs se firent de jour en jour plus nombreuses. Dans ces conditions, il était bien difficile de continuer l'œuvre commencée : il fallait borner le choix des ouvrages à éditer, faire des coupures, et, malgré tout, l'ouvrage n'obtenait pas toujours le « bon à tirer » du comité de la censure. Bien entendu, il fut défendu à Posrednick d'éditer les œuvres de Léon Tolstoï ; tout ce qui sortait de cette maison inspirait, *à priori*, un véritable effroi aux censeurs, si bien que les pages choisies de Dostoïevsky, de Garchine, de Potekhine et de plusieurs autres, autorisées jadis, furent ensuite interdites. La censure défendit même les fragments des œuvres de Tikhone Zadonsky, honoré par l'Église orthodoxe comme un saint ; et enfin, comble à toute mesure, la publication du « Sermon sur la montagne », — c'est-à-dire, selon les conceptions de l'Église, les paroles de Dieu ! — trouvé dangereux pour le peuple, fut interdite par la censure.

Devant ces difficultés, Tchertkov et Birukov songèrent à transporter leur maison à l'étranger. Les événements hâtèrent cette décision.

En 1896 le gouvernement russe commençait une lutte à outrance contre les Doukhobors qui refusaient de se soumettre au service militaire. Léon Tolstoï et ses amis prirent position en faveur des pauvres persécutés.

Pour cette participation, après une série de chicanes policières, Tchertkov, Birukov, Boulenger et quelques autres furent chassés de la Russie et se réfugièrent en Angleterre. Au commencement de 1898 ils y établirent une typographie russe. D'abord installés à Purleigh, près de Londres, les Tchertkov transférèrent leur établissement à Christchurch, sur la côte méridionale de l'Angleterre, où ils vivent actuellement.

M. V. Tchertkov appartient à l'une des meilleures familles russes. Son père était général aide-de-camp et membre du conseil d'Empire ; sa mère est, jusqu'à présent, en étroites relations avec l'impératrice douairière de Russie ; son oncle, qui vient de quitter le poste de général gouverneur de Varsovie, est encore plus connu. Il est tristement célèbre, surtout par sa brutalité et par les supplices affreux qu'il infligea aux révolutionnaires russes en 1880, quand il était général gouverneur des provinces de Kiev,

Podolie, Volynie et Chernigov. Durant son court passage à ce poste, il fit pendre dix-neuf révolutionnaires, âgés, pour la plupart, de vingt à vingt-cinq ans.

Les éditions, en Angleterre, de V. Tchertkov : *Les feuilles de la Parole Libre*, et des brochures sur diverses questions sociales parurent d'abord très irrégulièrement par suite de l'insuffisance des moyens pécuniaires. Mais le besoin d'entendre la parole libre se fit si fortement sentir en Russie, que les hôtes de l'Angleterre reçurent de l'aide de tous les points de l'empire russe et de toutes les classes de la société. Ainsi était assurée la continuation de leurs publications.

Pendant les deux années 1896-1897, alors que la persécution des Doukhobors, en Russie, atteignait son maximum, *Les feuilles de la Parole Libre* furent, presque tout entières, consacrées aux persécutés ; et Tchertkov et Birukov s'occupèrent activement de l'émigration des Doukhobors, d'abord à Chypre, puis au Canada. Le voyage et l'installation de 7.500 personnes exigeaient des sommes considérables ; elles furent fournies en partie par les Quakers d'Angleterre, en partie par la vente de la grande œuvre de Tolstoï : *Résurrection*.

À ce propos, le 2 novembre 1898, Léon Tolstoï écrivait à Tchertkov :

« Puisqu'il est clair maintenant qu'une somme énorme manque encore pour l'émigration des Doukhobors, voici ce que je pense faire. J'ai quelques récits inachevés : *Résurrection* et quelques autres ; ces temps derniers, je m'en suis beaucoup occupé. Je voudrais les vendre, aux conditions les plus avantageuses, à une revue anglaise ou américaine, et en employer l'argent à l'émigration des Doukhobors. Ces récits sont écrits à ma vieille manière, c'est-à-dire comme sont écrits *Guerre et Paix*, *Anna Karénine* et les autres, que je n'approuve pas maintenant. Si je les corrigeais jusqu'à ce que j'en fusse content, je ne les finirais jamais ; en m'engageant à les remettre à l'éditeur, je serai forcé de les faire paraître tels quels. C'est ce qui m'arriva jadis avec la nouvelle *Les Cosaques* ; je ne pouvais pas l'achever, mais je perdis alors au jeu une forte somme, et pour payer ma dette, je donnai cette nouvelle à la rédaction d'une revue. Maintenant le prétexte est beaucoup plus noble et si les nouvelles ne satisfont pas mes exigences actuelles de l'art — c'est-à-dire si elles ne sont pas à la portée de tous par leur forme —

du moins elles ne sont pas nuisibles par leur contenu, elles peuvent même être utiles aux hommes.

« C'est pourquoi je pense que je ferais bien de les vendre le plus cher possible, de les faire insérer de suite, sans attendre ma mort, et d'en donner le produit au Comité pour l'émigration des Doukhobors. » Tolstoï se mit en effet à reviser sa nouvelle intitulée *Résurrection*. Cette nouvelle ne devait avoir que 50.000 mots au maximum, mais Tolstoï, entraîné par le travail, la grandit jusqu'à 100.000 mots.

L'œuvre que venait d'achever Léon Tolstoï parut simultanément en Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, en Hongrie, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Danemark et en Russie. Tchertkov tira cinq éditions de ce roman, en tout 13.000 exemplaires, qui, malgré leur prix élevé, furent tous vendus. *Résurrection* ayant complété les sommes nécessaires à l'émigration et à l'installation des Doukhobors au Canada, une fois cette grande tâche achevée, *Les feuilles de la Parole Libre* et les éditions de Tchertkov changeront un peu de caractère. Dans la première période elles n'embrassaient presque uniquement que les questions concernant les Doukhobors, directement ou indirectement ; dans la seconde période, après l'émigration des Doukhobors, *Les feuilles de la Parole Libre* élargirent beaucoup leur programme et devinrent le moniteur de la pensée libre russe. On y trouve discutées toutes les questions sociales touchant la vie intérieure russe, beaucoup de documents secrets y sont insérés, une foule d'abus y sont dévoilés. Depuis la fameuse *Cloche*, d'Herzen, aucune œuvre de ce genre n'existait.

Pendant neuf années les Tchertkov ont édité, en langue russe, 92 brochures diverses dont quelques-unes ont 4, 5 et même 10 feuilles (160 pages), sans compter *Résurrection*.

Ces brochures se composent en partie des œuvres de Tolstoï, elles contiennent 41 articles divers donnés par le grand écrivain russe au cours des cinq dernières années. Une bonne place y est faite aussi aux questions des refus du service militaire. C'est à la typographie russe de Tchertkov qu'ont été publiés les remarquables mémoires du docteur autrichien Skarvan qui refusa de servir dans l'armée, même comme médecin, et dont le procès a fait grand bruit. Parmi tant d'œuvres intéressantes, parues chez Tchertkov, nous devons mentionner un manuel de la langue anglaise,

composée par M^{me} Anna Tchertkov et destiné aux Doukhobors émigrés au Canada. Dans ce petit livre nous trouvons des phrases comme celles-ci : « Tous les gouvernements sont basés sur la violence. Ils se soutiennent par les armées, les tribunaux, les prisons, la police. » « Les fonctionnaires oublient souvent qu'ils doivent servir le peuple, ils songent beaucoup plus à leurs propres avantages. Il doit en être autrement, les fonctionnaires ne doivent pas gouverner mais remplir la volonté du peuple. » « Les indiens et les nègres vivent très malheureux dans les pays que possèdent les Européens ; ils disparaissent peu à peu, et cependant ce sont de nobles peuples. »

Comme on le voit par ces quelques citations, M^{me} Tchertkov, vraie disciple de Léon Tolstoï, ne fait que formuler, sous une forme simple, les idées du maître.

Outre *Les feuilles de la Parole Libre*, un ami des Tchertkov, Paul Birukov, fit paraître en Suisse une édition périodique mensuelle : *La pensée libre*. Faute de ressources cette publication fut suspendue. Elle est remplacée actuellement par une autre édition mensuelle : *La Parole libre*, dont quinze numéros ont déjà paru. Dans chaque numéro de cette édition, M. Tchertkov publie des extraits de divers écrits inédits de Tolstoï. En partant pour l'étranger M. Tchertkov a réussi à sauver des perquisitions de la police russe, la plus grande partie de sa bibliothèque et ses papiers. Parmi ces papiers se trouvent presque tous les manuscrits de Tolstoï, dont beaucoup encore sont inédits. Parmi ceux-ci, les Tchertkov possèdent le *Journal de Tolstoï* qui embrasse une période de trente années. Récemment, Tolstoï a expédié à Tchertkov, par divers amis, un très grand nombre de ses manuscrits.

Depuis l'établissement de leur typographie en Angleterre les Tchertkov ont dépensé, pour leurs éditions, environ 50.000 roubles et ont livré au public près de 800.000 exemplaires de divers livres et brochures. Enfin, il y a trois ans, ils ont entrepris l'édition des œuvres complètes de Tolstoï, défendues en Russie. Certaines de ces œuvres avaient déjà paru en Russie, mais mutilées et déformées par la censure ; d'autres avaient été tout bonnement interdites. Maintenant, grâce à Tchertkov, les Russes auront les œuvres de leur illustre compatriote dans toute leur intégralité ; huit volumes ont déjà paru.

Outre les publications précitées, en langue russe, M. Tchertkov a aussi entrepris la traduction et la publication, en langue anglaise, des œuvres du comte Tolstoï défendues en Russie. Ces éditions sont vendues très bon marché, et ont un succès considérable.

À Christchurch, attachée à la maison d'éditions Tchertkov, vit toute une petite colonie d'amis et de disciples de Tolstoï. Le chef de la maison, V. Tchertkov, est bien secondé dans son entreprise par sa femme, M^{me} Anna Tchertkov, née Diedrichs, remarquable par l'intelligence et le dévouement avec lesquels elle se consacre à une œuvre qu'elle juge bonne et utile. Bien que d'une santé très précaire, M^{me} Tchertkov a pris à tâche la comptabilité et presque toute la correspondance, qui est considérable. En effet, depuis que M. et M^{me} Tchertkov sont connus comme les dépositaires des écrits de Tolstoï, ils sont accablés d'innombrables sollicitations venues de tous les coins de la terre. Ils reçoivent parfois, de la part d'éditeurs, des propositions pécuniaires fantastiques pour la primeur des œuvres de Tolstoï. Mais comme le grand écrivain russe est fidèle au principe de non-reconnaissance de la propriété littéraire, ses mandataires, les Tchertkov, refusent absolument toute offre d'argent, ils se bornent à donner, à quelques amis de divers pays, les bonnes feuilles de leurs publications.

Auprès de M. et M^{me} Tchertkov, a vécu, pendant quelques années, le frère de M^{me} Tchertkov, M. Diedrichs, capitaine démissionnaire de l'armée russe, celui même qui, après l'excommunication de Tolstoï, écrivit à M. Pobiedonostzev une lettre retentissante. M. Diedrichs, quand il vivait à Christchurch, s'était chargé du jardinage, car personne n'est inactif dans la colonie tolstoïenne de Christchurch ; M. Diedrichs a quitté Christchurch il y a environ trois ans pour aller visiter au Canada les Doukhobors. Il avait vu au Caucase, — où il était capitaine dans le régiment des Cosaques, — les doux et pacifiques sectaires et, n'ayant pu retenir son indignation devant les violences dont ils étaient victimes, il avait été expulsé du Caucase, après quoi, il donnait sa démission.

La petite colonie tolstoïenne, d'une quinzaine de personnes, habite l'hospitallerie Tuckton-House, située un peu à l'écart, sur la grande route, entre la vieille ville anglaise de Christchurch et la plage mondaine de Bornemouth. On y mène la vie la plus simple et la plus fraternelle. Chacun

participe à l'œuvre commune dans la mesure de ses moyens ; les uns s'occupent de la typographie, les autres du jardin, le fils de M. Tchertkov, un jeune garçon de quatorze ans, a soin de la basse-cour, d'autres s'occupent du ménage. L'heure des repas réunit tout le personnel, sans distinction de maîtres ou de serviteurs, autour de la table de la cuisine où est servi un menu uniquement végétarien. Dès l'installation de la colonie russe de Christchurch, — m'a raconté M. Tchertkov, — les bruits les plus extraordinaires coururent sur le compte des nouveaux venus. L'une des opinions les plus répandues les représentait comme des anarchistes préparant chez eux la dynamite et les bombes. Un interviewer anglais, alléché par ces bruits, se rendit un jour à Tuckton-House et après avoir causé de différentes choses avec Tchertkov, il lui demanda s'il ne pourrait pas visiter les dépôts de poudre et de nitro-glycérine. Mais peu à peu la vérité se fit jour et le bruit de la machine d'imprimerie fit comprendre que ces hommes généreux et bons ne cherchent pas à atteindre le mieux par les bombes et la dynamite, mais par le développement de la pensée libre, par la propagation et la pratique de la loi d'amour et de fraternité.

J.-W. BIENSTOCK

Dans le présent volume nous avons réuni tout ce que le grand penseur a écrit au cours des trois dernières années et qui fut publié à diverses dates par les Tchertkov.

J.-W. B.

« RESSAISSEZ-VOUS ! »

(À PROPOS DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE)

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres.

(SAINT LUC, XXII, 53.)

I

Mais ce sont vos iniquités qui ont fait séparation entre vous et votre Dieu, et ce sont vos péchés qui ont fait qu'il a caché sa face de vous, pour ne plus vous écouter.

Car vos mains sont souillées de sang et vos doigts d'iniquités ; vos lèvres ont proféré le mensonge, et votre langue a dit des choses perverses.

Il n'y a personne qui crie pour la justice et il n'y a personne qui juge pour la vérité ; on se lie en des choses de néant, et on dit des choses vaines : on conçoit le travail, et on enfante le tourment.

Leurs ouvrages sont des ouvrages d'iniquité et leurs mains font des actions de violence.

Leurs pieds courent au mal et se hâtent pour répandre le sang innocent, leurs pensées sont des pensées d'iniquité ; la ruine et la désolation sont dans leurs voies.

Ils ne connaissent point le chemin de la paix, et il n'y a point de justice dans leurs voies ; leurs sentiers sont des sentiers détournés ; tous ceux qui y marchent ne connaissent point la paix.

C'est pourquoi le jugement s'est éloigné de nous, et la justice ne vient point jusqu'à nous : nous attendions la lumière et voici les ténèbres ; la splendeur, et nous marchons dans l'obscurité.

Nous allons à tâtons comme des aveugles le long de la muraille ; nous allons à tâtons comme ceux qui sont sans yeux ; nous avons bronché en plein midi comme sur la brune, et nous avons été dans des lieux désolés comme des morts (ISAÏE, LIX, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10.)

La guerre est plus vénérée que jamais. Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu, un jour, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici :

« La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage et les empêche, en un mot, de tomber dans le hideux matérialisme. »

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien, ni rien étudier, ni rien apprendre, ni rien lire, n'être utile à personne, pourrir dans sa saleté, coucher dans la fange, vivre comme des brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportées, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim, voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme ! (GUY DE MAUPASSANT, *Sur l'eau*.)

Nous nous bornerons à rappeler que les différents États de l'Europe ont accumulé une dette de 130 milliards, dont 110 environ depuis un siècle, et que cette dette colossale provient presque exclusivement des dépenses de guerre, qu'ils tiennent sur pied, en temps de paix, plus de 4 millions d'hommes et peuvent porter ce chiffre à 19 millions en temps de guerre ; que les deux tiers de leurs budgets sont absorbés par le service de la dette et l'entretien des armées de terre et de mer. (G. DE MOLINARI. *Esquisse de l'organisation politique et économique de la société future*, p. 35, 36.)

De nouveau la guerre, de nouveau les souffrances utiles à personne, provoquées par rien ; de nouveau le mensonge, de nouveau l'abrutissement, la bestialité des hommes !

Des hommes, des centaines de mille hommes séparés par dix mille verstes, d'un côté des Bouddhistes, dont la loi défend non seulement le meurtre des hommes, mais celui des animaux ; de l'autre, des chrétiens qui professent la loi de la fraternité et de l'amour ; ces hommes, comme des bêtes sauvages, se poursuivent les uns les autres, sur la terre et sur mer, pour se tuer, se mutiler de la façon la plus cruelle.

Qu'est-ce donc ? Est-ce un rêve ou la réalité ? En présence d'un acte qui ne doit pas, qui ne peut pas être, on veut croire que c'est un rêve et l'on veut s'éveiller. Mais non, ce n'est pas un rêve ; c'est la terrible réalité.

Prenons un Japonais, détaché de son champ, pauvre, ignorant, trompé, à qui l'on fait croire que le Bouddhisme ne consiste pas en la commisération pour tout être vivant, et qu'il consiste à faire des sacrifices aux idoles, ou un semblable pauvre garçon de Toula, de Nijni-Novgorod, illettré, à qui l'on enseigne que le christianisme consiste en l'adoration du Christ, de la mère de Dieu, des Saints et de leurs icônes, à la rigueur on peut comprendre que ces malheureux, amenés, par une violence séculaire et par la tromperie, à trouver bien le plus grand crime du monde : le meurtre de ses semblables, puissent commettre cet acte affreux sans se juger coupables. Mais comment les hommes soi-disant éclairés, peuvent-ils propager la guerre, y aider, y participer et, ce qu'il y a de plus terrible, sans s'exposer aux dangers de la guerre, y pousser, y envoyer de malheureux frères trompés ? Ces gens, soi-

disant éclairés, sans parler même de la loi chrétienne, s'ils la professent, ne peuvent ignorer tout ce qui fut et est écrit, tout ce qui fut dit et qui est dit de la cruauté, de l'inutilité, et de l'insanité de la guerre. (Ces gens sont précisément appelés éclairés parce qu'ils savent tout cela. La plupart ont écrit eux-mêmes ou parlé sur ce sujet). Sans parler de la conférence de La Haye qui fut accueillie par l'approbation générale, puis des livres, des brochures, des articles de journaux, des discours, où est envisagée la possibilité de résoudre les différends internationaux par un tribunal international, les hommes éclairés ne peuvent ignorer que les armements généraux des États, les uns contre les autres, doivent mener inévitablement ou aux guerres sans fin ou à la banqueroute générale, ou aux unes et à l'autre. Ils ne peuvent point ne pas savoir que, outre la dépense folle, insensée, de millions de roubles, c'est à dire du travail des hommes, pour la guerre et ses préparatifs, dans la guerre même périssent des milliers d'hommes, les plus énergiques, les plus forts, dans l'âge le meilleur pour le travail productif (Les guerres du siècle dernier ont coûté la vie à 14.000.000 d'hommes). Les hommes éclairés ne peuvent ignorer que les prétextes des guerres sont toujours tels, qu'ils ne valent pas qu'on dépense pour cela une seule vie humaine, ni même un centième des moyens dépensés maintenant pour la guerre. (La guerre pour l'émancipation des nègres a coûté beaucoup plus qu'aurait coûté le rachat de tous les nègres du sud). Tous savent et ne peuvent ignorer le principal : que les guerres provoquent en l'homme les passions les plus basses, les plus grossières, le dépravent et l'abrutissent. Tous connaissent la faiblesse des prétextes qu'on invoque en faveur des guerres, tels ceux de Joseph de Maistre, Moltke et les autres : presque tous sont basés sur le sophisme que dans toute calamité humaine on peut trouver un côté avantageux, ou sur l'affirmation arbitraire qu'il y eut toujours des guerres, et que, par conséquent, il y en aura toujours, comme si les actes mauvais des hommes pouvaient se justifier par les avantages et l'utilité qu'ils apportent, ou parce qu'ils furent commis de tout temps. Tous les hommes dits éclairés savent cela. Et, tout d'un coup, la guerre éclate. Et tout cela est oublié instantanément, et même les hommes qui, hier encore, prouvaient la cruauté, l'inutilité et la folie des guerres, aujourd'hui n'emploient leurs pensées, leurs paroles et leurs écrits qu'aux moyens de tuer des hommes, de ruiner, d'anéantir la plus grande quantité de travail humain, d'attiser le plus possible les passions et la haine en ces hommes

pacifiques, laborieux, qui, par leur travail, nourrissent, vêtent, entretiennent ces mêmes hommes — soi-disant éclairés — qui les forcent de commettre ces actes terribles contraires à leur conscience, au bien et à la religion.

II

Micromégas parla ainsi :

« Ô atome intelligents, dans qui l'être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais ici il est sans doute. » À ce discours tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure où je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? » Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fêtu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu et ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge. »

— Ah ! malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. — Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue et l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui en font remercier Dieu solennellement. » (VOLTAIRE, *Micromégas*, 1750, ch. VII.)

La déraison des guerres modernes se nomme intérêt dynastique, nationalité, équilibre européen, honneur. Ce dernier motif est peut-être de tous le plus extravagant, car il n'est pas un peuple au monde qui ne soit souillé de tous les crimes et couvert de toutes les hontes. Il n'en est pas un qui n'ait subi toutes les humiliations que la fortune puisse infliger à une misérable troupe d'hommes. Si toutefois il subsiste encore un honneur dans les peuples, c'est un étrange moyen de le soutenir que de faire la guerre, c'est-à-dire de commettre tous les crimes par lesquels un particulier se déshonore : incendie, rapines, viol, meurtre... (ANATOLE FRANCE, *L'Orme du Mail*, p. 282-284.)

Le sauvage instinct du meurtre guerrier a de bien profondes racines dans le cerveau humain ; car il a été soigneusement cultivé et encouragé depuis des milliers d'années. On aime à espérer qu'une humanité meilleure que la nôtre réussira à se corriger de ce vice original ; mais que pensera-t-elle alors de cette civilisation, soi-disant raffinée, dont nous sommes si fiers ? À peu près ce que nous pensons de l'ancien Mexique et de son cannibalisme à la fois pieux, guerrier et bestial. (CH. LETOURNEAU, *L'Évolution politique dans les diverses races humaines*, t. 1,)

Parfois un prince en moleste un autre dans la crainte que ce ne soit cet autre qui lui cherche noise. Parfois l'on engage la guerre parce que l'ennemi

est trop fort ; et parfois parce qu'il est trop faible. Parfois nos voisins désirent ce que nous avons, ou possèdent ce dont nous manquons ; alors nous en venons aux mains, jusqu'à ce qu'ils s'emparent de nos biens ou nous abandonnent les leurs. (JONATHAN SWIFT, *Voyages de Gulliver*, IV^e partie, ch. V.)

Il s'accomplit quelque chose d'incompréhensible et d'impossible par sa cruauté, son mensonge et son absurdité. L'empereur de Russie, celui même qui convia tous les peuples à la paix, déclare publiquement que, malgré tous ses soins (soins qui s'expriment par l'accaparement de terres étrangères et l'augmentation des troupes pour la défense des terres accaparées), vu l'attaque des Japonais, il ordonne de faire aux Japonais ce que les Japonais ont commencé de faire aux Russes, c'est-à-dire de les tuer. Et, en proclamant cet appel au meurtre, il invoque Dieu et demande sa bénédiction pour le crime le plus effroyable qui soit. Semblable proclamation contre la Russie est lancée par l'empereur du Japon. Les savants juristes Mouraviev et Martens s'appliquent à prouver que dans l'appel des peuples à la paix générale et la provocation à la guerre pour l'accaparement de terres étrangères, il n'y a aucune contradiction. Et les diplomates publient en langue française raffinée et envoient des circulaires dans lesquelles ils prouvent avec soin et en détail, — bien qu'ils sachent que personne ne les croit, — que le gouvernement ne change d'avis qu'après toutes les tentatives de rétablir des rapports pacifiques (en réalité, tentatives de tromper d'autres peuples), et qu'il se voit obligé de recourir au seul moyen de résoudre raisonnablement la question : c'est-à-dire au meurtre. Et les diplomates japonais écrivent la même chose. De leur côté, les savants, les historiens, comparant le présent au passé, et en tirant de profondes conclusions discutent très amplement les lois des mouvements des peuples, les rapports entre les races jaune et blanche, le bouddhisme et le christianisme, et, se basant sur leurs conclusions et considérations, ils justifient le meurtre des hommes de race jaune par les chrétiens. De même, les savants et les philosophes japonais justifient le meurtre des hommes de race blanche. Des journalistes, sans cacher leur joie, à l'envi, sans hésiter devant le mensonge même le plus évident et le plus grossier, prouvent de diverses manières que ce sont les Russes qui ont raison, qu'ils sont forts et

bons sous tous les rapports, et que tous les Japonais ont tort, sont faibles et mauvais à tous égards, et que ceux qui sont hostiles aux Russes ou peuvent l'être (les Anglais et les Américains) sont également mauvais. Les Japonais et leurs partisans tiennent les mêmes propos envers les Russes.

Sans parler des militaires, qui, par profession, se préparent au meurtre, la foule des gens dits éclairés, qui n'est poussée à cela par rien ni personne : des professeurs, des gens des *zemstvo*, des étudiants, des gentilshommes, des commerçants, expriment les sentiments les plus hostiles, les plus méprisants envers les Japonais, les Anglais, les Américains, pour qui, la veille encore, ils avaient de la sympathie ou de l'indifférence, et, sans nul besoin, témoignent des sentiments les plus plats, les plus serviles envers l'empereur, qui leur est au moins tout à fait indifférent ; ils l'assurent de leur dévouement infini et se disent prêts à sacrifier leur vie pour lui.

Et le malheureux souverain, guide reconnu d'un peuple de cent trente millions, toujours trompé et placé dans la nécessité de se contredire, les croit, les remercie et bénit pour le meurtre l'armée qu'il appelle la sienne et qui défendra des terres qu'avec moins de droits encore il peut appeler les siennes.

Tous se donnent les uns aux autres de vilaines icônes, auxquelles non seulement aucune personne éclairée ne croit, mais que le paysan illettré lui-même commence à mépriser. Tous s'inclinent devant ces icônes, les baisent et prononcent des discours emphatiques et mensongers auxquels personne ne croit. Les riches sacrifient une minime partie de leurs richesses, gagnées immoralement, pour l'œuvre de meurtre, pour la fabrication des engins, et les pauvres, chez lesquels, chaque année, le gouvernement prend deux milliards de roubles, croient nécessaire de faire la même chose et donnent aussi leur obole. Le gouvernement excite et encourage la foule des vauriens oisifs qui, se promenant dans les rues avec le portrait du tzar, chantent, crient *hourra*, et, sous couleur de patriotisme, causent toutes sortes de désordres. Et dans toute la Russie, du palais impérial au dernier village, les pasteurs de l'Église qui se dit chrétienne, invoquent Dieu, — ce Dieu qui ordonne d'aimer ses ennemis, le Dieu d'amour, — pour aider à l'œuvre diabolique, pour aider au meurtre des hommes. Et des centaines, des milliers d'hommes en uniforme, et avec divers engins de meurtre — la chair à canon — affolés par les prières, les sermons, les appels, les processions,

les images, les journaux, avec l'angoisse au cœur, mais une bravoure apparente, quittent parents, femmes, enfants, vont là où, en risquant leur vie, ils commettent l'acte le plus terrible : le meurtre d'hommes qu'ils ne connaissent pas, et qui ne leur ont fait aucun mal. Et derrière eux, suivent des médecins, des sœurs de charité, qui vont là, supposant, on ne sait pourquoi, que chez eux, ils ne peuvent secourir les gens simples et pacifiques qui souffrent, mais qu'ils peuvent secourir seulement ceux qui sont occupés du meurtre.

Quant aux gens qui restent chez eux, ils se réjouissent des nouvelles du meurtre des hommes, et lorsqu'ils apprennent qu'il y a beaucoup de Japonais tués, ils en remercient quelqu'un qu'ils appellent Dieu.

Et tout cela est jugé non seulement comme la manifestation de sentiments élevés, mais ceux qui s'abstiennent de pareilles manifestations, s'ils tâchent de faire comprendre aux autres la vérité, sont regardés comme des traîtres, des transfuges ; ils sont menacés ou injuriés, battus par la foule abrutie des hommes qui, pour défendre leur folie et leur cruauté, n'ont d'autre arme qu'une grossière violence.

III

La guerre forme des hommes qui cessent d'être des citoyens et deviennent des soldats. Leurs habitudes les écartent de la société ; leur sentiment principal, c'est le dévouement à leurs chefs. Dans le camp ils s'habituent au despotisme, à atteindre leurs buts par la violence et à se jouer des droits et du bonheur de leur prochain.

Leurs principaux plaisirs sont les aventures bruyantes, les dangers.

Les travaux pacifiques leur répugnent.

La guerre produit la guerre et la continue sans fin. Le peuple vainqueur, enivré de succès, aspire à de nouvelles victoires ; le peuple vaincu, agacé par la défaite, se hâte de rétablir son honneur et ses pertes.

Les peuples, excités les uns contre les autres par les injures réciproques, se souhaitent mutuellement l'humiliation, la ruine. Ils se réjouissent quand les calamités, la faim, la misère, la défaite frappent le pays ennemi.

L'assassinat de milliers d'hommes, au lieu de compassion, provoque chez eux une joie enthousiaste : les villes sont illuminées et tout le pays est en fête.

Ainsi s'endurcit le cœur de l'homme et s'éveillent ses pires passions. L'homme renonce au sentiment de la sympathie et à l'humanité. (CHANNING.)

Arrivé à l'âge du service militaire, il faut se soumettre à des ordres non motivés d'un cuistre ou d'un ignorant : il faut admettre que ce qu'il y a de plus noble et de plus grand est de renoncer à avoir une volonté pour se faire l'instrument passif de la volonté d'un autre ; de sabrer et de se faire sabrer, de souffrir la faim, la soif, la pluie, le froid, de se faire mutiler sans jamais savoir pourquoi, sans autre compensation qu'un verre d'eau-de-vie le jour de la bataille ; la promesse d'une chose impalpable et fictive que donne ou refuse avec sa plume un gazetier dans sa chambre bien chaude, la gloire et l'immortalité après la mort. Advient un coup de fusil, l'homme indépendant tombe blessé ; ses camarades l'achèvent presque en marchant dessus ; on l'enterre à moitié vivant, et alors il est libre de jouir de l'immortalité : ses camarades, ses parents, l'oublient ; celui pour lequel il a donné son bonheur, ses souffrances, sa vie, ne l'a jamais connu.

Et enfin, quelques années après, on vient chercher ses os blanchis, on en fait du noir d'ivoire et du cirage anglais pour cirer les bottes de son général. (ALPHONSE KARR, *Sous les tilleuls*.)

Ils vous prennent un homme dans la force de la jeunesse, ils lui mettent un fusil entre les mains, un sac sur le dos, ils le marquent à la tête d'une cocarde, puis ils lui disent : Mon confrère de Prusse a des torts envers moi, tu vas courir sus à tous ses sujets. Je les ai fait prévenir par mon huissier, que j'appelle un héraut, que le 1^{er} avril prochain, tu auras l'honneur de te présenter sur la frontière pour les égorger et qu'ils aient à se tenir prêts à te bien recevoir. Entre monarques ce sont des égards qu'on se doit, Tu croiras

peut-être, au premier aspect, que nos ennemis sont des hommes ; mais ce ne sont pas des hommes, je t'en prévins, ce sont des Prussiens ; tu les distingueras de la race humaine à la couleur de leur uniforme. Tâche de bien faire ton devoir, car je serai là assis sur mon trône qui te regardera. Si tu remportes la victoire, quand vous reviendrez en France, on vous amènera sous les fenêtres de mon palais ; je descendrai en grand uniforme et vous dirai : Soldats, je suis content de vous. Si vous êtes cent mille hommes, tu auras pour ta part un cent millième de ces six paroles. Au cas où tu resterais sur le champ de bataille, ce qui pourrait fort bien arriver, j'enverrai ton extrait mortuaire à ta famille afin qu'elle puisse te pleurer et que tes frères puissent hériter de toi. Si tu perds un bras ou une jambe, je te les paierai ce qu'ils valent, mais si tu as le bonheur ou le malheur, comme tu voudras, d'échapper au boulet, quand tu n'auras plus la force de porter ton sac, je te donnerai ton congé et tu iras crever où tu voudras, cela ne me regardera plus. (CLAUDE TILLIER, *Mon oncle Benjamin*.)

... Mais j'appris la discipline, à savoir que le caporal a toujours raison lorsqu'il parle au soldat, le sergent lorsqu'il parle au caporal, le sous-lieutenant au sergent-major, ainsi de suite jusqu'au maréchal de France ; — quand ils diraient que deux et deux font cinq ou que la lune brille en plein midi.

Cela entre difficilement dans la tête, mais quelque chose vous aidera beaucoup, c'est une espère de pancarte affichée dans les chambrées et qu'on lit de temps en temps, pour vous ouvrir les idées. Cette pancarte suppose tout ce qu'un soldat peut avoir envie de faire, par exemple, de retourner dans son village, de refuser le service, de résister à son chef, et cela finit toujours par la mort ou cinq ans de boulet au moins. (ERCKMANN-CHATRIAN, *Histoire d'un conscrit de 1813*, p. 119-120.)

... Pourquoi le nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? Je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? Traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre et le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, et un

beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné ; l'un et l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même, et le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, et de la passer avec sa négresse et ses négrillons. (*Questions sur l'Encyclopédie*, par des amateurs, t. IV, 1775, Extrait de l'article sur « l'Esclavage », p. 192-193.)

On dirait que n'existent jamais ni Voltaire, ni Montaigne, ni Pascal, ni Swift, ni Spinoza, ni tant d'autres écrivains qui dénoncèrent avec une très grande force l'insanité, l'inutilité de la guerre, et dépeignirent sa cruauté, son immoralité, sa sauvagerie, et, principalement, que n'existent jamais Christ et son enseignement sur la fraternité des hommes, et l'amour envers Dieu et envers les hommes.

On se rappelle tout cela, on regarde autour de soi ce qui se passe maintenant, et on éprouve de l'horreur, non plus devant les atrocités de la guerre, mais devant le plus terrible de tout : devant la conscience de l'impuissance de la raison humaine.

Ainsi, ce qui distingue uniquement l'homme de l'animal, ce qui fait sa particularité, — la raison, — est donc quelque chose d'inutile, non pas même inutile, c'est quelque chose de nuisible qui rend plus difficile toute activité, comme la bride qui, se détachent de la tête du cheval, s'emmêle dans ses pieds et ne fait que l'agacer.

On comprend qu'un païen, un Grec, un Romain, même un chrétien du moyen âge, qui ne connaissait pas l'Évangile et croyait aveuglément à toutes les prescriptions de l'Église, pouvaient guerroyer et, ce faisant, s'enorgueillir de leur titre de guerrier. Mais comment un chrétien croyant, ou même incroyant, mais pénétré de l'idéal chrétien de la fraternité des hommes et de l'amour dont sont animées les œuvres des philosophes, des moralistes et des artistes de notre temps, comment un tel homme peut-il prendre un fusil, ou se mettre près d'un canon et viser la foule de ses semblables avec le désir d'en tuer le plus possible ?

Les Assyriens, les Romains, les Grecs pouvaient croire qu'en guerroyant, ils agissaient non seulement d'accord avec leur conscience, mais commettaient une œuvre pie. Mais que nous le voulions ou non, nous, chrétiens, quelque déformé que soit l'esprit général du christianisme, nous

ne pouvons pas ne point nous élever à ce degré supérieur de la raison où il nous est impossible de ne pas sentir par tout notre être, non seulement l'insanité, la cruauté de la guerre, mais sa contradiction absolue avec ce que nous croyons bon et juste. C'est pourquoi nous ne pouvons faire la guerre, non seulement avec assurance, fermeté et calme, mais sans la conscience de notre criminalité, sans le sentiment angoissant de l'assassin qui, après avoir commencé à tuer sa victime, reconnaissant, au fond de son âme, l'atrocité de l'œuvre commencée, tâche de s'étourdir, de s'exciter, pour être en état de terminer cette œuvre horrible. Cette excitation antinaturelle, fiévreuse, folle, qui saisit les classes oisives, supérieures de la société russe, n'est que l'indice de la conscience de la criminalité de l'œuvre accomplie. Tous ces discours éhontés, mensongers, sur le dévouement au monarque, l'adoration pour lui, le désir de sacrifier sa vie (il faut dire celle des autres et non pas la sienne), toutes ces promesses, ces poitrines qui s'offrent à la défense de la terre, toutes ces stupides bénédictions des divers drapeaux et icônes, toutes ces actions de grâces, tous ces préparatifs de draps et de bandages, tous ces groupes de sœurs de charité, toutes ces quêtes pour la flotte et la Croix-rouge, données à ce gouvernement, — dont le devoir immédiat, ayant la possibilité de prendre au peuple autant d'argent qu'il lui en faut, consiste, suivant lui, en ceci : à avoir la flotte et les moyens nécessaires pour secourir les blessés, dès que la guerre est déclarée, — toutes ces prières en vieux slave, insensées et sacrilèges autant que pompeuses, que les journaux de chaque ville communiquent comme une chose importante, toutes ces manifestations, ces milliers de voix demandant l'hymne national, tous ces mensonges de journaux mauvais, sans vergogne, qui n'ont pas peur d'être dénoncés parce qu'ils sont tous les mêmes, tout cet étourdissement, cet abrutissement, dans lequel se trouve maintenant la société russe, et qui se transmet peu à peu aux masses, tout cela n'est que l'indice de la conscience de la criminalité de cette œuvre horrible qu'on accomplit.

Le sens naturel dit aux hommes que ce qu'ils font ne doit pas se faire, mais, comme l'assassin qui ayant commencé à tuer sa victime ne peut s'arrêter, pour les Russes, le fait que l'œuvre est commencée leur semble la preuve évidente du droit de la guerre. La guerre est commencée, c'est pourquoi il la faut continuer ; c'est ainsi que se présente le fait aux hommes les plus simples, ignorants, qui agissent sous l'influence des petites passions

et de l'étourdissement auquel ils sont en proie. Les gens instruits raisonnent de la même façon en tâchant de prouver que l'homme n'a pas son libre arbitre, et que même s'il comprend que l'œuvre commencée par lui n'est pas bonne, il ne peut s'arrêter. Et les hommes, étourdis, abrutis, continuent l'œuvre terrible.

IV

C'est merveille de voir à quel point une insignifiante dispute peut, grâce à la diplomatie et aux journaux, se transformer en une guerre sainte. Quand l'Angleterre et la France ont déclaré la guerre à la Russie, en 1856, ç'a été pour une raison tellement infime qu'en cherchant dans les archives diplomatiques on arrive à grand'peine à la découvrir... La mort de cinq cent mille braves gens, la dépense de cinq ou six milliards, voilà les conséquences de cet obscur ; conflit.

Au fond, pourtant, il y avait des motifs. Mais combien peu avouables ! Napoléon III voulait, par l'alliance anglaise et une guerre heureuse, consolider sa dynastie et son pouvoir de criminelle origine. Les Russes prétendaient envahir Constantinople. Les Anglais voulaient assurer le triomphe de leur commerce et empêcher la suprématie de la Russie en Orient. Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours l'esprit de conquête ou de violence. (CHARLES RICHET, *Les guerres et la paix*, p. 16.)

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ? (PASCAL, *Pensées*, p. 61.)

Les habitants de la planète terrestre sont encore dans un tel état d'intelligence, de stupidité, que l'on voit dans les pays les plus civilisés les journaux quotidiens rapporter naïvement, sans discussion, comme une chose toute naturelle, les arrangements diplomatiques que les chefs d'État

font entre eux, les alliances contre un ennemi supposé, les préparatifs de guerre ; les peuples permettent à leurs chefs de disposer d'eux comme d'un bétail, de les conduire à la boucherie sans paraître se douter que la vie de chaque individu est une propriété personnelle...

Les habitants de cette singulière planète ont été élevés dans l'idée qu'il y a des nations, des frontières, des drapeaux, ils ont un si faible sentiment de l'humanité que ce sentiment s'efface entièrement dans chaque peuple devant celui de la patrie.

Il est bien vrai que si les esprits qui pensent voulaient s'entendre, cette situation changerait, car individuellement nul ne désire la guerre... et puis il y a des engrenages politiques qui font vivre toute une légion de parasites. (FLAMMARION. *Les terres du ciel*, p. 314.)

Quand on étudie à fond et non Pas seulement à leur surface les diverses carrières dans lesquelles se déploie l'activité humaine, on ne peut se défendre de cette triste réflexion : Que de vies s'usent à perpétuer sur la terre l'empire du mal, au lieu de travailler à y faire régner celui du bien, et dans quelles plus vastes proportions que toute autre institution celle des armées permanentes ne contribue-t-elle pas à ce désordre !

L'étonnement et le sentiment de la tristesse vont croissant quand on considère que rien de tout cela n'est nécessaire, et que le mal accepté si bénévolement par l'immense majorité des hommes leur vient uniquement de leur sottise, se laissant exploiter par un nombre, relativement très petit, d'hommes habilement pervers. (PATRICE LAVIGNE. *De la guerre et des armées permanentes*, chez Calmann-Lévy, p. 297.)

Demandez à un soldat, à un caporal, à un sous-officier qui a abandonné ses vieux parents, sa femme, ses enfants, pourquoi il se prépare à tuer des hommes qu'il ne connaît pas ; d'abord, il s'étonnera de votre question. Il est soldat, il a prêté serment, il exécutera les ordres des chefs. Et si vous lui dites que la guerre, c'est-à-dire l'assassinat des hommes, ne concorde pas avec le commandement : *Tu ne tueras point*, il répondra : « Mais comment faire, si l'on attaque les nôtres ? C'est pour le tzar, pour la religion

orthodoxe. » Un, à ma question, m'a répondu : « Mais si l'on attaque les choses sacrées ?

« — Lesquelles ?

« — Le drapeau. »

Et si vous essayez d'expliquer à un tel soldat que le commandement de Dieu est plus important que le drapeau et même que tout au monde, il se taira, ou se fâchera et vous dénoncera aux autorités.

Demandez à un officier, à un général, pourquoi il va à la guerre, il vous dira qu'il est militaire, et que les militaires sont nécessaires pour la défense de la patrie, et le fait que le meurtre ne concorde pas avec l'esprit de la loi chrétienne ne le gêne nullement, parce que, ou il ne croit pas en cette loi, ou, s'il y croit, ce n'est pas en la loi même, mais en l'explication qu'on donne de cette loi. Et, le principal, c'est que lui, comme le soldat, à la place de la question précise : que doit-il faire ? met toujours la question générale du gouvernement et de la patrie : « Maintenant que la patrie est en danger, il faut agir et non raisonner », dira-t-il.

Demandez aux diplomates qui, par leurs mensonges, préparent les guerres, pourquoi ils le font ? Ils vous répondront que le but de leur activité est d'établir la paix parmi les peuples, et que ce but peut être atteint, non par des théories idéales, irréalisables, mais par l'activité diplomatique et la préparation à la guerre. Et de même que le militaire, au lieu de s'en tenir à la question de leur propre vie, ils allégueront la question générale, et les diplomates vous parleront des intérêts de la Russie, de la mauvaise foi des autres pays, de l'équilibre européen, et non de leur vie et de leur activité.

Demandez aux journalistes pourquoi, avec leurs écrits, ils excitent les hommes à la guerre, ils vous répondront que les guerres, en général, sont nécessaires, et surtout la guerre actuelle ; et ils appuieront leurs opinions de phrases vagues, patriotiques, et de même que les militaires et les diplomates, lorsqu'on leur demande pourquoi eux, des journalistes, des hommes vivants, agissent de telle façon, ils vous parlent des intérêts généraux des peuples, de l'État, de la civilisation, de la race blanche.

De la même façon expliquent leur participation à la guerre ceux qui la préparent. Peut-être sont-ils d'accord qu'il serait désirable d'abolir la guerre, mais ils diront que, maintenant, c'est impossible, et que, pour le

moment, eux, des Russes, qui occupent une certaine position : maréchal de la noblesse, membre du zemstvo, médecin, membre de la Croix-Rouge, sont appelés à agir et non à raisonner : « Ce n'est pas le moment de raisonner et de penser à soi, quand il y a une grande œuvre commune. »

Et c'est ce que dira l'instigateur apparent de toute l'œuvre, le tsar. Lui aussi, comme le soldat, s'étonnera d'être interrogé sur la nécessité présente de la guerre. Il n'admettra même pas la pensée qu'on puisse interrompre la guerre. Il dira qu'il ne peut pas ne point exécuter ce qu'exige de lui tout le peuple, qu'il reconnaît que la guerre est un grand fléau, et qu'il est prêt à employer tous les moyens pour la faire disparaître, mais que, dans le cas actuel, il ne pouvait point ne pas la déclarer, et qu'il ne peut pas l'arrêter. C'est nécessaire pour le bien et pour la grandeur de la Russie !

Tous ces gens, à la question : « Pourquoi un tel, Ivan, Pierre, Nicolas, qui reconnaît l'obligation de la loi chrétienne qui interdit le meurtre du prochain et qui même exige qu'on l'aime, qu'on le serve, pourquoi se permet-il de participer à la guerre, c'est-à-dire à la violence, au pillage et au meurtre ? » tous répondent toujours qu'ils agissent ainsi au nom de la patrie et de la religion, ou du serment, ou de l'honneur, ou de la civilisation ou du bien futur de toute l'humanité, en général, au nom de quelque chose d'abstrait, d'indéfini. En outre, tous ces hommes sont toujours si occupés des préparatifs de la guerre, ou des dispositions à prendre, ou des discussions à propos de la guerre, qu'à tout autre moment ils ne pensent qu'à se reposer de leurs travaux, et n'ont pas le temps de s'occuper de raisonner sur leur propre vie, trouvant d'ailleurs ces raisonnements stériles.

V

La pensée recule devant une catastrophe qui apparaît au haut du ciel comme le terme du progrès de notre ère, et il faut s'y habituer pourtant ; depuis vingt ans toutes les forces du savoir s'épuisent à inventer des engins de destruction, et bientôt quelques coups de canon suffiront pour abattre une armée ; on a mis sous les armes, non plus comme autrefois, des milliers de

pauvres diables dont on payait le sang, mais des peuples entiers qui vont s'entr'égorgent..., pour les préparer au massacre. On attise leur haine en les persuadant qu'ils sont haïs ; et des hommes doux se laissent prendre au jeu, et l'on va voir se jeter l'une sur l'autre, avec des férociétés de bêtes fauves, des troupes furieuses de paisibles citoyens, auxquels un ordre inepte mettra le fusil à la main, Dieu sait pour quel ridicule incident de frontières ou pour quels mercantiles intérêts coloniaux ! Ils marcheront comme des moutons à la tuerie — mais sachant où ils vont, sachant qu'ils quittent leurs femmes, sachant que leurs enfants auront faim, anxieux et grisés pourtant par les mots sonores et menteurs claironnés à leurs oreilles, ils marcheront sans révolte, passifs et résignés, alors qu'ils sont la masse et la force, et qu'ils pourraient, s'ils savaient s'entendre, établir le bon sens et la fraternité à la place des roueries sauvages de la diplomatie.

Ils marcheront, piétinant les récoltes qu'ils ont semées, brûlant des villes qu'ils ont construites, avec des chants d'enthousiasme, des cris de joie, des musiques de fête. (E. ROD, *le Sens de la vie*, p. 208, 312.)

Mais auparavant le témoin oculaire était monté sur le pont du *Varyag*. Le spectacle était épouvantable. Jamais aucun des assistants n'avait vu une pareille boucherie. Partout du sang, des débris de chair, des troncs sans tête, une odeur de sang à donner des nausées aux plus aguerris. Le kiosque de combat avait extrêmement souffert. Un obus avait éclaté sur son sommet, tuant un jeune officier qui, le télémètre à la main, donnait des instructions pour le pointage. Du malheureux, il ne restait qu'une main, crispée sur l'instrument. Des quatre hommes qui se trouvaient avec le commandant, deux furent mis en morceaux, deux autres grièvement blessés. Quant au commandant, il en était quitte avec un éclat d'obus reçu près de la tempe.

Je n'ai pas tout dit. Le récit du témoin oculaire continue : « Les neutres ne peuvent garder à leur bord les blessés. Il faut les débarquer, car la gangrène et la fièvre menacent d'infecter le navire. »

La gangrène et la pourriture d'hôpital, cela fait aussi partie de la gloire militaire, avec la famine, l'incendie, la ruine, la maladie et les soldats qui tombent épuisés sur la route, le typhus, la petite vérole et le reste.

Il importe d'être complet et de ne rien oublier. Vous êtes peut-être curieux de savoir ce qu'il était advenu du second navire russe, le *Koreiets*. Comme les efforts de l'artillerie japonaise s'étaient concentrés sur le *Varyag*, il n'avait pas été touché, bien qu'il ne fût qu'à deux cents mètres de l'autre. Il rentra au port sans avarie, et son commandant, l'équipage ayant été débarqué, le fit sauter.

Et maintenant rien n'empêche de célébrer les bienfaits de la guerre. Joseph de Maistre, qui fut une haute et solennelle andouille, s'y est employé avec succès. Écoutez-le : « Lorsque l'âme humaine a perdu son ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangreneux qui suivent l'excès de la civilisation, elle ne peut être retrempée que dans le sang. »

Oui, chéri.

M. de Vogüé, un académicien comme M. Brunetière, a dit la même chose ou à peu près. On peut tout prouver, quand on a du temps à perdre. Soutenir cette thèse que le bien sort de l'excès du mal est un agréable exercice à l'usage des philosophes obtus. Pangloss s'y livrait avec conviction. Mais les pauvres diables dont on fait la chair à canon conservent tout de même le droit d'être d'un avis contraire. Malheureusement, ils n'ont pas le courage de leur opinion. De là vient tout le mal. Ayant pris depuis longtemps l'habitude de se laisser massacrer pour des questions auxquelles ils ne comprennent rien, ils continuent, persuadés que les choses sont bien ainsi. C'est pourquoi il y a, en ce moment, là-bas, des cadavres dont les crabes sont en train, sous les flots, de dévorer les membres mutilés.

Je ne sais pas, lorsque la mitraille brisait, renversait tout autour d'eux, s'ils étaient contents de savoir que c'était pour leur bien et afin de retremper l'âme de leurs contemporains, qui a perdu son ressort par l'excès de la civilisation. Les malheureux n'avaient sans doute pas lu Joseph de Maistre. Je recommande aux blessés de le lire, entre deux pansements. Le chapitre consacré à « la destruction violente de l'espèce humaine » leur découvrira des horizons.

Ils apprendront que la guerre est nécessaire, comme le bourreau, parce qu'elle est, comme lui, l'émanation de la justice de Dieu. Et cette forte pensée leur sera une consolation quand la scie du chirurgien leur entamera les os. (H. HARDUIN.)

J'ai lu dans les *Rousskia Viedomosti* que l'avantage de la Russie est en cela qu'elle a chez elle un matériel humain inépuisable.

Pour les enfants à qui l'on tuera le père, la femme à qui l'on tuera le mari, la mère à qui l'on tuera le fils, ce matériel s'épuisera vite. (*Lettre d'une mère russe*, mars 1904.)

Toujours elle a faussé le développement historique de l'humanité, violé le droit, enrayé le progrès.

Sans doute, certaines guerres ont été suivies de résultats avantageux à la civilisation générale ; mais les conséquences nuisibles de ces mêmes guerres l'ont toujours emporté de beaucoup sur ces résultats bienfaisants. Ce qui fait qu'on s'y trompe encore, c'est qu'une partie seulement de ces conséquences nuisibles est immédiatement apparente : les autres, qui sont souvent de beaucoup les plus graves, sont indirectes, et ont donc échappé pendant longtemps à l'intelligence humaine...

Si nous concédons aux défenseurs de la guerre ce simple petit mot « encore », nous les autorisons à dire que la discussion entre eux et nous est une simple affaire d'opportunité, d'appréciation personnelle ; car cette discussion : se réduit alors à ceci, que nous croyons la guerre « devenue inutile », alors qu'ils la jugent « encore utile ». Dans ces conditions ils nous accorderont volontiers qu'elle pourra devenir inutile, ou même nuisible... demain, le temps d'infliger aux peuples quelques formidables saignées pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Car telle a été de tout temps, et telle est encore l'unique fonction de la guerre : procurer à un nombre d'hommes le pouvoir, les honneurs, les richesses, aux dépens de la masse, dont ces hommes exploitent la crédulité naturelle, exploitent les préjugés créés et entretenus par eux-mêmes. (Capitaine GASTON MOCH. *L'Ère sans violence. Revision du traité de Francfort*, p. 318, 320.)

Les hommes de notre monde chrétien et de notre temps sont semblables à un homme qui a perdu la bonne route : plus il avance, plus il se convainc qu'il ne marche pas où il faut ; et plus il doute de la sûreté de la voie, plus rapidement et follement il y court, se consolant par la pensée qu'il arrivera

quelque part. Mais, à un certain moment, il lui devient évident que la route qu'il suit ne le mènera nulle part, sauf à un abîme qu'il aperçoit déjà devant lui.

Dans une situation analogue se trouve maintenant l'humanité chrétienne de notre temps. Il est donc tout à fait évident que si nous continuons de vivre comme maintenant, les individus et les États se guidant par le bien de soi-même et de la patrie, si, comme maintenant, nous tâchons de garantir ces biens par la violence, alors les moyens de violence d'un individu contre l'autre, d'un État contre un autre, augmenteront : 1° Nous nous ruinerons de plus en plus en employant pour l'armement la plus grande partie de notre production, et, 2° En tuant, dans les guerres, les meilleurs hommes, au point de vue physique, nous dégénérons de plus en plus, et nous nous abaisserons moralement. Si nous ne changeons pas notre vie, cela arrivera, c'est malheureusement sûr, aussi sûr que des lignes non parallèles doivent se rencontrer. Mais c'est peu que ce soit théoriquement sûr ; de notre temps, cela devient sûr, non par la raison seule, mais par le sentiment. L'abîme sur lequel nous marchons nous est déjà nuisible, et les hommes les plus simples, ignorants, qui ne philosophent pas, ne peuvent point ne pas voir qu'en s'armant de plus en plus les uns contre les autres, en se détruisant les uns les autres par les guerres, comme des araignées dans un pot de verre, nous ne pouvons arriver à autre chose qu'à la destruction mutuelle.

Un homme franc, sérieux, raisonnable, ne peut plus se consoler à la pensée que les choses peuvent se réparer, comme on le pensait autrefois, par la monarchie universelle de Rome, de Charlemagne, de Napoléon, par le pouvoir spirituel des papes, au moyen âge, ou par la Sainte-Alliance, ou par l'équilibre politique du concert européen, ou par les tribunaux d'arbitrage international, ou, comme le pensent quelques-uns, par l'augmentation des forces militaires et les engins destructeurs nouvellement inventés.

Il est impossible d'établir la monarchie universelle ou une République avec les États européens, parce que les divers peuples ne voudront jamais s'unir en un seul État. Instituer un tribunal international pour résoudre les différends internationaux ! Mais qui forcera à se soumettre à la décision de ce tribunal un plaignant qui a sous les armes des millions de Soldats ? Le désarmement ? Personne ne veut ni ne peut le commencer. Inventer des moyens de destruction encore plus terribles : des ballons avec des bombes,

des gaz asphyxiants, des obus que les hommes lanceront sur les autres ? Quoi qu'on invente, tous les États se muniront des mêmes armes de destruction, et, de même que la chair de canon, après les armes blanches, est allée sous les balles, après les balles sous les grenades, sous les bombes, sous les canons à tir rapide, sous la mitraille, sous la mine, elle ira également sous les bombes lancées des ballons et remplies de gaz asphyxiants.

Rien ne prouve plus évidemment que les discours de M. Mouraviev et du professeur Martens que la guerre japonaise ne contredit pas la Conférence de La Haye, rien ne prouve mieux que ces discours jusqu'à quel degré, en notre monde, est déformée l'œuvre de la transmission de la pensée : la parole, et jusqu'à quel point nous avons perdu la capacité du raisonnement clair, intelligent. On emploie la pensée et la parole, non pour servir de guide à l'activité humaine, mais pour justifier toute activité criminelle. La dernière guerre des Boers et la guerre actuelle avec les Japonais, qui, à chaque moment, peut se transformer en carnage général, l'ont prouvé indiscutablement. Tous les raisonnements antimilitaristes n'aideront pas plus à la disparition de la guerre, que le raisonnement le plus éloquent, le plus persuasif adressé à des chiens qui se battent pour les convaincre qu'il est plus avantageux pour eux de se partager le morceau de viande, objet de la bataille, que de perdre le morceau qu'attrapera en passant un chien quelconque, qui n'aura pas pris part au combat.

Nous courons à l'abîme, nous ne pouvons nous arrêter et y tombons.

Chaque homme raisonnable qui réfléchit à la situation dans laquelle se trouve maintenant l'humanité, et à celle vers laquelle elle marche inévitablement, doit voir que cette situation est sans issue, qu'on ne peut inventer aucune institution, aucun établissement qui nous sauvera de la perte à laquelle nous courons inévitablement.

Sans même parler du danger économique insoluble, et qui se complique de plus en plus, les rapports mutuels des États qui s'arment les uns contre les autres, et sont prêts, à chaque moment, à déclarer la guerre, ces rapports montrent nettement la perte inévitable à laquelle est entraînée toute l'humanité dite civilisée.

Alors, que faut-il faire ?

VI

Il faut le dire à la gloire de l'humanité, le XIX^e siècle tend à entrer dans une voie nouvelle : il a compris qu'il doit exister aussi des lois et des tribunaux pour les peuples et que les crimes de nation à nation, pour être exécutés sur une échelle plus grande, ne sont pas moins haïssables que les crimes d'individu à individu. (QUÉTELET.)

Tous les hommes ont la même origine, tous doivent être soumis à la même loi et tous sont destinés au même but. C'est pourquoi vous devez avoir une seule religion, un seul but de vos actes, un seul drapeau sous lequel vous devez combattre.

Les actes, les larmes et le martyre, c'est le langage commun à toute l'humanité et que tous comprennent. (MAZINNI.)

Non, j'en atteste les soulèvements de conscience de tout homme qui a vu couler ou fait couler le sang de ses concitoyens, ce n'est pas assez d'une seule tête pour porter un poids aussi lourd que celui de tant de meurtres ; ce ne serait pas trop d'autant de têtes qu'il y a de combattants. Pour être responsables de la loi de sang qu'elles exécutent, il serait juste qu'elles l'eussent au moins bien comprise. Mais les institutions meilleures, réclamées ici, ne seront elles-mêmes que très passagères ; car, encore une fois, les armées et la guerre n'auront qu'un temps ; car, malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que même contre l'étranger la guerre soit *divine* ; il n'est point vrai que la *terre soit avide de sang*. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleurs et la rosée pure de ses nuées. (ALFRED DE VIGNY. *Grandeurs et servitudes militaires*).

L'homme n'est pas plus fait pour contraindre que pour obéir. À ces deux habitudes inverses les races se gâtent, inversement. Ici, l'hébétement, là, l'indolence ; de véritable dignité humaine, nulle part. (CONSIDÉRANT. *Les Quatre Crédits*).

Si mes soldats commençaient à penser, aucun d'eux ne resterait dans les rangs. (FRÉDÉRIC II.)

Il y a deux mille ans, Jean-Baptiste, et après lui Jésus-Christ, disait aux hommes : « Le temps est accompli et le royaume de Dieu approche. Amendez-vous et croyez à l'Évangile. » (Marc, I, 15). « Mais si vous ne vous amendez pas, vous périrez tous aussi bien qu'eux. » (Luc. XIII, 5.)

Mais les hommes ne lui obéirent point, et la perte qu'il a prédite est proche ; et nous, les hommes d'aujourd'hui, pouvons-nous ne point le voir ? Nous périssons déjà, et c'est pourquoi nous ne pouvons boucher nos oreilles à ce moyen de salut, vieux par le temps, mais nouveau pour nous. Nous ne pouvons point ne pas voir qu'outre tous les malheurs qui découlent de notre vie mauvaise, déraisonnable, rien que les préparatifs de guerre et les guerres inévitables qui les suivent doivent fatalement nous perdre. Nous ne pouvons point ne pas voir que tous les moyens proposés pour se débarrasser de ces maux inventés par les hommes sont et doivent être inefficaces, et que la misère des peuples qui s'arment les uns contre les autres ne peut que croître. C'est pourquoi les paroles du Christ, plus que jamais, se rapportent à nous et à notre temps.

Christ a dit : « Amendez-vous », c'est-à-dire que chacun s'arrête dans son activité commencée et se demande : Qui suis-je ? D'où viens-je, quelle est ma destination ? Et, après avoir répondu à ces questions, suivant la réponse, que chacun décide si ses actes sont d'accord avec sa destination. Il faut seulement que chaque homme de notre monde et de notre temps — c'est-à-dire l'homme qui connaît l'essence de la doctrine chrétienne — s'arrête pour un moment dans son activité, oublie ce que les autres le croient être : empereur, soldat, ministre, journaliste, et se demande sérieusement ce qu'il est, en quoi est sa destination, et il mettra en doute l'utilité, la légalité et la raison de son activité. Chaque homme de notre temps, et du monde

chrétien, doit se dire : « Avant d'être empereur, soldat, ministre, journaliste, je suis homme, c'est-à-dire un être borné, envoyé par la Volonté supérieure dans un monde infini dans le temps et l'espace, pour y rester un moment puis mourir, c'est-à-dire disparaître. C'est pourquoi le but personnel, social et même humain, que je puis me donner, ou ceux que les hommes peuvent me proposer, vu la brièveté de ma vie et l'éternité de la Vie de l'univers, sont minimes et doivent être subordonnés à ce but supérieur pour l'atteinte duquel je suis envoyé en ce monde. Ce but final, par cela que je suis borné, m'est inaccessible, mais il existe (comme doit exister le but de tout ce qui est) et mon rôle est d'être son instrument, c'est-à-dire que ma destination est d'être l'ouvrier de Dieu dans l'accomplissement de son œuvre. »

Et après avoir compris ainsi sa destination, chaque homme de notre monde et de notre temps, depuis l'empereur jusqu'au soldat, ne peut envisager autrement les devoirs qu'il s'est imposés lui-même ou que les hommes lui ont imposés.

L'empereur doit se dire : « Avant qu'on m'ait couronné, avant qu'on m'ait reconnu empereur, avant que je me sois engagé à remplir mes devoirs de chef d'État, par le fait même que je vis, je devais remplir ce que voulait de moi cette Volonté supérieure qui m'a envoyé dans le monde. Ces exigences, non seulement je les connais, mais je les sens dans mon cœur. Elles consistent, comme il est exprimé dans la loi chrétienne que je professe, à me soumettre à la Volonté de Dieu et à remplir ce qu'il veut de moi : aimer mon prochain, le servir, agir envers lui comme je veux qu'il agisse envers moi.

« En dirigeant des hommes, ordonnant des ; violences, des supplices, et, chose plus terrible, des guerres, est-ce que je fais ce qu'il faut ? Les hommes me disent que je dois agir ainsi, et Dieu dit que je dois faire toute autre chose. C'est pourquoi on a beau me dire que moi, chef d'État, je dois exiger la violence, la perception des impôts, les supplices, et surtout les guerres, c'est-à-dire le meurtre de mon prochain, je ne veux ni ne peux le faire. »

Et c'est aussi ce que doit dire un soldat, à qui l'on inspire qu'il doit tuer des hommes, et le ministre qui croit de son devoir de préparer la guerre, et le journaliste qui excite à la guerre, et chaque homme qui se demande ce qu'il est, et quelle est sa destination. Et aussitôt que le chef d'État cessera

de diriger la guerre, le soldat cessera de guerroyer, le ministre de préparer les moyens de guerre, les journalistes d'y provoquer ; alors, sans aucune nouvelle institution, adaptation, équilibre, ni tribunaux, se détruira d'elle-même cette situation sans issue, dans laquelle se placent les hommes, non seulement envers la guerre, mais envers toutes les calamités qu'ils s'imposent eux-mêmes.

De sorte que, si étrange que cela paraisse, la délivrance la plus sûre, la plus évidente de toutes les calamités qu'ils s'imposent, et de la plus horrible, la guerre, est atteinte, non par des mesures générales extérieures, mais par ce simple appel à la conscience de chaque individu que dix-neuf cents ans auparavant le Christ a proposé : Que chaque homme se ressaisisse et se demande qui il est, pourquoi il vit, ce qu'il doit faire et ne pas faire ?

VII

Il existe l'opinion très répandue que la religion n'est pas un élément constant de la nature humaine. Plusieurs nous disent qu'il n'est qu'une des phases de la pensée et des sentiments propres aux hommes dans la période primitive et relativement non civilisée de la vie des hommes, que c'est quelque chose d'où l'homme grandit peu à peu et qu'il doit laisser derrière soi. Nous pouvons envisager avec calme cette question, parce que, si la religion n'est qu'une superstition, évidemment nous devons nous en dégager, et si la religion est propre à la vie humaine supérieure et meilleure, alors l'étude chrétienne de cette question doit nous le montrer. Si, sur chaque pièce de monnaie, vous trouvez une effigie et si cette effigie est toujours la même, vous devez être indiscutablement convaincu que l'outil qui a marqué cette effigie sur chaque monnaie est quelque chose de réellement existant. Partout où vous trouverez dans la nature humaine ou dans la nature d'un être quelconque une propriété commune et toujours caractéristique, vous pouvez être absolument convaincu que, dans le monde, il y a quelque chose qui correspond à ce qui a provoqué cette propriété. Partout et toujours, vous trouvez que l'homme est un être

religieux. Partout, vous le trouvez croyant qu'un monde inconnu l'entoure. De quelque théorie que vous envisagiez le monde, le monde nous a faits ce que nous sommes, et si le monde n'est pas une tromperie, alors ce qui correspond à ce monde en nous, est aussi une réalité, parce que c'est le monde réel qui a provoqué en nous ces propriétés. (SAUVAGE.)

L'homme peut se considérer comme un animal parmi les animaux qui vivent au jour le jour ; il peut se considérer comme membre de la famille, de la société, du peuple qui vit durant des siècles ; il peut, et même il doit absolument (parce que la raison y entraîne fatalement) se considérer comme partie du monde infini, C'est pourquoi l'homme raisonnable établit toujours, outre son rapport envers les phénomènes les plus proches de la vie, son rapport envers tout le monde infini dans le temps et l'espace, par conséquent incompréhensible pour lui, en le regardant comme une seule unité.

Et cet établissement du rapport de l'homme envers cet incompréhensible dont il se sent partie et duquel il tire le guide de ses actes, c'est ce qu'on appelle la Religion. C'est pourquoi la religion fut toujours et ne peut cesser d'être une nécessité, la condition absolue de la vie de l'homme raisonnable et de l'humanité qui pense.

La vraie religion, c'est le rapport établi par l'homme envers la vie infinie qui l'entoure, qui lie sa vie avec cet infini et qui guide ses actes. (L. TOLSTOÏ.)

La religion (au point de vue objectif), c'est la reconnaissance de tous nos devoirs pour commandements de Dieu. Il n'y a qu'une seule vraie religion, bien que beaucoup de croyances diverses puissent exister. (KANT.)

Le mal dont souffrent les hommes de notre temps provient de ce que la majorité est dépourvue de ce qui seul donne le guide raisonnable à l'activité humaine : la religion ; non cette religion qui consiste en la foi aux dogmes, l'accomplissement de ce qui procure une distraction agréable, consolante, excitante, mais cette religion qui établit les rapports de l'homme envers tout, envers Dieu, et qui, par cela, donne la direction supérieure générale de

toute l'activité humaine, sans laquelle les hommes se ravalent au rang des animaux et même plus bas qu'eux. Ce mal qui conduit les hommes à leur perte inévitable, se manifeste en notre temps, avec une force particulière, parce que les hommes de notre temps, après avoir perdu le guide raisonnable de la vie et employé tous leurs efforts aux découvertes et aux perfectionnements dans le domaine des sciences appliquées, se sont créés une énorme puissance sur les forces de la nature, et n'ayant pas de guide pour appliquer raisonnablement ce pouvoir, naturellement l'ont employé à la satisfaction de leurs besoins les plus bas, les plus grossiers.

Et les hommes privés de religion qui possèdent une énorme puissance sur les forces de la nature sont semblables aux enfants auxquels on donnerait pour jouet de la nitro-glycérine. Si nous regardons la puissance dont jouissent les hommes de notre temps et leur façon de l'employer, nous sentons que, par le degré de développement moral, les hommes n'ont le droit ni de jouir des chemins de fer, de la vapeur, de l'électricité, du téléphone, de la photographie, du télégraphe sans fil, ni même de profiter du simple travail du fer et de l'acier parce qu'ils n'emploient tous ces avantages ; qu'à la satisfaction de leurs amusements, à la débauche, à la destruction mutuelle.

Que faut-il donc faire ? Rejeter tous les progrès de la science, toute la puissance acquise par l'humanité ? Oublier tout ce qu'on a appris ? C'est impossible. Quelque mauvais emploi qu'on fasse de ces acquisitions de l'intelligence, ce sont cependant des acquisitions et les hommes ne les peuvent oublier. Changer les unions des peuples qui se sont formées par les siècles et en établir de nouvelles ; inventer telle institution nouvelle qui empêche la minorité de tromper et d'exploiter la majorité ? Répandre la science ? Tout cela a été essayé et fait avec un grand zèle. Tous ces soi-disant moyens d'amélioration sont la cause principale de l'oubli de soi-même, de la diversion de la conscience de la perte inévitable.

Les frontières des États changent, les institutions changent, les sciences se répandent, mais les hommes, sur d'autres frontières, avec d'autres constitutions, avec une science accrue, restent les mêmes brutes prêtes à chaque moment à s'entre-déchirer, où les mêmes esclaves qu'ils étaient et seront tant qu'ils se guideront non par la conscience religieuse et la raison, mais par les passions et les influences étrangères.

L'homme n'a pas de choix ; il doit être l'esclave d'un autre esclave plus éhonté et plus méchant ou l'esclave de Dieu, parce que l'homme n'a qu'un seul moyen d'être libre : c'est d'unir sa volonté à celle de Dieu. Les hommes privés de religion — ceux qui nient la religion elle-même, ceux qui reconnaissent pour religion ces formes extérieures grotesques qui l'ont remplacée — et qui ne se guident que par leurs passions, par la peur, par les lois humaines et, principalement, par l'hypnotisme mutuel, ne peuvent cesser d'être des brutes ou des esclaves et aucun effort extérieur ne peut les tirer de cet état, parce que c'est la religion seule qui fait l'homme libre.

Et la majorité des hommes de notre temps en est privée.

VIII

Ne fais pas ce que ta conscience condamne et ne dis pas ce qui n'est pas conforme à la vérité. Observe ce précepte le plus important, et tu as résolu tout le problème de la vie.

Personne ne peut violer ta volonté : il n'y a pour elle ni brigand ni voleur. Ne désire pas des choses invraisemblables. Souhaite le bien général et non, comme la plupart des hommes, le bien personnel. Le but de la vie n'est pas d'être du côté de la majorité, mais de ne pas tomber au rang des fous...

Souviens-toi qu'il y a Dieu qui ne désire ni louanges ni gloire humaine de la part des hommes faits à son image, mais il désire que les hommes, se guidant par la raison qui leur est donnée, lui ressemblent par leurs actes. Le figuier remplit sa destination, le chien, l'abeille aussi. Et l'homme ! Est-ce qu'il ne remplit pas sa destination ? Mais, hélas ! ces grandes vérités saintes disparaissent de la mémoire : l'agitation de la vie quotidienne, la guerre, la peur irraisonnable, la faiblesse de l'esprit et l'habitude d'être esclave les étouffent ! Le rameau coupé à son nœud par cela même est séparé de tout l'arbre ; l'homme qui se querelle avec un autre homme s'arrache de toute l'humanité. Mais la branche est coupée par une main étrangère, tandis que l'homme s'éloigne de son prochain par sa propre haine et sa colère, ignorant, il est vrai, que par cela même il s'arrache de toute l'humanité.

Mais la divinité qui a appelé les hommes comme des frères à la vie commune, leur a donné la faculté, après la querelle, de se réconcilier de nouveau. (MARC AURÈLE.)

Il faut dégager la religion qui a pris pour objet Jésus. Et quand on aura mis le doigt sur l'état de conscience qui est la cellule primitive, le principe de l'Évangile éternel, il faudra s'y tenir. Comme les pauvres lampions d'une fête de village ou les cierges misérables d'une procession s'éteignent devant la grande merveille du soleil, les petits miracles locaux, chétifs et douteux, s'éteindront devant la loi du monde des esprits, devant le spectacle incomparable de l'histoire humaine conduite par le tout-puissant dramaturge que l'on appelle Dieu. (AMIEL, *Fragments d'un journal intime*, p. 44.)

J'affirme que la proposition suivante n'a besoin d'aucune preuve : tout ce que l'homme croit faire pour plaire à Dieu, sauf la vie bonne, n'est qu'erreur religieuse et superstition. (KANT.)

En réalité, il n'y a qu'un seul moyen d'adorer Dieu, c'est de remplir ses devoirs et de se conduire conformément aux lois de la raison. (LICHTENBERGER.)

« Mais pour que ce mal dont nous souffrons disparaisse — diront les hommes entraînés par diverses activités humaines — il faudrait non pas que quelques hommes, mais que tous les hommes se ravisassent, et, cela fait, qu'ils comprissent tous également que la destinée de leur vie n'est que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu et l'amour du prochain. »

Est-ce possible ?

Non seulement c'est possible, dis-je, mais il est impossible que ce ne soit pas.

Il est impossible que les hommes ne se ressaisissent pas, c'est-à-dire que chaque homme ne se demande pas qui il est, pourquoi il vit, parce que l'homme, en tant qu'être raisonnable, ne peut pas vivre sans savoir

pourquoi il vit. Et toujours il s'est posé cette question et toujours, suivant le développement de son intelligence, il y a répondu dans sa doctrine religieuse. Or, en notre temps, la contradiction intérieure dans laquelle se trouvent les hommes provoque cette question avec une persistance particulière et exige une réponse. Et les hommes de notre temps ne peuvent répondre autrement à cette question qu'en reconnaissant la loi de la vie dans l'amour pour les hommes et leur service, parce que c'est pour notre temps la seule réponse raisonnable sur le sens de la vie humaine, et cette réponse est exprimée, mille neuf cents ans auparavant, dans la religion du Christ, et la plus grande partie de l'humanité la reconnaît.

Cette réponse vit cachée dans la conscience de tous les hommes chrétiens de notre temps. Mais elle ne s'exprime pas ouvertement et ne guide pas notre vie, parce que, d'un côté, les hommes qui jouissent de la plus grande autorité, ceux qu'on appelle savants, ayant cette croyance erronée que la religion est un degré provisoire du développement de l'humanité, déjà dépasse, et que les hommes peuvent vivre sans religion, inspirent cette erreur aux hommes du peuple qui commencent à s'instruire ; d'un autre côté, parce que les hommes qui ont le pouvoir, consciemment et souvent inconsciemment (étant eux-mêmes dans l'erreur que la religion de l'Église est la religion chrétienne) tachent de soutenir et de provoquer dans le peuple les superstitions les plus grossières qu'ils donnent comme religion chrétienne. Que ces deux tromperies se détruisent, et cette vraie religion, qui vit cachée en chacun des hommes de notre temps, se montrera et deviendra obligatoire.

Pour que cela se réalise, il faut que, d'un côté, les savants comprennent que la Fraternité universelle et le précepte de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît ne sont pas de ces raisonnements fortuits de l'homme qui peuvent être soumis à d'autres considérations quelconques, mais que c'est une proposition indiscutable, supérieure à toute autre considération, qui découle du rapport immuable de l'homme envers l'infini, envers Dieu, que c'est la religion, toute la religion, et c'est pourquoi toujours obligatoire.

D'autre part, que les hommes qui, consciemment ou inconsciemment, sous l'aspect du christianisme, proposent de grossières superstitions comprennent que tous les dogmes, mystères, rites qu'ils soutiennent et

propagent, non seulement ne sont pas indifférents comme ils le pensent, mais sont nuisibles au plus haut degré, parce qu'ils cachent aux hommes cette seule vérité religieuse qui est exprimée dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, dans la fraternité des hommes, l'amour du prochain et que le précepte : agis envers les autres comme tu voudrais qu'on agît envers toi, n'est pas une des prescriptions de la religion chrétienne, mais toute la religion pratique, comme il est dit dans l'Évangile.

Pour que les hommes de notre temps se posent de la même manière la question sur le sens de la vie et y répondent de même, il suffit que les hommes qui se jugent éclairés cessent de penser et d'inspirer aux générations que la religion est un atavisme, un vestige de l'état sauvage passé, et que, par la bonne vie des hommes, on peut se borner à répandre l'instruction, c'est-à-dire les sciences les plus diverses qui, par une voie quelconque, conduiront les hommes à l'équité et à la vie morale ; mais il faut aussi qu'ils comprennent que, pour la bonne vie, la religion est nécessaire, que cette religion existe déjà et vit dans le cœur des hommes de notre temps. Et que ceux qui, consciemment ou non, étourdissent le peuple par les superstitions ecclésiastiques, cessent de le faire et comprennent que dans le christianisme, ce qui est important et obligatoire, c'est non le baptême, la communion, les dogmes, etc., mais l'amour de Dieu et du prochain, l'accomplissement du précepte : agis envers les autres comme tu voudrais qu'on agît envers toi, et qu'en cela est toute la loi et les prophètes.

Qu'ils comprennent cela, les faux chrétiens, comme les hommes de science, qu'ils enseignent aux enfants et aux ignorants ces vérités simples, claires et nécessaires, comme ils enseignent maintenant leurs propositions compliquées, embrouillées et inutiles, alors tous les hommes comprendront de la même façon le sens de la vie et reconnaîtront les mêmes devoirs qui en découlent.

Le 15 octobre 1895, j'ai été appelé pour faire mon service. Quand vint mon tour de tirer au sort, je refusai de le faire. Les fonctionnaires me regardèrent, puis causèrent entre eux et me demandèrent pourquoi je ne voulais pas tirer. Je répondis : parce que je ne prêterai pas serment ni ne prendrai un fusil. Ils me dirent qu'on verrait cela après, qu'en attendant je devais tirer au sort. Je refusai de nouveau. Alors on ordonna au starosta de notre village de tirer pour moi. Le starosta tira le n° 674. On m'inscrivit. Entra le chef du recrutement. Il me fit appeler dans le bureau et me demanda : — « Qui t'a enseigné tout cela et pourquoi ne veux-tu pas prêter serment ? » Je répondis que je l'avais appris moi-même en lisant l'Évangile. Il me dit : — « Je ne crois pas que tu aies pu comprendre l'Évangile tout seul, là-bas, tout est incompréhensible ; pour le comprendre il faut avoir beaucoup étudié. » À cela je dis que le Christ n'a pas enseigné de choses savantes, puisque les hommes les plus simples, même illettrés, comprenaient bien sa doctrine. Alors il ordonna à un soldat de me conduire dans un détachement. Avec le soldat je suis allé dans la cuisine et nous avons dîné là. Après le dîner, on s'est mis à me demander pourquoi je n'avais pas prêté serment. Je dis : « Parce qu'il y a dans l'Évangile : « Ne jurez point ». Ils s'étonnèrent, puis me demandèrent : « Mais, est-ce bien dans l'Évangile ? Eh bien, trouve-le. »

Je le trouvai et lus : ils écoutaient.

« — Bien que ce soit vrai, cependant on ne peut pas refuser de jurer, parce qu'on nous tourmenterait. »

À cela j'ai dit : « Celui qui perd sa vie terrestre héritera de la vie éternelle... »

Le 20, on m'a placé dans les rangs avec les autres jeunes soldats, et on nous a expliqué la règle du service. Je leur ai dit que je ne ferai point cela. Ils m'ont demandé pourquoi ? J'ai dit : « Parce que je suis chrétien et ne porterai pas les armes et ne me défendrai pas contre l'ennemi, parce que Christ a ordonné d'aimer même ses ennemis. » Ils ont dit : « Mais est-ce que toi seul tu es chrétien ? Nous tous sommes chrétiens. »

J'ai dit : « Je ne sais rien des autres ; mais je sais pour moi-même que Christ a dit de faire ce que je fais. »

Le chef a dit : « Si tu ne travailles pas, je te ferai pourrir en prison. » À cela j'ai dit : « Faites de moi ce que vous voudrez, je ne servirai pas... »

Aujourd'hui, une commission m'a examiné. Un général a dit aux officiers : « Quelle conviction invoque ce blanc-bec pour refuser de servir ? Des millions servent et lui seul refuse. Il faut le bien fouetter et il changera ses convictions. » (*Lettre d'un paysan réfractaire.*)

On expédia Olkovik à l'Amour. Sur le bateau, tous firent leurs dévotions, lui s'y refusa. Les soldats lui demandèrent pourquoi. Il le leur expliqua. À la conversation prit part un soldat, Cyril Séreda. Il ouvrit l'Évangile et se mit à lire le chapitre V de Mathieu. Après avoir lu, il dit : « Voilà, Christ défend le serment, les tribunaux, la guerre, et chez nous il y a tout cela et on le regarde comme une bonne chose. » Les soldats qui l'entouraient, remarquèrent que Séreda n'avait pas de croix au cou. On lui demanda : « Où est ta croix ? » Il dit : « Dans mon coffre. » Ils demandèrent de nouveau : « Pourquoi ne la portes-tu pas à ton cou ? » Il répondit : « Parce que j'aime Christ, c'est pourquoi je ne puis porter l'instrument de son supplice. » Ensuite deux caporaux entrèrent et se mirent à parler à Séreda. Ils lui demandèrent : « Pourquoi, récemment, as-tu fait tes dévotions et maintenant ne portes-tu plus la croix ? »

Il répondit : « Parce qu'alors j'étais ignorant, je ne voyais pas la lumière, et maintenant j'ai commencé à lire l'Évangile et j'ai appris qu'un chrétien ne doit pas faire tout cela. »

Ils demandèrent de nouveau : « Alors tu ne serviras pas, comme Olkovik » Il répondit : « Non. » Ils lui demandèrent pourquoi, Il leur dit : « Parce que je suis chrétien, et les chrétiens ne doivent pas s'armer contre les hommes. »

Séreda a été arrêté et, avec Olkovik, déporté dans la province de Iakoutsk où tous les deux se trouvent encore maintenant !

Le 27 janvier 1894, à l'hôpital de la prison de Voronège, mourut de pneumonie un certain Drojjine, ancien instituteur d'un village de la province de Koursk. Son corps fut jeté dans la fosse commune de la prison

avec ceux des criminels. Et cependant c'était l'un des hommes les plus saints, les plus purs, les plus justes qui aient existé.

Au mois d'août 1891, il était appelé au service militaire. Mais considérant que tous les hommes étaient ses frères et que le meurtre et la violence sont le plus grand pêché, contraire à sa conscience et à la volonté de Dieu, il refusa de servir et de prendre les armes. Reconnaisant également comme pêché d'abdiquer sa volonté au profit du pouvoir d'hommes pouvant exiger de lui des actes mauvais, il refusa de prêter serment. Les hommes dont la vie est basée sur la violence et le meurtre d'abord l'enfermèrent dans une cellule, à Kharkov, et ensuite l'envoyèrent dans le bataillon de discipline de Voronège, où, pendant quinze mois, il souffrit la faim, le froid, la réclusion. Enfin, quand, à la suite des souffrances ininterrompues et des privations, il devint phthisique, il fut déclaré impropre au service et l'on décida de le faire passer dans la prison civile où il devait subir encore neuf mois de réclusion. Mais, pendant le transfert du bataillon dans la prison, — il gelait très fort et les gardiens, par négligence, ne lui donnèrent pas d'habits chauds — ils attendirent longtemps dans la rue, devant la porte, et Drojjine fut atteint d'une pneumonie. Vingt-deux jours après, il était mort.

La veille de sa mort, Drojjine dit au docteur « Bien que je n'aie pas vécu longtemps, je meurs avec la conscience d'avoir agi suivant mes convictions. Sans doute les autres en peuvent mieux juger. Peut-être... Non, je crois que j'ai raison », dit-il affirmativement. (Extrait du livre : *La vie et la mort de Drojjine.*)

Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister aux embûches du diable.

Car ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais c'est contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres de ce siècle, contre les esprits malins qui sont dans les lieux célestes.

C'est pourquoi, prenez toutes les armes de Dieu afin que vous puissiez résister dans le mauvais jour, et, qu'ayant tout surmonté, vous demeuriez fermes.

Soyez donc fermes, ayant la vérité pour ceinture de vos reins, et étant revêtus de la cuirasse de la justice. (SAINT-PAUL. *Épître aux Éphésiens*, VI, 11, 12, 13, 14.)

Mais comment agir maintenant, tout de suite, immédiatement ? me dira-t-on. Chez nous, en Russie, maintenant que les ennemis sont déjà sur nous, tuent les nôtres, nous menacent, comment doit agir le soldat russe, l'officier, le général, l'empereur ou un simple individu ? Peut-on laisser les ennemis ruiner nos terres, s'emparer des produits de nos travaux, faire des prisonniers, tuer les nôtres ? Que faire maintenant que c'est commencé ?

Mais avant le commencement de la guerre, et qui que ce soit qui l'ait commencée, — doit répondre quiconque se ressaisit — avant tout, c'est ma vie qui est commencée, et l'œuvre de ma vie n'a rien de commun avec la reconnaissance des droits des Chinois, des Japonais ou des Russes sur Port-Arthur. L'œuvre de ma vie, c'est de remplir la volonté de Celui qui m'a envoyé en ce monde. Et cette volonté, je la connais. Elle est en ceci : je dois aimer mon prochain et le servir. Pourquoi donc, suivant les exigences temporaires, accidentelles, insensées et cruelles, trahirais-je la loi éternelle et immuable de toute ma vie ? Si Dieu existe, quand je mourrai (ce qui peut arriver à chaque instant) il ne me demandera pas si j'ai défendu Yunan-Po, avec ses dépôts de bois, ou Port-Arthur, ou même cette organisation qu'on appelle l'État russe et qu'il ne m'a pas confiée. Mais il me demandera ce que j'ai fait de cette vie qu'il m'avait donnée, si je l'ai employée à ce à quoi elle était destinée et pourquoi elle m'était confiée. Il me demandera si j'ai rempli sa loi.

De sorte qu'à la question : Que faut-il faire maintenant que la guerre est commencée ? moi, homme qui comprends ma destination, quelque situation que j'occupe, je ne puis donner d'autre réponse que celle-ci : En n'importe quelle circonstance, que la guerre soit commencée ou non, que des milliers de Japonais et de Russes soient tués ou non, qu'on ait pris non seulement Port-Arthur, mais Pétersbourg et Moscou, je ne puis agir autrement que Dieu l'exige de moi. Et c'est pourquoi je ne puis ni directement, ni indirectement, ni par des ordres, ni par mon aide, ni par l'approbation, ni par l'excitation, participer à la guerre : *je ne le puis pas, ne le veux pas, n'y*

participerai pas. Qu'advient-il immédiatement ou dans un bref délai de ce fait que je cesse de faire ce qui est contraire à la volonté de Dieu, je l'ignore et ne puis le savoir. Mais je crois qu'en accomplissant la volonté de Dieu, il n'en peut advenir que du bien pour moi et pour tous les hommes.

Vous dites avec effroi : que serait-ce si nous, les Russes, cessions la guerre et donnions aux Japonais ce qu'ils veulent de nous ?

Mais s'il est juste que, pour sauver l'humanité de l'abrutissement, de la destruction mutuelle, il n'y a qu'une seule chose : le rétablissement parmi les hommes de la vraie religion qui exige d'aimer et de servir son prochain (sur cela il ne peut y avoir de désaccord), alors chaque guerre, chaque heure de cette guerre et ma participation à cette guerre ne font que rendre plus difficile et plus lointaine la réalisation de ce seul salut possible. De sorte que, même en se plaçant à votre point de vue très douteux — la définition des actes d'après les conséquences qu'on leur suppose — même alors, céder aux Japonais tout ce qu'ils désirent des Russes, outre le bien indiscutable de la cessation du pillage et du meurtre, serait s'approcher de l'unique moyen du salut de l'humanité, tandis que la continuation de la guerre, quelle qu'en soit l'issue, serait s'éloigner de ce moyen unique de salut.

Mais s'il en est ainsi, objecte-t-on à cela, alors les guerres ne peuvent cesser que quand tous les hommes, ou la plupart d'entre eux refusent d'y participer ? Et le refus d'un seul homme, soldat ou roi, lui fera perdre en vain sa vie, sans utilité pour n'importe qui. Si l'empereur russe refusait maintenant de continuer la guerre, on le détrônerait, on le tuerait peut-être pour se débarrasser de lui. Si un homme ordinaire refusait de servir, on l'enverrait dans un bataillon de discipline, peut-être le fusillerait-on. Pourquoi donc sans aucune utilité perdre sa vie qui peut être utile à la société ? disent communément les gens qui ne réfléchissent pas à la destination de leur vie, et, pour cette raison, ne la comprennent pas.

Mais autrement pense et raisonne l'homme qui comprend sa destination, c'est-à-dire un homme religieux. Un tel homme guide son activité non d'après les conséquences imaginaires de ses actes, mais par la considération de la destination de sa vie. Un ouvrier de fabrique va à cette fabrique, y fait le travail qui lui est indiqué sans envisager quels seront les résultats de son travail. De même agit le soldat qui accomplit la volonté de ses chefs. Et

ainsi fait l'homme religieux qui accomplit ce que Dieu lui a prescrit, sans discuter ce qui sortira de son travail. C'est pourquoi un homme religieux ne se demande pas si peu de gens ou beaucoup agissent comme lui et ce qui peut lui arriver s'il fait ce qu'il doit faire. Il sait que, sauf la vie et la mort, rien ne sera, et que l'une et l'autre sont entre les mains de Dieu à qui il obéit. L'homme religieux agit ainsi et pas autrement, non parce qu'il veut agir ainsi ou parce que c'est avantageux pour lui ou pour les autres, mais parce que, croyant que sa vie dépend de la volonté de Dieu, il ne peut agir autrement.

C'est en cela que consiste le caractère particulier de l'activité de l'homme religieux. Et c'est pourquoi les hommes ne peuvent échapper à ces calamités qu'ils se créent eux-mêmes que dans la mesure où ils se guident dans cette vie, non par les avantages, non par les raisonnements, mais par la conscience religieuse.

X

Je reconnais en moi la force qui, avec le temps, transforme le monde. Elle ne me pousse pas, ne m'opprime pas, mais je sens que, peu à peu, et infailliblement, elle m'entraîne. Et je vois que quelque chose m'attire, comme moi-même inconsciemment attire les autres.

Je les entraîne et ils m'entraînent, et nous reconnaissons la tendance à une nouvelle union. Touche un aimant et toi-même deviendras aimant, et plus nous reconnaissons notre destination et nos forces, plus sensiblement se forme le monde nouveau. Nous devenons les législateurs de la loi divine en la recevant de Dieu lui-même, et les lois humaines se fanent et se dessèchent devant nous.

Et j'ai demandé à cette force qui est en moi : Qui es-tu ? Elle m'a répondu : Je suis l'amour, le maître du ciel, et veux être l'amour, maître de la terre.

Je suis la plus puissante de toutes les forces célestes et je suis venu pour former l'État futur. (KROSBY.)

On peut dire de plein droit que le royaume de Dieu est venu quand, quelque part, s'enracine le principe de la transformation de la religion de l'Église en religion universelle, raisonnable, bien que la réalisation complète de ce royaume soit infiniment éloignée de nous, parce que, dans ce principe, comme dans l'embryon qui se développe et ensuite se multiplie, est contenu déjà tout ce qui doit éclairer le monde et le posséder. Dans la vie de l'univers, les milliers d'années sont comme un jour. Nous devons travailler avec patience à cette réalisation et l'attendre. (KANT.)

Quand je te parle de Dieu, ne pense pas que je te parle d'un objet quelconque en or ou en argent, Dieu dont je te parle, tu le sens en ton âme, tu le portes en toi-même et, avec tes pensées impures et tes actes vilains, tu souilles son image en ton âme. Devant l'idole d'or que tu respectes comme Dieu, tu te gardes de faire quelque acte inconvenant et, devant l'image de ce Dieu qui est en toi, qui voit et entend tout, tu ne rougis même pas quand tu t'abandonnes à tes idées et à tes actes impurs. Si seulement nous nous souvenions toujours que Dieu est en nous et surveille tous nos actes et nos pensées, alors nous cesserions de pêcher et Dieu resterait en nous toujours. Souvenons-nous donc toujours de Dieu, pensons à lui, et parlons de lui le plus souvent possible. (EPICTÈTE.)

Mais que faut-il faire à l'égard des ennemis qui nous attaquent ? Aimez vos ennemis et vous n'en aurez pas, dit-on dans la Doctrine des Douze Apôtres. Et ce n'est point parole vaine, ainsi qu'il peut sembler aux hommes habitués de penser que la prescription d'aimer ses ennemis n'est qu'une allégorie qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Cette réponse est l'indication d'une activité très nette, très définie, et de ses conséquences.

Aimer ses ennemis, les Japonais, les Chinois, ces hommes jaunes envers lesquels les hommes abusés s'efforcent maintenant ; d'exciter notre haine, cela signifie ne pas les tuer pour avoir le droit de les empoisonner avec l'opium, comme l'ont fait les Anglais, ne pas les tuer pour leur arracher des terres, comme l'ont fait les Français, les Russes, les Allemands, ne pas les

enterrer vivants pour les punir d'avoir endommagé une route, ne pas les lier avec leurs tresses, ne pas les noyer dans le fleuve Amour, comme l'ont fait les Russes.

« Le disciple n'est pas supérieur au maître... il suffit au disciple d'être comme le maître. » Aimer des hommes jaunes que nous appelons ennemis, cela signifie ne pas leur enseigner sous le nom de christianisme les superstitions ineptes du péché originel, de la rédemption, de la résurrection, etc., ne pas leur apprendre l'art de tromper et de tuer les hommes, mais leur enseigner la justice, le désintéressement, la miséricorde, l'amour et non par les paroles, mais par l'exemple de notre vie bonne. Et que leur avons-nous fait et que leur faisons-nous ?

Si, en effet, nous aimions nos ennemis, si au moins nous commencions, maintenant, à aimer nos ennemis, les Japonais, nous n'aurions pas d'ennemis.

C'est pourquoi, si étrange que cela paraisse aux hommes occupés de plans et préparatifs militaires, de considérations diplomatiques, de mesures administratives, financières, économiques, de projets révolutionnaires et socialistes et de diverses connaissances inutiles, avec lesquels ils pensent délivrer l'humanité de ses calamités, la délivrance des hommes non seulement des calamités, des guerres, mais de tous les malheurs que les hommes s'infligent à eux-mêmes, se fera non par ces empereurs et rois, qui formeront des alliances de la paix, non par ces hommes qui renverseront les empereurs et les rois ou limiteront leur pouvoir par des constitutions ou remplaceront la monarchie par la république, non par les conférences de la paix, non par la réalisation de projets socialistes, non par les victoires et les défaites sur terre et sur mer, non par les bibliothèques, les universités, non par ces exercices oisifs, intellectuels, qui s'appellent maintenant les sciences, mais par ce fait qu'il y aura un nombre de plus en plus grand d'hommes simples comme les Doukhobors, les Drojjine, les Olkovik en Russie, les Nazaréens en Autriche, Goutaudier en France, Tervey en Hollande et les autres qui se sont donné pour but, non le changement extérieur de la vie, mais l'accomplissement le plus exact de la volonté de Celui qui les a envoyés en ce monde, et qui mettent toutes leurs forces à réaliser cet accomplissement. Seuls, ces hommes, en accomplissant en leur âme le royaume de Dieu, établiront, sans prétendre directement à ce but, ce

royaume extérieur de Dieu que désire chaque âme humaine. Le salut viendra par cette voie et par aucune autre. C'est pourquoi, ce que font maintenant ceux qui, dirigeant les hommes, leur inspirent les superstitions religieuses et patriotiques, les excitent à la haine et au meurtre de leurs semblables, ou ceux qui, pour délivrer les hommes de l'asservissement et de l'oppression, les sollicitent aux transformations extérieures violentes, ou ceux qui pensent que l'acquisition de plusieurs sciences, la plupart inutiles, amènera les hommes à la vie bonne, tout cela détourne les hommes de ce qui leur est nécessaire et ne fait que les éloigner de la possibilité du salut.

Le mal dont souffrent les hommes du monde chrétien vient de ce qu'ils sont provisoirement privés de religion. Les uns, convaincus de l'incompatibilité de la religion existante et du degré de développement de l'humanité intellectuelle et scientifique de notre temps, ont décidé qu'il ne faut aucune religion : ils vivent sans religion et professent l'inutilité de n'importe quelle religion. Les autres, s'en tenant à cette forme dépravée de la religion chrétienne, sous laquelle elle est maintenant enseignée, vivent également sans religion en professant des formes vaines, extérieures, qui ne peuvent servir de guide à la vie des hommes. Et cependant la religion qui répond aux exigences de notre temps existe, tous les hommes la connaissent, elle vit cachée dans le cœur des hommes du monde chrétien. C'est pourquoi, pour que cette religion devienne visible, obligatoire pour tous, il faut seulement que les hommes instruits, les guides des masses, comprennent que la religion est nécessaire aux hommes, que sans religion les hommes ne peuvent vivre de la vie bonne et que ce qu'ils appellent science ne peut remplacer la religion. Et les hommes qui ont le pouvoir et qui soutiennent les formes vieillissantes de la religion ont compris que ce qu'ils soutiennent et propagent comme religion, non seulement n'est pas une religion, mais est l'obstacle principal à ce que les hommes adoptent cette religion qu'ils connaissent déjà et qui seule peut les affranchir de leurs maux. De sorte que le seul moyen sûr du salut des hommes consiste à cesser de faire ce qui empêche les hommes d'adopter la vraie religion qui vit dans leur conscience.

XI

Il est arrivé dans le pays une chose étonnante et qui fait horreur :

Les prophètes prophétisent le mensonge, et les sacrificateurs dominent par leur moyen, et mon peuple a pris plaisir à cela. Que ferez-vous donc quand la fin viendra ? (JÉRÉMIE, V, 30, 31.)

Il a aveugle leurs yeux et a endurci leur cœur, de sorte qu'ils ne voient point des yeux, qu'ils ne comprennent point du cœur, qu'ils ne se convertissent point, et que je ne les guérisse point (JEAN, XII, 40).

L'arme la plus belle est toujours une arme non bénie, c'est pourquoi l'homme raisonnable ne s'y fie pas. Il tient surtout à la tranquillité. Il vainc, mais ne se réjouit pas. Se réjouir de la victoire, c'est se réjouir du meurtre des hommes. Celui qui se réjouit du meurtre des hommes ne peut pas atteindre son but. (LAO-TSÉ.)

Si un voyageur apercevait dans une île lointaine des hommes dont les maisons seraient entourées d'armes chargées et autour desquelles marcheraient jour et nuit des sentinelles, il ne pourrait ne pas penser que dans cette île ne vivent que des brigands. N'est-ce pas ce qui se passe dans les pays européens ! Combien peu d'influence sur les hommes a donc la religion, ou que nous sommes loin de la vraie religion ! (LICHTENBERGER.)

Je terminais cet article quand est venue la nouvelle de la perte de six cents vies innocentes, en face de Port-Arthur. Il semblerait que les souffrances inutiles et la mort de ces malheureux trompés, perdus en vain, dussent faire réfléchir ceux qui en sont cause. Je ne parle pas de Makarof et des autres officiers ; eux tous savent ce qu'ils font et pourquoi ils le font, et c'est de leur plein gré, pour des avantages, par ambition, déguisée soit le mensonge du patriotisme, mensonge qui n'est pas dénoncé, uniquement parce qu'il est général, qu'ils le font ; je parle de ces malheureux pris de différents points de la Russie. Arrachés, avec l'aide des tromperies

religieuses et la crainte des châtements, à leur vie honnête, raisonnable, utile, à leurs travaux, à leur famille, ils sont amenés à l'autre bout du monde et placés sur une machine cruelle et inepte de meurtre. Là, ils sont mis en pièces ou noyés, avec cette inepte machine, dans la mer lointaine, sans qu'aucune nécessité ou utilité compense les tourments, les efforts, les souffrances et la mort dont ils ont été victimes.

En 1830, pendant la guerre polonaise, l'aide de camp Vilejinski, envoyé de la part de Khlopitzki à Pétersbourg, dans sa conversation (en français) avec le maréchal Dibitch, à la condition posée par celui-ci de laisser les troupes russes entrer en Pologne, répondit :

— Monsieur le maréchal, je crois que de cette manière, il est de toute impossibilité que la nation polonaise accepte ce manifeste...

— Croyez-moi, l'Empereur ne fera pas de concessions.

— Je prévois donc qu'il y aura guerre malheureusement, qu'il y aura bien du sang répandu, bien des malheureuses victimes.

— Ne croyez pas cela ; tout au plus dix mille hommes qui périront des deux côtés, et voilà tout.

« Tis mille hommes et foilà tout », dit Dibitch avec son accent allemand, tout à fait convaincu que lui, avec un autre homme aussi cruel et aussi étranger que lui à la vie russe et polonaise, l'empereur Nicolas, a tout droit de conduire ou non à la mort des dizaines, des centaines de mille Russes et Polonais. En lisant ces lignes, on ne croit pas que cela ait pu se passer. Cela paraît insensé et terrible. Et cependant cela fut : 60.000 vies, soixante mille soutiens de famille périrent par la volonté de ces hommes. Maintenant, il se passe la même chose.

Pour ne pas laisser entrer les Japonais en Mandchourie et les chasser de la Corée, il faudra, selon toutes probabilités, non pas dix, mais cinquante mille hommes et plus. Je ne sais pas si Nicolas II et Kouropatkine ont dit, comme autrefois Dibitch, que pour cela il ne Faudra *pas plus de cinquante mille vies russes et c'est tout*, mais ils le pensent et ne peuvent pas ne pas le penser, parce que l'œuvre qu'ils font parle d'elle-même. Ce flot incessant de malheureux paysans russes qu'on emmène par milliers en Extrême-Orient sont ces mêmes *pas plus de cinquante mille* Russes vivants que Nicolas Romanof et Alexis Kouropatkine ont décidé de faire tuer pour

soutenir les bêtises, les pillages, les lâchetés de toutes sortes qu'ont faites, en Chine et en Corée, des hommes immoraux et ambitieux qui, maintenant, assis tranquillement dans leurs palais, attendent de nouveaux lauriers et de nouveaux profits du meurtre de ces 50.000 hommes innocents, de ces malheureux ouvriers russes trompés qui n'acquièrent rien par leurs souffrances et leur mort.

Pour une terre étrangère à laquelle les Russes n'ont aucun droit, qui est prise d'une façon pillarde à ses vrais propriétaires et qui, en réalité, n'est point nécessaire aux Russes, et encore pour les affaires louches de quelques tripoteurs qui voulaient gagner de l'argent en spéculant sur les forêts de la Corée, on dépense maintenant des millions de roubles, c'est-à-dire la plus grande partie du travail de tout le peuple russe, on endette les futures générations de ce peuple, ses meilleurs ouvriers sont arrachés au travail, et des dizaines de milliers de ses fils sont conduits impitoyablement à la mort !

Et la perte de ces malheureux commence déjà. C'est peu encore : la guerre est si mal menée par ceux qui l'ont organisée, on y est si mal préparé que, comme le dit un journal, la chance principale du salut de la Russie, c'est qu'elle a « un matériel humain inépuisable ». C'est sur cela que comptent ceux qui envoient à la mort des dizaines de mille Russes.

On dit tout nettement : « Les succès de notre flotte doivent être compensés sur terre. » En bon russe, cela signifie que si les chefs ont mal mené les affaires sur mer et ont perdu par leur négligence non seulement des milliers de roubles du peuple, mais encore des milliers de vies, nous rachèterons cela en conduisant à la mort, sur terre, encore des dizaines de mille hommes !

Les sauterelles traversent les fleuves de la façon suivante : les couches inférieures se noient jusqu'à ce que les cadavres forment un pont sur lequel passent les autres. C'est ce qu'on fait maintenant avec le peuple russe. Et voilà, la couche inférieure commence à se noyer, montrant le chemin à d'autres milliers qui périront tous de la même façon. Eh quoi ! est-ce que les initiateurs, les ordonnateurs, les provocateurs de cette œuvre horrible commencent à comprendre leur péché ? Nullement. Ils sont tout à fait convaincus qu'ils ont rempli et remplissent leur devoir et ils sont fiers de leur activité.

On parle de la perte du courageux Makarof, qui, on s'accorde à le dire, pouvait le plus habilement tuer des hommes. On regrette la merveilleuse machine de meurtre qui a coulé et a coûté tant et tant de millions de roubles. On se demande quel meurtrier on peut trouver qui soit aussi habile que l'abusé Makarof. On invente de nouveaux engins de meurtre encore plus perfectionnés, et tous les coupables de cette œuvre horrible, depuis le tsar jusqu'au dernier journaliste, tous, d'une même voix, appellent de nouvelles folies, de nouvelles cruautés, l'augmentation de l'abrutissement et de la haine de l'humanité.

« Makarof n'était pas seul en Russie, et chaque amiral mis à sa place marchera sur ses traces et continuera le plan et les idées de Makarof qui, bravement, est mort en combattant », écrit le *Novoïé Vrémia*.

« Prions Dieu pour ceux qui ont sacrifié leur vie pour la sainte patrie sans douter une seconde que notre patrie nous donnera de nouveaux enfants, aussi glorieux, pour la lutte suivante et trouvera un dépôt inépuisable de forces pour la digne fin de l'œuvre », écrivent les *Bulletins de Saint-Pétesbourg*.

« La nation éclairée ne tirera pas d'autre conclusion de la défaite, si extraordinaire qu'elle soit pour elle, que celle-ci : il faut encore élargir et continuer et terminer la lutte. Trouvons donc en nous de nouvelles forces, de nouveaux héros paraîtront », écrit *Rouss*, etc.

Et le meurtre et les crimes de toutes sortes se poursuivent avec encore plus d'acharnement. On s'extasie devant l'esprit martial des volontaires qui, ayant surpris à l'improviste cinquante hommes, les égorgèrent tous, occupèrent le village et tuèrent toute la population, pendirent ou fusillèrent les espions, c'est-à-dire des hommes accusés de cette besogne que nous-mêmes jugeons nécessaire et faisons sans cesse. C'est par des télégrammes solennels qu'on annonce de tels crimes au chef suprême, l'empereur, qui envoie à ses troupes glorieuses des encouragements et sa bénédiction pour tout acte semblable.

N'est-il pas clair que, s'il y a un moyen de salut de cette situation, il est unique ; c'est celui que nous indiqua Christ : « Cherchez le royaume de Dieu et sa Vérité, et le *reste*, — c'est-à-dire tous les biens matériels auxquels peut aspirer l'homme, — se réalisera de soi-même. »

Telle est la loi de la vie. Le bien matériel n'est pas atteint quand l'homme aspire à ce bien : pareille aspiration, au contraire, le plus souvent, éloigne l'homme de l'atteinte de ce qu'il cherche ; c'est seulement quand l'homme, sans songer au bien matériel, aspire à l'accomplissement le plus complet de ce que devant Dieu, devant le principe et la loi de sa vie, il croit obligatoire, qu'il atteint, incidemment, le bien matériel.

De sorte que le vrai salut des hommes est en ceci : l'accomplissement de la volonté de Dieu par chaque homme isolément, en soi, c'est-à-dire dans cette partie du monde qui seule est en son pouvoir. En cela est la destination : principale, unique, de chaque individu, et, en même temps, c'est le seul moyen pour chaque homme à part, d'agir sur les autres. C'est pourquoi tous nos efforts doivent tendre à cela, exclusivement à cela.

17/30 avril 1901.

XII

Je venais d'envoyer la dernière page de mon article sur la guerre, quand est arrivée la terrible nouvelle du nouveau crime commis envers le peuple russe par ces hommes légers, enivrés du pouvoir, qui se sont approprié le droit de disposer de lui. De nouveau, vêtus d'habits divers, chamarrés, les serfs grossiers des serfs, les généraux de diverses sortes, par désir de se distinguer ou de jouer un mauvais tour, ou afin de pouvoir ajouter à leurs vêtements bariolés une étoile ou un ruban, par sottise ou par négligence, ces hommes petits, misérables, de nouveau ont fait périr en d'atroces souffrances quelques milliers de ces ouvriers honnêtes, bons, laborieux qui les nourrissent. Et de nouveau ce crime, non seulement ne fait pas réfléchir ou se repentir les auteurs de cette œuvre, mais on n'entend et ne lit que des demandes de moyens de mutiler plus vite et de tuer le plus d'hommes possible et de ruiner encore plus de familles russes et japonaises.

Il y a plus. Pour préparer les hommes à un autre crime analogue, les auteurs de ces crimes non seulement ne reconnaissent pas ce qui est évident aux yeux de tous, que pour les Russes même à leur point de vue

patriotique, militaire, la défaite a été honteuse, mais ils tâchent d'inspirer aux hommes crédules que ces malheureux ouvriers russes, amenés dans le piège comme des bêtes à l'abattoir, que ces hommes dont on a égorgé et mutilé plusieurs milliers, simplement parce qu'un général n'a pas compris ce qu'a dit un autre général, que ces hommes ont commis un acte héroïque, par ce fait que ceux d'entre eux qui n'ont pas pu s'enfuir ont été tués, et que ceux qui se sont enfuis sont restés vivants. Et le fait qu'un de ces hommes horribles, immoraux, cruels, qu'on appelle généraux et amiraux, a noyé plusieurs Japonais pacifiques est également décrit comme un acte héroïque qui doit réjouir les Russes. Et dans tous les journaux, on publie un appel terrible au meurtre !

« Que 2.000 soldats russes tués sur le Yalou, avec le *Revitzan* et les autres navires atteints, avec nos torpilleurs perdus, que tout cela apprenne à nos croiseurs avec quelle fougue ils doivent s'élancer sur les côtes du Japon ! Puisqu'il a envoyé ses soldats verser le sang russe, on ne doit pas lui faire grâce. Maintenant, on ne peut faire du sentiment, ce serait un crime : il faut porter des coups terribles dont le souvenir fasse frissonner le cœur perfide des Japonais. C'est le moment pour les croiseurs de sortir en pleine mer pour réduire en cendres les villes du Japon, pour courir comme un fléau le long de ces magnifiques bords. Assez de sentiment ! »

Et l'œuvre affreuse se continue, avec les pillages, les violences, le meurtre, l'hypocrisie, le vol et, principalement, le mensonge le plus terrible : la déformation des doctrines religieuses, tant chrétiennes que bouddhiques.

L'empereur, la personne la plus responsable, continue de passer en revue les troupes, de remercier, récompenser, encourager, publier des décrets sur l'enrôlement des réservistes. Les fidèles sujets, de nouveau et de nouveau, jettent aux pieds du monarque, qu'ils appellent l'adoré, leurs biens et leurs vies, mais ce n'est qu'en paroles. Eux-mêmes, afin de se surpasser les uns les autres, par des actes et non seulement par des mots, arrachent aux familles des pères, des soutiens, et les préparent à l'expédition pour le carnage.

Quant aux journalistes, plus est grave la situation des Russes, plus effrontément ils mentent en transformant les défaites honteuses en victoires, sachant que personne ne les contredira, et ils empochent tranquillement

l'argent de l'abonnement et de la vente. Plus on dépense l'argent du peuple pour la guerre, plus dilapident les chefs et les hommes d'affaires, qui savent que personne ne les dénoncera et que tout le monde pille. Les militaires élevés pour le meurtre, qui ont passé des dizaines d'années à l'école de la sauvagerie, de la grossièreté, de l'oisiveté, se réjouissent, les malheureux, de ce que, outre l'augmentation de solde, ceux qui sont tués font place à leur avancement. Les pasteurs chrétiens continuent d'appeler les hommes au plus grand crime, ils continuent à commettre le sacrilège d'invoquer l'aide de Dieu pour la guerre, et, non seulement ils ne blâment pas, mais ils justifient celui de ces pasteurs qui, la croix à la main, encouragea les hommes sur les lieux mêmes du crime.

Et la même chose se passe au Japon. Les Japonais abusés, qui imitent tout ce qu'il y a de mal en Europe, avec un zèle accru par leurs victoires, se précipitent au meurtre. Le Mikado fait aussi des revues, distribue des récompenses. Ses généraux se vantent de la même façon, s'imaginant qu'ayant appris à tuer, ils ont acquis de l'instruction. Le malheureux peuple ouvrier arraché au travail utile et à sa famille gémit lui aussi. De même, les journalistes mentent et se réjouissent de l'exagération de la vérité, et, probablement aussi (puisque là où le meurtre est une vertu fleurissent les vices), les divers chefs et tripoteurs gagnent de l'argent. Et les théologiens japonais et les maîtres religieux, qui — eux aussi — ne sont pas en retard pour la tromperie religieuse et le sacrilège, déforment la doctrine de Bouddha, et admettent, voire même justifient, le meurtre défendu par Bouddha.

Le savant bouddhiste Soyen Shakru, qui dirige huit cents couvents, explique que Bouddha a défendu le meurtre, mais a dit qu'il ne serait pas tranquille tant que tous les êtres ne seraient pas unis dans le cœur infini, aimant, et qu'ainsi, pour mettre tout dans l'ordre, il est nécessaire de faire la guerre et de tuer des hommes.

Et tout se passe comme si la doctrine chrétienne et la doctrine bouddhiste, sur l'unité de l'esprit humain, sur la fraternité des hommes, sur l'amour, sur la compassion, sur l'inviolabilité de la vie humaine, n'avaient jamais existé.

Des hommes éclairés de la lumière de la vérité, Japonais et Russes, pires que des bêtes sauvages, se jettent les uns sur les autres, avec le seul désir de

détruire le plus de vies possible. Des milliers de malheureux gémissant déjà et se convulsent dans de cruelles souffrances et meurent dans les hôpitaux japonais et russes, en se demandant avec étonnement pourquoi on leur a fait cette terrible chose ? D'autres, par milliers, pourrissent sous la terre et sur la terre, ou se noient dans la mer où ils se ballonnent et se décomposent. Et des dizaines de milliers de femmes, de pères, de mères, d'enfants, pleurent leurs soutiens tués en vain. Mais tout cela est peu : des victimes et encore des victimes se préparent. Le soin principal des chefs du meurtre est, du côté des Russes, que le courant ; de la chair à canon : 3 000 hommes par jour destinés à la mort, ne s'interrompe pas un moment. Les Japonais ont le même souci. On chasse sans cesse les sauterelles dans le fleuve pour que les derniers rangs passent sur ceux qui sont noyés...

Mais quand tout cela finira-t-il ? Quand, enfin, les hommes trompés se ressaisiront-ils et diront-ils : « Vous, rois, mikado, ministres, métropolitains, prêtres, généraux, journalistes, hommes d'affaires, quelque nom qu'on vous donne, vous, les sans pitié, allez sous les balles et les obus, mais nous, nous n'irons pas ! Laissez-nous tranquilles, laissez-nous labourer, semer. » Ce serait si naturel de dire cela, maintenant que, chez nous, en Russie, des centaines de mille mères, femmes et enfants à qui on a pris leurs soutiens, les réservistes comme on les appelle, dont la plupart savent lire, connaissent ce que c'est que l'Extrême-Orient, savent qu'on fait la guerre, non pour une œuvre nécessaire aux Russes, mais pour une terre étrangère sur laquelle il était avantageux à quelques hommes d'affaires de construire des chemins de fer et d'ériger leurs fortunes. Ils savent ou peuvent savoir aussi qu'on les tuera comme des moutons à l'abattoir parce que les Japonais ont des engins de meurtre plus perfectionnés, que nous n'avons pas, puisque les autorités russes qui les envoient à la mort n'ont pas eu la prévoyance de se procurer à temps les armes qu'ont les Japonais. Ce serait donc si naturel, sachant tout cela, de dire : « Vous qui avez suscité cette affaire, vous tous pour qui la guerre est nécessaire et qui la justifiez, allez vous-mêmes sous les balles et les mines japonaises ; nous autres nous n'irons pas, parce que non seulement nous n'avons pas besoin de cela, mais nous ne comprenons pas à qui c'est nécessaire. »

Mais ils ne le disent pas. Ils partent et partent, ils ne peuvent ne pas le faire, tant qu'ils auront peur de ce qui tue le corps et non de ce qui tue le

corps et l'âme. « Serai-je tué, mutilé à ce Yunan-Po où l'on m'envoie, raisonnent-ils, je l'ignore ; peut-être en sortirai-je indemne, avec des décorations, la gloire, comme ces marins qu'on fête maintenant dans toute la Russie, parce que les balles japonaises ne sont pas tombées sur eux, mais sur d'autres. Et si je refuse, alors sûrement on me mettra en prison, on me déportera dans la province de Iakoutzk, et peut-être même me tuera-t-on immédiatement. » Et, le désespoir dans l'âme, ils partent, abandonnant la vie bonne, raisonnable, leurs femmes et leurs enfants.

Hier, j'ai rencontré un réserviste accompagné de sa mère et de sa femme. Tous les trois étaient en charrette. Lui était légèrement gris, le visage de la femme était gonflé de larmes. Il s'adressa à moi.

— Adieu, Léon Nicolaïévitch, je pars en Extrême-Orient.

— Quoi ? Est-ce que tu vas te battre ?

— Il faut bien que quelqu'un se batte.

— Personne ne doit se battre.

Il réfléchit un moment.

— Mais que faire ? *Où aller ?*

J'ai vu qu'il m'avait compris. Il avait compris que l'œuvre pour laquelle on l'envoie est mauvaise. *Où aller ?* voilà l'expression exacte de l'état d'âme qui se traduit dans le monde officiel et celui des journalistes par les mots : « Pour la religion, pour le tsar et pour la patrie ! »

Ceux qui abandonnent la famille affamée et vont à la souffrance et à la mort disent ce qu'ils sentent : « Où aller ? » et ceux qui restent en sécurité dans leurs palais luxueux disent que tous les Russes sont prêts à sacrifier leur vie pour le monarque adoré, pour la gloire et la grandeur de la Russie !

Hier, d'un paysan que je connais, j'ai reçu successivement deux lettres. Voici la première :

« Cher Léon Nicolaïévitch. Eh bien, voilà ! Aujourd'hui, j'ai reçu l'avis de l'appel au service ; demain, je dois me présenter à la chancellerie. Voilà tout, et après je pars en Extrême-Orient, sous les balles japonaises. De ma douleur et celle de ma famille, je ne vous dis rien ; ce n'est pas vous qui ne comprenez pas l'horreur de ma situation et les terreurs de la guerre. De tout

cela, vous, vous souffrez depuis déjà longtemps et vous comprenez tout. Combien, tout ce temps, j'ai désiré vous voir et causer avec vous ! Je vous ai écrit une longue lettre dans laquelle je vous exposais les souffrances de mon âme, mais je n'avais pas eu le temps de la recopier quand j'ai reçu cet avis, Que feront maintenant ma femme et ses quatre enfants ? Sans doute, vous-même êtes âgé et vous ne pouvez vous intéresser au sort de ma famille, mais vous pourriez demander à quelqu'un de vos amis, en se promenant, de visiter ma famille orpheline. Je vous demande de tout cœur, si ma femme ne supporte pas les souffrances de son abandon avec les enfants et se décide à aller chez vous pour chercher l'aide et le conseil, de la recevoir et de la consoler. Bien qu'elle ne vous connaisse pas personnellement, elle croit en votre parole et c'est beaucoup ; je n'ai pas pu ne pas répondre à l'appel, mais je vous dis d'avance que, par ma faute, pas une famille japonaise ne sera orpheline. Oh Dieu ! comme tout cela est affreux, cruel et pénible d'abandonner tout ce qui fait sa vie, tout ce qui intéresse ! »

Voici la seconde lettre :

« Cher Léon Nicolaïevitch, un seul jour de service actif est passé, et j'ai déjà vécu une éternité de souffrances les plus terribles. Depuis huit heures du matin jusqu'à neuf heures du soir on nous a remisés et tenus dans la cour de la caserne, comme un troupeau. Trois fois s'est répétée la comédie de l'inspection du corps, et tous ceux qui se sont portés malades n'ont pu obtenir dix minutes d'attention et ont été marqués « bons ». Quand nous tous, les « bons », deux mille hommes, avons été conduits de la chancellerie aux casernes, dans la rue, sur une longueur d'une verste, il y avait une foule de parents, de mères, de femmes avec des enfants sur les bras, et si vous aviez vu et entendu comment elles s'accrochaient à leurs pères, à leurs maris, à leurs fils, et se traînaient à leur cou en sanglotant désespérément ! Moi, en général, je me domine, je retiens mes sentiments, mais c'était plus fort que moi ; j'ai pleuré aussi... » [*Dans le langage des journaux, cela s'exprime ainsi : « L'élan du patriotisme est inouï... »*] « Avec quoi mesurer cette douleur immense qui va se répandre sur un tiers du monde entier ? Et

nous, nous sommes maintenant de la chair à canon, que bientôt on donnera en sacrifice au Dieu de la vengeance et de l'horreur ! »

Cet homme ne croit pas encore suffisamment qu'il est moins terrible de perdre le corps que de perdre le corps et l'âme, c'est pourquoi il ne peut refuser de servir. Mais en quittant sa famille, il promet d'avance que par lui, pas une seule famille japonaise ne sera orpheline. Il croit à la loi divine principale, la loi de toutes les religions : « Agis envers les autres comme tu voudrais qu'on agît envers toi. » Et en notre temps, non seulement dans le monde chrétien, mais aussi dans le monde bouddhiste, mahométan, brahmiste, etc., il y a des milliers, des milliers de pareils hommes.

Il y a de vrais héros — pas ceux qu'on honore maintenant, parce que, voulant tuer les autres, ils n'ont pas été tués eux-mêmes — mais de vrais héros qui sont maintenant dans les régions de Iakoutzk, parce qu'ils ont refusé d'entrer dans les rangs des assassins et ont préféré le martyre à l'abandon de la loi du Christ.

Il y en a, tel celui qui m'écrit, qui partiront, mais ne tueront pas. Mais même cette majorité qui part sans réfléchir, pour ne pas penser à ce qu'elle fait, ces hommes, dans le fond de leur âme, sentent, dès maintenant, qu'ils font un acte mauvais en obéissant aux autorités qui les arrachent au travail, à la famille, et les envoient au meurtre inutile, contraire à leur âme et à leur religion. Mais ils partent, parce qu'ils sont tellement liés de tous côtés, qu'ils ne savent *où aller*.

Et ceux qui restent non seulement le sentent, mais le savent et l'expriment. Hier, j'ai rencontré sur la grand'route des paysans qui revenaient de Toula. L'un d'eux, qui marchait près du chariot, lisait une petite feuille. Je lui ai demandé : — « Est-ce un télégramme ? » Il s'arrêta : — « C'est un télégramme d'hier, mais j'ai aussi celui d'aujourd'hui. »

Il le tira de sa poche, nous nous arrê tâmes, je le lus.

— Qu'est-ce qui s'est passé hier à la gare ? commença-t-il. C'est horrible ! Des femmes, des enfants, plus de mille. Elles hurlaient. On entourait le train, on ne laissait pas partir. Même les étrangers, en voyant cela, pleuraient. Une femme de Toula a crié : « Ah ! » et elle est tombée morte. Elle laisse cinq enfants. On les a distribués dans des asiles, et tout de

même on a emmené le père. Et qu'avons-nous besoin de la Mandchourie ? Nous en avons assez de notre terre. Et combien de gens on a tué, combien d'argent dépensé !... »

Oui, maintenant, les idées des hommes sur la guerre sont bien différentes de ce qu'elles étaient autrefois, même récemment, en 1877. Jamais il ne s'est passé ce qui se passe maintenant. Les journaux écrivent qu'à la venue du tsar, qui parcourt maintenant la Russie pour hypnotiser les hommes envoyés au meurtre, le peuple manifeste un enthousiasme indescriptible. Mais, en réalité, il se fait tout autre chose. De tous côtés, on entend dire que là, trois réservistes se sont pendus ; ailleurs, c'est deux. Une femme, dont le mari a été appelé, a apporté ses enfants à la chancellerie, et les a abandonnés là. Une autre s'est pendue dans la maison du chef du recrutement. Tous sont mécontents, sombres, excités. Les mots : « Pour la religion, pour le tsar, pour la patrie ! » les hymnes et les cris « hourra ! » n'agissent plus sur les hommes comme autrefois. Une autre guerre, celle de la conscience, de l'injustice et du péché de l'œuvre à laquelle sont appelés les hommes, entraîne de plus en plus les peuples.

Oui, la grande lutte de notre temps n'est pas celle qui se passe maintenant entre les Russes et les Japonais, ni celle qui peut éclater entre les races blanche et jaune, ce n'est pas la lutte qu'on mène avec des mines, des bombes, des balles, c'est la lutte spirituelle qui se passe sans cesse et se passe maintenant, entre la conscience éclairée de l'humanité, prête à se manifester, et les ténèbres et l'oppression, qui l'entourent et l'écrasent.

Christ, même de son temps, souffrait de l'attente et disait : « Je suis venu mettre le feu sur la terre, et qu'ai-je à désirer, s'il est déjà allumé ? » (LUC, XII, 49.)

Ce que Christ désirait se réalise. Le feu s'allume, n'y mettons pas obstacle, mais facilitons-le.

30 avril/13 mai 1901.

Je ne terminerais jamais mon article si je continuais d'y introduire tout ce qui vient confirmer mon idée principale. Hier j'ai reçu la nouvelle que des cuirassés japonais ont été coulés, et, dans ce qu'on appelle les hautes

sphères de la société russe, noble, riche, intelligente, sans aucun remords de conscience, on se réjouit de la perte de milliers de vies humaines. Aujourd'hui, j'ai reçu d'un matelot, d'un homme qui est à l'échelon le plus inférieur de la société, la lettre suivante :

« Lettre du matelot (suivent les nom et prénoms).

« Bien estimé Léon Nicolaïévitch, je vous salue bas et vous envoie avec amour le respect et le salut. Bien estimé Léon Nicolaïévitch, j'ai lu vos œuvres, elles m'ont fait plaisir, et j'aime beaucoup les lire. Puisque chez nous, maintenant, il y a la guerre, alors, écrivez-moi, je vous prie, s'il plaît à Dieu ou non que les autorités nous forcent de tuer ? Je vous prie, Léon Nicolaïévitch, écrivez-moi, s'il vous plaît, s'il existe maintenant au monde la vérité ou non ? Chez nous, à l'église, on fait des prières et le prêtre mentionne l'armée aimée du Christ. Est-ce vrai ou non, que Dieu aime la guerre ? Je vous prie de m'écrire, Léon Nicolaïévitch, si vous n'avez pas de livres où je pourrais voir s'il y a au monde la vérité ou non. Envoyez-moi ces livres, je paierai ce que cela coûtera. Je vous prie de ne pas refuser ma demande ; s'il n'y a pas de livres pareils, envoyez-moi une lettre, je serai très content. J'attends avec impatience une lettre de vous. Et maintenant, au revoir. Je suis vivant et sain, et vous désire la même chose, de la part du Dieu Seigneur, et je vous désire une bonne santé et bien du succès dans vos entreprises. »

Suit l'adresse : Port-Arthur, le nom du bâtiment sur lequel sert le matelot, ses nom et prénoms.

Je ne puis répondre par des mots à cet homme bon, sérieux, et vraiment éclairé. Il est à Port-Arthur avec qui il n'y a plus de communications ni par poste, ni par télégraphe. Mais cependant nous avons ensemble un moyen de communication : ce moyen, c'est Dieu auquel nous croyons tous deux, et nous savons tous deux que la guerre lui déplaît. Le doute qui est né dans son âme est déjà la solution de la question. Et ce doute est né et vit actuellement dans les âmes de milliers et de milliers d'hommes, non

seulement Russes et Japonais, mais de tous ces hommes malheureux qui sont forcés par la violence de participer à l'œuvre la plus contraire à la nature humaine. L'hypnose par laquelle on étourdit et tâche d'étourdir les hommes passe vite, et son action s'affaiblit de plus en plus, et ce doute : « *Plaît-il à Dieu ou non que les chefs me forcent de tuer ?* » devient de plus en plus fort, rien ne peut le détruire, et il se répand de plus en plus.

Ce doute : Plaît-il à Dieu ou non que les chefs nous forcent de tuer ? c'est l'étincelle de ce feu que Christ a allumé sur la terre et qui commence à l'embraser. Le savoir, le sentir, c'est une grande joie.

Iasnaïa Poliana. 18/31 mai 1901.

SUR L'IMPORTANCE DU REFUS DU SERVICE MILITAIRE^[1]

Il y a un proverbe russe qui dit : « Tu peux désobéir à ton père et à ta mère, mais tu obéiras à la peau de l'âne », c'est-à-dire au tambour. Et ce proverbe s'applique, même au sens propre, aux hommes de notre temps qui n'ont pas accepté la doctrine du Christ ou qui l'acceptent déformée par l'Église. Les hommes qui n'ont pas accepté la doctrine du Christ, dans son essence, doivent renier tout sentiment humain et n'obéir qu'au tambour. Et une seule chose peut affranchir du tambour : la profession de la vraie doctrine du Christ.

Les peuples européens ont beau travailler à établir les nouvelles formes de la vie élaborées depuis longtemps déjà dans la conscience, c'est toujours l'ancien despotisme grossier qui guide la vie, et les nouvelles conceptions de la vie non seulement ne sont pas réalisées, mais même les anciennes, celles que la conscience humaine a dénoncées depuis longtemps, par exemple, l'esclavage, l'exploitation des uns au profit de l'oisiveté et du luxe des autres, les supplices, les guerres, s'affirment de jour en jour d'une façon plus cruelle. La cause, c'est qu'il n'existe pas une définition du bien et du mal acceptée par tous les hommes de sorte que, quelle que soit la forme de la vie mise en pratique, elle doit être soutenue par la violence.

L'homme aurait beau inventer la forme supérieure de la vie sociale, garantissant, soi-disant, la liberté et l'égalité, il ne pourrait s'affranchir de la violence, puisque lui-même est un violateur.

C'est pourquoi, si grand que soit le despotisme des gouvernants, si terribles que soient les maux auxquels ce despotisme soumet les hommes, l'homme qui tient à la vie sociale se soumettra toujours à lui. Cet homme, ou appliquera son esprit à justifier la violence existante et à trouver bien ce qui est mal, ou il se consolera en pensant que bientôt il trouvera le moyen

de renverser le gouvernement et d'en établir un autre, très bon, qui transformera tout ce qui, maintenant, est mauvais. Et, en attendant que se réalise ce changement rapide ou lent des formes existantes, changement duquel il attend le salut, il obéit servilement aux gouvernants existants, quels qu'ils soient, et quelles que soient leurs exigences. Certes, il n'approuve pas le pouvoir qui, à un moment donné, emploie la violence, mais, non seulement il ne nie pas la violence et les organes de la violence, il les juge nécessaires. Et c'est pourquoi il obéira toujours à la violence gouvernementale existante. L'homme social est un violateur, donc toujours, inévitablement, c'est un esclave.

La soumission avec laquelle les Européens, surtout ceux qui sont fiers de la liberté, ont accepté une des mesures les plus despotiques, les plus honteuses inventées jamais par les tyrans — le service militaire obligatoire, le prouve mieux que tout. Le service militaire obligatoire accepté par tous les peuples sans contradiction, sans révolte, même avec une joie libérale quelconque, est une preuve éclatante de l'impossibilité pour l'homme social de se délivrer de la violence et de modifier l'état existant.

Quelle situation peut être plus insensée, plus pénible que celle où se trouvent actuellement les peuples européens qui dépensent la plus grande partie de leurs ressources à la préparation de moyens propres à détruire leurs voisins, des hommes que rien ne sépare d'eux mais avec lesquels ils vivent en étroite communion spirituelle ? Que peut-il y avoir de plus terrible pour ces peuples que cette crainte toujours pendantes qu'un fou quelconque, qui s'appelle l'empereur, dise quelque chose qui déplaît à un autre fou pareil ? Quoi de plus terrible que tous ces moyens de destruction inventés chaque jour : canons, bombes, grenades, mitraille, poudre sans fumée, torpilles et autres engins de mort ? Et cependant, tous les hommes, comme des bêtes poussées par le fouet sous la hache, iront docilement où on les enverra, périront sans révolte et tueront d'autres hommes sans même se demander pourquoi ils le font, et, non seulement ils ne s'en repentiront pas, mais ils seront fiers de ces pendeloques qu'ils seront autorisés de porter pour avoir bien tué, et ils élèveront des monuments à ce malheureux fou, à ce criminel, qui les aura obligés à ces actes.

Les hommes de l'Europe libérale se réjouissent de ce qu'on ne leur défende pas d'écrire toutes sortes de sottises et de prononcer n'importe

quelles paroles aux dîners, aux meetings, aux Chambres, et ils se croient absolument libres, de même les bœufs qui paissent dans le pré de l'abattoir se croient tout à fait libres. Et cependant, jamais peut-être le despotisme du pouvoir ne causa aux hommes autant de malheurs que maintenant, et ne méprisa autant les hommes qu'aujourd'hui. Jamais l'effronterie des violateurs et la lâcheté de leurs victimes n'atteignit le degré où nous les voyons.

Les jeunes gens se rendent aux casernes, les pères et les mères, ceux-là mêmes qu'ils ont promis de tuer, les accompagnent. Il est évident déjà qu'il n'y a pas humiliation ni honte que ne supporteraient les hommes d'à présent. Il n'y a pas de lâcheté, pas de crime qu'ils ne commettraient si cela leur faisait le moindre plaisir et les délivrait du plus petit danger. Jamais encore la violence du pouvoir et la dépravation des dominés n'avaient atteint tel degré. Il y eut toujours et il y a chez tous les hommes en possession de leur force morale quelque chose qu'ils tiennent pour sacré, qu'ils ne peuvent céder à aucun prix, au nom de quoi ils sont prêts à supporter les privations, les souffrances, la mort même, quelque chose qu'ils n'échangeraient pour aucun bien matériel. Et presque chaque homme, si peu développé soit-il, le possède. Dites à un paysan russe de cracher l'hostie ou de blasphémer l'icône, il mourra plutôt que de le faire. Il est trompé, il croit que l'icône est sacrée et ne tient pas pour tel ce qui l'est vraiment (la vie humaine), mais il y a pour lui quelque chose de sacré qu'il ne céderait pour rien. Il y a une limite à sa soumission ; il y a en lui un os qui ne plie pas. Mais où est cet os chez l'homme civilisé qui se vend comme esclave au gouvernement ? Quelle est cette chose sacrée qu'il ne cédera jamais ? Elle n'existe pas. Il est entièrement mou et se plie tout entier. S'il y avait pour lui quelque chose de sacré, alors, à en juger par tout ce qu'on raconte dans son monde avec un pathos hypocrite, ce devrait être l'humanité, c'est-à-dire le respect de l'homme dans ses droits, dans sa liberté, dans sa vie. Et quoi ? Lui, le savant éclairé qui, dans les écoles supérieures, a appris tout ce que l'esprit humain a élaboré avant lui, lui qui se place au-dessus de la foule, lui qui parle sans cesse de la liberté, des droits, de l'intangibilité de la vie humaine, on le prend, on le revêt d'un costume grotesque, on lui ordonne de se redresser, de saluer, de s'humilier devant tous ceux qui portent sur leur habit un galon de plus, de promettre de

tuer frères et parents, et il est prêt à tout cela, il demande seulement quand et comment on le lui ordonnera. Demain, libéré, avec une importance nouvelle il recommencera à prêcher les droits, la liberté, l'intangibilité de la vie humaine, etc., etc.

Et voilà ! Avec de pareils hommes qui promettent de tuer leurs parents, les libéraux, les socialistes, les anarchistes, en général les hommes sociaux, songent à organiser une société où l'homme serait libre ! Mais quelle société morale et raisonnable peut-on édifier avec de tels hommes ? Avec de pareils hommes, en quelque combinaison qu'on les mette, on ne peut qu'arranger un troupeau d'animaux dirigés par les cris et les fouets des bergers.

§

Un pesant fardeau s'est abattu sur les hommes et les écrase, et les hommes, écrasés de plus en plus, cherchent le moyen de s'en délivrer.

Ils savent qu'en unissant leurs forces ils pourraient soulever le fardeau et le renverser, mais ils ne peuvent se mettre tous d'accord sur la façon de s'y prendre, et chacun s'incline de plus en plus, laissant le fardeau appuyer sur les épaules des autres. Et le fardeau écrase de plus en plus les hommes et tous auraient déjà péri s'il ne s'en trouvait dont les actes sont guidés non par les considérations des conséquences extérieures des actes, mais par l'accord des rites avec la conscience.

Ces hommes sont les chrétiens : au lieu du but extérieur dont l'atteinte exige le consentement de tous, ils se donnent un but intérieur accessible sans qu'aucun consentement soit nécessaire. En cela est l'essence du christianisme. C'est pourquoi le salut de l'asservissement dans lequel se trouvent les hommes, impossible pour les hommes aux idées sociales, est réalisé par le christianisme : la conception sociale de la vie doit être remplacée par la conception chrétienne de la vie.

Le but de la vie générale ne peut être entièrement connu, — dit à chacun la doctrine chrétienne, — il se présente à toi uniquement comme le rapprochement de plus en plus grand, de tous, vers un bien infini : la

réalisation du royaume de Dieu, tandis que tu connais indubitablement le but de la vie personnelle qui consiste à réaliser en toi la perfection la plus grande, l'amour, nécessaire pour la réalisation du royaume de Dieu. Et ce but, tu le connais toujours, et il est toujours accessible. Tu peux ignorer les meilleurs buts particuliers, extérieurs ; on peut placer des obstacles entre eux et toi, mais personne et rien ne peuvent arrêter le rapprochement vers la perfection intérieure, l'augmentation de l'amour, en toi et dans les autres. Et que l'homme remplace le but extérieur, social, mensonger, par le seul but vrai, indiscutable, accessible, intérieur de la vie, aussitôt tomberont toutes les chaînes qui semblaient impossibles à rompre, et il se sentira tout à fait libre. Le chrétien s'affranchit de la loi de l'État parce qu'il n'en a besoin ni pour lui, ni pour les autres, puisqu'il juge la vie humaine plus garantie par la loi d'amour qu'il professe que par la loi soutenue par la violence.

Pour le chrétien qui connaît les besoins de la loi d'amour, les besoins de la loi de violence non seulement ne peuvent être obligatoires, mais ils se présentent à lui comme des erreurs qui doivent être dénoncées et détruites.

L'essence du christianisme, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu qui n'est possible qu'avec la liberté extérieure absolue. La liberté est la condition nécessaire de la vie chrétienne. La profession du christianisme affranchit l'homme de tout pouvoir extérieur et, en même temps, lui donne la possibilité d'atteindre cette amélioration de la vie qu'il cherche vainement par le changement des formes extérieures de la vie.

Il semble aux hommes que leur situation s'améliore grâce aux changements des formes extérieures de la vie, et, cependant ces changements ne sont pas toujours la conséquence d'une modification de la conscience ; or la vie ne s'améliore que dans la mesure où ces changements sont basés sur une évolution de la conscience.

Tous les changements extérieurs des formes de la vie qui ne sont pas la conséquence d'une modification de la conscience non seulement n'améliorent pas la condition des hommes, mais, le plus souvent, l'aggravent. Ce ne sont pas les décrets du gouvernement qui ont aboli le massacre des enfants, les tortures, l'esclavage, c'est l'évolution de la conscience humaine qui a provoqué la nécessité de ces décrets ; et la vie ne s'est améliorée que dans la mesure où elle a suivi le mouvement de la

conscience, c'est-à-dire dans la mesure où la loi d'amour a remplacé dans la conscience de l'homme la loi de violence.

Si les modifications de la conscience ont de l'influence sur celles des formes de la vie, il semble aux hommes que la réciproque doive être vraie, et comme il est plus agréable et plus facile (les résultats de l'activité sont plus évidents) de diriger l'activité sur des changements extérieurs, ils préfèrent toujours employer leurs forces non à modifier leur conscience mais à changer les formes de la vie, et c'est pourquoi, dans la plupart des cas, ils sont occupés non de l'essence de l'affaire, mais de son semblant. L'activité extérieure, inutile, remuante, qui consiste à établir et appliquer les formes extérieures de la vie, cache aux hommes cette activité intérieure, essentielle, du changement de leur conscience, qui seul peut améliorer leur vie. Et c'est cette erreur qui retarde le plus l'amélioration générale de la vie des hommes.

Une vie meilleure ne peut être qu'avec le progrès de la conscience humaine, et c'est pourquoi tout homme qui désire améliorer la vie doit s'employer à modifier sa conscience et celle d'autrui. Mais c'est précisément ce que les hommes ne veulent pas faire, au contraire, ils emploient toutes leurs forces au changement des formes de la vie espérant qu'il entraînera une modification de la conscience.

Le christianisme, et le christianisme seul, affranchit les hommes de l'esclavage où ils se trouvent présentement, et le christianisme seul leur donne la possibilité d'améliorer réellement leur vie personnelle et la vie générale. Cela devrait être clair pour tous, mais les hommes n'ont pu l'accepter tant que la vie, d'après les conceptions sociologiques, n'était pas entièrement connue, tant que le champ des mœurs, des cruautés, des souffrances de la vie sociale et gouvernementale n'était pas étudié dans toutes les directions.

§

On cite souvent, comme preuve la plus convaincante de l'insuffisance de la doctrine du Christ que cette doctrine connue depuis dix-neuf siècles n'a été acceptée et admise que d'une façon extérieure. Si cette doctrine connue

depuis si longtemps n'est pas encore devenue le guide de la vie des hommes, si tant de martyrs du christianisme ont souffert en vain sans changer l'ordre existant, n'est-ce pas la preuve évidente que cette doctrine n'est pas la vraie et n'est pas réalisable ? disent les hommes.

Parler et penser ainsi c'est la même chose que dire et penser d'un grain qui ne donne pas immédiatement des fleurs et des fruits et se disloque dans la terre qu'il est mauvais et stérile.

Le fait que la doctrine du Christ ne fut pas acceptée dans toute son importance au moment où elle parut, et ne fut admise qu'en une forme extérieure, altérée, était inévitable et nécessaire.

Une doctrine qui détruisait toute l'ancienne contemplation du monde et en établissait une nouvelle ne pouvait être acceptée d'un coup dans toute son importance, elle ne pouvait l'être que sous un aspect extérieur, et déformée. Et, en même temps, son acceptation sous cette forme était nécessaire pour que les hommes, incapables de comprendre la doctrine et la voie morale, fussent amenés, par la vie même, à l'accepter dans toute sa vérité.

Pouvons-nous imaginer des Romains et des Barbares acceptant la doctrine du Christ dans le sens où nous l'entendons maintenant ? Est-ce que les Romains et les Barbares pouvaient croire que la violence ne peut mener qu'à l'augmentation de la violence, que les tortures, les supplices, les guerres n'expliquent et ne résolvent rien, mais embrouillent et compliquent tout ?

L'énorme majorité des hommes de ce temps n'était pas apte à comprendre la doctrine du Christ par la voie morale. Il fallait les y amener par la vie elle-même, par les moyens qui montrent, en pratique, que chaque écart de la doctrine entraîne le mal.

La vérité chrétienne qui, autrefois, ne se reconnaissait que par le haut élan du sentiment prophétique est devenue la vérité facilement accessible même à l'homme le plus simple et, de nos jours, cette vérité s'impose à chacun.

L'évolution de la conscience ne se fait pas par bonds, elle n'est pas discontinue et l'on ne peut jamais trouver la limite qui sépare deux périodes de la vie de l'humanité ; et cependant elle existe, comme il en existe une

entre l'enfance et l'adolescence, entre l'hiver et le printemps, etc. S'il n'y a pas un trait limitrophe, il y a une période transitoire, et c'est celle que vit maintenant l'humanité européenne. Tout est prêt pour le passage d'une période à l'autre, il ne faut plus que la poussée qui réalisera ce changement. Et cette poussée peut être donnée à chaque moment. La conscience sociale nie depuis longtemps les formes anciennes de la vie, elle est prête à en adopter de nouvelles. Tous le savent et le sentent également. Mais l'inertie du passé, la crainte de l'avenir font que souvent ce qui est prêt depuis longtemps dans la conscience ne passe pas encore dans la réalité, parfois il suffit d'un mot pour que la conscience s'impose, et cette force importante dans la vie commune de l'humanité — l'opinion publique — transforme immédiatement, sans lutte et sans violences, tout l'ordre existant.

La situation de l'humanité européenne avec le fonctionnarisme, les impôts, le clergé, les prisons, les guillotines, les forteresses, les canons, la dynamite, semble, en effet, horrible, mais cela paraît seulement. Tout cela, toutes les horreurs qui se commettent et celles à venir, toutes ne sont basées que sur notre représentation. Tout cela, non seulement ne peut pas exister mais ne doit pas exister, conformément à l'état de la conscience humaine. La force n'est pas dans les prisons, dans les fers, dans les potences, dans les canons, dans la poudre, mais dans la conscience des hommes qui emprisonnent, pendent, manœuvrent les canons. Et la conscience de ces hommes est en butte à la contradiction la plus tendue, la plus criante, elle est tiraillée de deux côtés opposés. Christ a dit qu'il a vaincu le monde, et, en effet, il l'a vaincu. Le mal du monde, malgré toutes ses horreurs, n'existe déjà plus, parce qu'il a disparu de la conscience des hommes. Et il ne faut qu'une petite poussée pour que ce mal s'anéantisse et fasse place à une nouvelle forme de la vie.

Dans les premiers temps du christianisme, quand le guerrier Théodore déclara au pouvoir que lui, chrétien, ne pouvait porter les armes, et qu'il fut exécuté pour ce fait, ceux qui le condamnèrent le regardaient franchement comme un fou, et non seulement, on ne cachait pas un tel acte, mais on le livrait à la réprobation générale.

Mais, maintenant qu'en Autriche, en Prusse, en Suède, en Russie, dans toute l'Europe, le nombre des réfractaires grandit considérablement, ces cas n'apparaissent plus aux potentats comme des cas de folie, mais comme des

faits très dangereux, et non seulement les gouvernants ne les vouent pas à l'exécration générale mais ils les cachent soigneusement, sachant que les hommes s'affranchiront de leur esclavage, de leur ignorance, non par les révolutions, les associations ouvrières, les congrès de la paix, les livres, mais par le moyen le plus simple, celui-ci : que chaque homme sollicité à participer à la violence sur ses frères et sur soi-même se demande avec étonnement : « Pourquoi le ferais-je ? »

Ce ne sont pas les institutions compliquées, les associations, les arbitrages, etc., qui sauveront l'humanité, c'est ce simple raisonnement, quand il deviendra général. Et il peut et doit le devenir bientôt. La situation des hommes de notre temps est semblable à celle de l'homme endormi que tourmente un cauchemar pénible : l'homme se voit dans une situation épouvantable, il attend un mal horrible auquel lui-même participe ; il sent que ce ne doit pas être, mais il ne peut s'arrêter et le mal se rapproche de plus en plus ; l'homme est pris de désespoir, il est à bout et il se pose la question : mais est-ce bien la vérité ? Et il suffit qu'il doute de la vérité pour qu'aussitôt il s'éveille et que se dissipe tout ce qui l'angoissait et le faisait souffrir.

Il en est de même avec ce signe de la violence, de l'asservissement, de la cruauté et de la nécessité d'y participer, avec cette terrible contradiction entre la conscience chrétienne et la vie barbare, dans laquelle se trouvent les peuples européens. Mais qu'ils s'éveillent du sommeil dans lequel ils sont plongés, qu'ils s'éveillent à cette contemplation supérieure de la vie révélée par le christianisme il y a mille neuf cents ans, qui nous appelle de tous côtés, et, momentanément, disparaîtra tout ce qui est si terrible, et, comme il arrive au réveil d'un cauchemar, l'âme, à la conscience de ce qui est, deviendra joyeuse et il lui sera même difficile de comprendre comment pareille insanité pouvait venir en rêve.

Il suffit de s'éveiller pour un moment de cet étourdissement perpétuel dans lequel le Gouvernement tâche de nous entretenir, il suffit d'envisager ce que nous faisons du point de vue de ces mêmes exigences morales que nous demandons des enfants, et même des animaux, en leur défendant de se battre, pour être horrifiés de toute l'évidence de la contradiction dans laquelle nous vivons. Il faut seulement que l'homme s'éveille de l'hypnose de l'imitation où il vit et qu'il regarde sobrement ce que l'État exige de lui

pour que, non seulement, il refuse d'obéir, mais éprouve un étonnement et une indignation indicibles qu'on ose lui poser de pareilles exigences.

Et cet éveil peut se produire d'un moment à l'autre.

1. [↑] Cet article est la variante inédite du chapitre VIII de l'ouvrage du comte L. Tolstoï : « *Le Royaume de Dieu en vous* ».

AUX HOMMES POLITIQUES

The most fatal error that ever happened in the world
was the separation of political and ethical science.

SHELLEY.

Dans mon Appel aux travailleurs, j'ai exprimé cette idée : que les travailleurs, pour se délivrer de l'état d'oppression où ils se trouvent, doivent eux-mêmes cesser de vivre comme ils vivent actuellement en luttant contre leur prochain en vue de leur bien personnel, et vivre selon le principe évangélique : agis envers les autres comme tu voudrais qu'ils agissent envers toi.

Ce moyen que j'ai proposé a provoqué, comme je m'y attendais, les mêmes raisonnements ou plutôt les mêmes accusations de la part d'hommes d'opinions les plus opposées.

« C'est une utopie, ce n'est pas pratique. Attendre, pour délivrer les hommes qui souffrent de l'oppression et de la violence, qu'ils deviennent tous vertueux, cela revient à se condamner à l'inaction tout en reconnaissant les maux existants. »

Et j'ai voulu dire, en quelques mots, pourquoi je tiens que cette idée n'est pas si utopique qu'elle le paraît, mais, au contraire, mérite de fixer l'attention plus que tout autre moyen proposé par les savants pour améliorer l'ordre social ; j'ai voulu le dire à ceux qui désirent franchement — non en paroles, mais en actes — servir leur prochain.

C'est à ces personnes que je m'adresse.

I

Les idéals de la vie sociale qui guident l'activité des hommes se modifient et, d'après ces modifications, l'ordre de la vie des hommes change aussi. Il y eut un temps où l'idéal de la vie sociale était la liberté animale absolue, pendant laquelle les uns, suivant leurs forces, au sens propre et figuré, dévoraient les autres. Ensuite vint le temps où l'idéal social était la puissance d'un seul, où les hommes adoraient des potentats et, non seulement volontairement mais avec enthousiasme, se soumettaient à eux : l'Égypte, Rome : *Morituri te salutant*. Puis les hommes eurent pour idéal un arrangement de la vie durant lequel le pouvoir était admis non pour soi-même, mais pour établir l'ordre dans la vie des hommes, Des tentatives de réalisation de pareils idéals durèrent un certain temps : la monarchie universelle, ensuite l'Église universelle, unissant et guidant divers États. Ensuite parut l'idéal de la Représentation nationale, ensuite celui de la République avec le suffrage universel ou restreint. Aujourd'hui, l'on estime que cet idéal pourra être atteint quand l'organisation sera telle que les instruments de travail cesseront d'être la propriété privée et seront le bien de tout le peuple.

Quelque différence que présentent ces idéals, pour les réaliser dans la vie on supposait toujours le pouvoir, c'est-à-dire la force qui contraint les hommes à satisfaire aux lois établies. Aujourd'hui, on suppose la même chose. On suppose que la réalisation du bien le plus grand est atteinte par cela que les uns (selon la doctrine chinoise, les plus vertueux ; selon la doctrine européenne, les oints ou élus du peuple), recevant le pouvoir, établissent et soutiennent un ordre dans lequel tous se trouvent garantis le plus possible les uns vis-à-vis des autres contre ce qui attente au travail, à la liberté et à la vie de chacun. Non seulement des hommes qui voient dans l'État une condition nécessaire de la vie humaine, mais aussi des révolutionnaires et des socialistes, bien qu'ils considèrent l'État actuel comme sujet à changements, reconnaissent quand même le pouvoir, c'est-à-dire le droit et la possibilité des uns à forcer les autres d'accepter des lois établies, comme condition nécessaire du bien-être de la société.

Il en fut ainsi depuis l'antiquité et cela s'est continué jusqu'à nos jours. Mais les hommes, contraints par la force d'obéir à certains ordres, ne considéraient pas toujours ceux-ci comme les meilleurs, c'est pourquoi ils se révoltaient souvent contre les dominateurs, les renversaient et remplaçaient les anciens ordres par de nouveaux qui, d'après leur conviction, garantissaient aux hommes un plus grand bien. Mais comme les hommes qui détenaient la puissance de ce fait même se dépravaient toujours, ils jouissaient de l'autorité moins pour le bien commun que pour leur bien personnel ; de sorte que le nouveau pouvoir était comme l'ancien et souvent encore plus injuste.

Il en était ainsi quand ceux qui se révoltaient contre le pouvoir existant le vainquaient. Quand la victoire restait du côté du pouvoir existant, alors celui-ci, pour se garantir, augmentait toujours ses moyens de défense et entravait encore plus la liberté de ses sujets.

Il en fut toujours ainsi, dans l'antiquité et dans les temps modernes, et cela s'est passé avec une évidence particulière dans notre monde européen, pendant tout le XIX^e siècle. Dans la première moitié de ce siècle les révolutions, pour la plupart, réussirent, mais les pouvoirs nouveaux qui remplaçaient les anciens — Napoléon I^{er}, Charles X, Napoléon III — n'augmentaient pas la liberté des citoyens. Dans la seconde moitié, après 1848, toutes les tentatives de révolution furent réprimées par les gouvernements et, grâce aux révolutions anciennes et aux tentatives nouvelles, les gouvernants, en se défendant de plus en plus et se servant des inventions techniques du siècle passé qui donnent aux hommes un empire sur la nature qu'ils ne possédaient pas autrefois, augmentèrent leur pouvoir, si bien que vers la fin du siècle dernier, ce pouvoir s'accroissait à un tel degré que la lutte du peuple contre eux devenait impossible.

Les gouvernements ont accaparé entre leurs mains non seulement d'énormes richesses, dont ils ont dépouillé les peuples, non seulement des armées disciplinées recrutées avec soin, mais aussi tous les moyens moraux d'action sur les masses : la direction de la presse, de la religion, et, principalement, l'éducation. Et ces moyens sont si bien organisés et si puissants que, depuis 1848, il n'y a pas eu en Europe une seule tentative heureuse de révolution.

II

Ce phénomène est tout nouveau et particulier à notre temps. Quelque puissants que fussent Néron, Gengis-khan, Charlemagne, ils ne pouvaient réprimer les révoltes dans leurs pays et se trouvaient en outre impuissants à guider l'activité intellectuelle de leurs sujets, leur instruction, leur éducation, leur religion. Or, aujourd'hui, tous les moyens se trouvent entre les mains des gouvernements.

Ce n'est pas seulement le macadam remplaçant les pavés à Paris qui a rendu impossibles les barricades qu'on avait vu élever dans cette ville pendant la Révolution. Dans la dernière moitié du XIX^e siècle, un macadam pareil s'est rencontré dans toutes les branches de l'administration publique : la police publique, l'espionnage, la vénalité de la presse, les chemins de fer, les télégraphes, les téléphones, les photographies, les prisons, les forteresses, les immenses richesses, l'éducation des jeunes générations et, principalement, l'armée, sont des macadams entre les mains du gouvernement.

Tout est si bien organisé que les gouvernements les plus insignifiants, les plus sots, presque par action réflexe, par l'instinct de sauvegarde, ne permettent jamais des préparatifs sérieux de révolte, et, toujours, sans aucun effort, étouffent les tentatives timides de rébellion que les révolutionnaires en retard sur leur temps font encore parfois et qui, par leurs soulèvements, n'aboutissent qu'à augmenter le pouvoir des gouvernements.

Le seul moyen de vaincre les gouvernements est maintenant celui-ci : que l'armée formée des gens du peuple, après avoir compris l'injustice, le dommage que leur cause le gouvernement, cesse de le soutenir.

Mais, sous ce rapport aussi, les gouvernements, sachant que leur force principale est l'armée, ont si bien organisé le recrutement et la discipline qu'aucune propagande dans le peuple ne peut arracher l'armée des mains du gouvernement. Pas un seul homme appartenant à l'armée et qui est soumis à l'hypnotisme qu'on appelle la discipline, en dépit de toute conviction

politique, ne peut, étant dans les rangs, se dérober au commandement, de même qu'il ne peut pas ne point abaisser la paupière quand on menace son œil. Et les jeunes gens de vingt ans qu'on recrute pour le service et qui sont élevés dans l'esprit mensonger, ecclésiastique ou matérialiste et, en outre, patriotique, ne peuvent refuser de servir, de même que les enfants qu'on envoie à l'école ne peuvent refuser d'y aller. En entrant au service, ces jeunes gens, quelles que soient leurs convictions, grâce à l'habile discipline élaborée par des siècles, seront en une année inévitablement transformés en instruments dociles du pouvoir. Si des cas très rares de refus du service militaire se rencontrent — un sur dix mille — ces refus viennent seulement des soi-disant sectaires qui agissent ainsi d'après leurs idées religieuses, que le gouvernement ne reconnaît pas. De sorte qu'en notre temps, dans notre monde européen, si le gouvernement désire garder son pouvoir, — et il ne peut point ne pas le désirer, parce que la destruction du pouvoir entraîne la perte des gouvernants — aucune révolte sérieuse ne peut s'organiser, et si quelque tentative de ce genre s'organisait, elle serait tout de suite réprimée, et n'aurait pas d'autre conséquence que la perte de beaucoup de gens et l'augmentation du pouvoir du gouvernement. Les révolutionnaires, les socialistes qui se guident par les traditions arriérées, entraînés par la lutte, devenue pour quelques-uns une profession, peuvent ne pas le voir, mais tous les hommes qui jugent librement les événements historiques ne peuvent point ne pas s'en apercevoir.

Ce phénomène est tout à fait nouveau et c'est pourquoi l'activité des hommes qui désirent changer l'ordre existant doit se conformer à cette situation nouvelle du pouvoir existant, dans le monde européen.

III

La lutte entre le pouvoir et le peuple dura de longs siècles, elle amena d'abord le remplacement d'un pouvoir par un autre, de celui-ci par un troisième, etc. Depuis le milieu du siècle dernier, dans notre monde européen, le pouvoir des gouvernements existants, grâce aux

perfectionnements techniques, a été entouré de tels ouvrages de défense que la lutte contre lui, par la force, est devenue impossible. Et, à mesure que le pouvoir devenait de plus en plus fort, il montrait de plus en plus son insécurité, la contradiction intérieure qui existe en conception entre le pouvoir bienfaiteur et la violence — celle-ci étant l'essence de tout pouvoir — ayant grandi de plus en plus. Il est devenu évident que le pouvoir — qui, pour être bienfaisant devrait être entre les mains des meilleurs hommes, — se trouve toujours entre les mains des pires, puisque les hommes les meilleurs, à cause de l'essence même du pouvoir qui consiste dans l'emploi de la violence envers autrui, ne pouvaient le désirer, et c'est pourquoi ils ne l'acquirent et ne le garderont jamais.

Cette contradiction est si évidente qu'il semblerait que tous les hommes dussent toujours la voir. Cependant, la mise en scène solennelle du pouvoir, la peur qu'il excitait, l'inertie de la tradition étaient si puissantes que des siècles, des milliers d'années s'écoulèrent avant que les hommes comprissent leur erreur. Dans les derniers temps seulement, on a commencé à comprendre — malgré toute la solennité dont le pouvoir s'entoure toujours — que son essence consiste à menacer les hommes de la privation de la liberté, de la vie, et à mettre ces menaces à exécution ; c'est pourquoi ceux qui, comme les rois, les empereurs, les ministres, les juges et les autres, consacrent toute leur vie à cela, sans autre prétexte que le désir de garder leur situation avantageuse, non seulement ne sont pas les meilleurs, mais sont toujours les pires et, étant tels, ne peuvent aider au bien des hommes par leur pouvoir, mais au contraire, suscitèrent et suscitent toujours une des causes principales des maux sociaux de l'humanité. C'est pourquoi le pouvoir qui, autrefois, excitait dans le peuple l'enthousiasme et le dévouement, maintenant, chez la plus grande et la meilleure partie des hommes, provoque non seulement l'indifférence, mais souvent le mépris et la haine. Cette catégorie des hommes plus éclairés comprend, aujourd'hui, que toute cette mise en scène solennelle dont le pouvoir s'entoure n'est pas autre chose que la chemise rouge et le pantalon de velours du bourreau, qui le distinguent des autres prisonniers parce qu'il se charge de la besogne la plus immorale et la plus répugnante : supplicier des hommes.

Et le pouvoir, apprenant la nouvelle façon de l'envisager qui se répand de plus en plus dans le peuple, actuellement ne s'appuie plus sur la puissance

spirituelle, sur le sacre, sur l'élection, mais ne se soutient que par la violence. Mais du fait que le pouvoir ne s'appuie que sur la violence, il perd encore davantage la confiance du peuple. Perdant cette confiance, il est forcé d'avoir recours à l'accaparement de plus en plus grand de toutes les manifestations de la vie du peuple et, grâce à cela, il provoque un mécontentement encore plus grand.

IV

Le pouvoir est devenu inébranlable, mais ne s'appuie plus sur l'onction, l'élection, la représentation ou autres principes spirituels ; il se maintient par la force, et, en même temps, le peuple cesse de croire au pouvoir et de le respecter et il ne se soumet à lui que parce qu'il ne peut faire autrement.

Or, depuis le milieu du siècle dernier, depuis que le pouvoir est devenu inébranlable et en même temps a perdu dans le peuple sa justification et son prestige, une doctrine a commencé à se manifester parmi les hommes : la doctrine que la liberté, — non cette liberté fantaisiste que propagent les partisans de la violence en affirmant que l'homme est obligé, sous peine de châtiment, d'exécuter les ordres des autres hommes, mais cette seule et vraie liberté, qui consiste en ce que chaque homme peut vivre et agir suivant sa propre raison : payer ou non les impôts, entrer ou non au service, être en bons ou mauvais termes avec le peuple voisin — que cette liberté seule et vraie est incompatible avec n'importe quel pouvoir des hommes sur les autres.

Selon cette doctrine, le pouvoir n'est pas, comme on le pensait autrefois, quelque chose de divin, d'auguste, ce n'est pas non plus la condition nécessaire de la vie sociale, mais simplement la conséquence de la violence grossière des uns envers les autres. Que le pouvoir soit entre les mains de Louis XVI ou du Comité du salut public, du Directoire ou du Consulat, de Napoléon ou de Louis XVIII, du Sultan, du Président, du Mikado ou des premiers ministres, partout où il y aura le pouvoir des uns sur les autres, il

n'y aura pas de liberté, mais l'oppression des uns par les autres. C'est pourquoi le pouvoir doit être détruit.

Mais comment le détruire ? Et comment, en détruisant le pouvoir, s'arranger pour que les hommes ne retournent pas à l'état sauvage de la violence grossière exercée par les uns sur les autres ?

Tous les anarchistes — comme se nomment les propagateurs de cette doctrine — sont tout à fait d'accord entre eux sur la réponse à la première question et ils disent que le pouvoir, pour être détruit efficacement, doit être détruit, non par la force mais par la conscience qu'auront les hommes de son inutilité et de son danger. Mais à la seconde question : Comment doit être établie la société sans le pouvoir ? ils répondent différemment.

L'Anglais Godwin, qui vivait à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, et le Français Proudhon, qui a écrit au milieu du siècle dernier, répondaient à la première question qu'il suffit, pour détruire le pouvoir, que les hommes aient conscience que le *bien général* (Godwin) et la *justice* (Proudhon) sont violés par le pouvoir et que si l'on répand dans le peuple la conviction que le *bien général* et la *justice* peuvent être réalisés, mais seulement en l'absence du pouvoir, celui-ci se détruira de lui-même.

À la seconde question : comment sera garanti, sans le pouvoir, le bien-être de la société ? Godwin et Proudhon répondaient que les hommes guidés par la conscience du *bien général* (Godwin) et par la *justice* (Proudhon) trouveraient nécessairement les formes de la vie les plus raisonnables, les plus justes et les plus avantageuses pour tous.

D'autres anarchistes, comme Bakounine et Kropotkine, reconnaissent aussi comme moyen de destruction du pouvoir, la conscience, chez les masses, du préjudice qu'il cause et de ses anomalies avec les progrès de l'humanité, mais ils croient cependant possible et même nécessaire la révolution, à quoi ils conseillent de préparer les hommes. À la seconde question ils répondent que dès que l'État et la propriété seront détruits, les hommes s'accommoderont naturellement aux conditions raisonnables, libres et avantageuses de la vie.

À la question des moyens de détruire le pouvoir, l'Allemand Max Stirner et l'écrivain américain Tucker répondent presque comme les précédents. Tous deux estiment que si l'on comprenait que l'intérêt personnel de chacun

est un guide tout à fait suffisant et légal pour les actes humains et que le pouvoir ne fait qu'empêcher la manifestation de ces principes dirigeants de la vie humaine, le pouvoir se détruirait de lui-même, grâce à la non obéissance, et, principalement, comme dit Tucker, à la non participation à l'autorité. Leur réponse à la seconde question est que les hommes, débarrassés de la croyance superstitieuse à la nécessité du pouvoir, ne suivront que leur intérêt personnel, se grouperont eux-mêmes selon les formes de la vie les plus régulières et les plus avantageuses pour chacun.

Toutes ces doctrines ont tout à fait raison sur ce point que si le pouvoir doit être détruit ce ne peut être par la force, puisque le pouvoir restera le pouvoir, et qu'on ne peut atteindre ce résultat qu'en éclairant la conscience des hommes qui jugera que le pouvoir est inutile et nuisible, et que les hommes ne doivent ni lui obéir ni y participer. Cette vérité est indiscutable. Le pouvoir ne peut être détruit que par la conscience raisonnable des hommes. Mais en quoi doit consister cette conscience ? Les anarchistes supposent qu'elle peut être basée sur des considérations relatives au bien général, à la justice, au progrès, à l'intérêt personnel des hommes. Mais, sans relever que tous ces principes ne concordent pas entre eux, les définitions mêmes du *bien général*, de la *justice*, du *progrès*, de *l'intérêt personnel* sont infiniment variées ; c'est pourquoi il est difficile de supposer que les hommes, en désaccord et comprenant différemment les principes au nom desquels ils luttent contre le pouvoir, pourraient le détruire quand il est si fermement établi et se défend avec tant d'habileté. Et la supposition que les considérations de bien général, de justice, de loi du progrès peuvent être suffisantes pour que les hommes qui se sont affranchis du pouvoir, mais qui n'ont aucune raison de sacrifier leur bien personnel au bien général, se groupent en des conditions équitables qui ne heurtent pas la liberté individuelle, cette supposition est encore moins fondée. Quant à la théorie utilitaire et égoïste de Max Stirner et de Tucker, qui affirme que les agissements de chacun suivant l'intérêt personnel établiront des rapports équitables entre tous, elle est non seulement arbitraire mais absolument contraire à ce qui s'est passé et se passe encore en réalité.

De sorte que, reconnaissant avec raison l'arme spirituelle comme unique moyen de la destruction du pouvoir, la doctrine de l'anarchisme, s'en tenant à une conception non religieuse et matérialiste du monde, n'a pas cette arme

spirituelle et se borne à des suppositions, à des rêves qui donnent la possibilité aux défenseurs de la violence — grâce à la fausseté des moyens de réalisation de la doctrine qu'on propose — de nier ses vraies bases.

Et cette arme spirituelle est celle que les hommes connaissent depuis longtemps, qui toujours détruit le pouvoir et donna à ceux qui en usaient la liberté complète qu'on ne peut ôter. Cette arme — et il n'y en a pas d'autre, — c'est la conception religieuse de la vie dans laquelle l'homme considère son existence terrestre comme une manifestation partielle de sa vie, liant celle-ci à la vie infinie, en même temps que, plaçant son bien suprême dans l'accomplissement des lois de cette vie infinie, il juge que la soumission à ces lois est plus obligatoire pour lui que l'obéissance à n'importe quelles lois humaines.

Il n'y a qu'une conception religieuse du monde, unissant tous les hommes dans la même conception de la vie, incompatible avec la soumission et la participation au pouvoir, qui puisse détruire ce dernier effectivement.

Et une pareille conception du monde peut seule donner aux hommes la possibilité, même sans participer au pouvoir, de trouver des formes raisonnables et équitables de la vie.

Et, chose étonnante, après avoir été amenés par la vie même à la conviction que le pouvoir existant est inébranlable et, en notre temps, ne peut être détruit par la force, les hommes ont compris — mais alors seulement — cette vérité évidente jusqu'au ridicule, que le pouvoir et tout le mal qu'il fait ne sont que des conséquences de leur mauvaise vie, et c'est pourquoi une bonne vie des hommes est nécessaire pour détruire le pouvoir et le mal fait par lui.

Les hommes commencent à le comprendre. Et maintenant il leur faut comprendre encore qu'il n'y a qu'un moyen de réaliser la bonne vie humaine : professer et accomplir la doctrine religieuse accessible à la majorité des hommes. Et c'est seulement quand ils professeront et accompliront cette doctrine religieuse qu'ils pourront atteindre l'idéal qui est né maintenant dans leur conscience et auquel ils aspirent.

Toutes les autres tentatives de destruction du pouvoir et d'une bonne organisation de la vie des hommes sans pouvoir ne sauraient être qu'une

dépense inutile de forces, n'approchant pas, mais éloignant l'humanité du but auquel elle tend.

V

Voilà ce que je voulais dire à vous, hommes sincères, qui ne vous contentez pas de la vie égoïste et désirez consacrer toutes vos forces au service de vos frères. Si vous prenez part ou désirez prendre part à l'art de gouverner, et par ce moyen servir le peuple, vous réfléchirez à ce qu'est chaque gouvernement qui se soutient par le pouvoir. Cette question posée, vous ne pouvez point ne pas voir qu'il n'y a pas un seul gouvernement qui ne commette pas ou ne se prépare à commettre certains actes s'appuyant sur la violence, le pillage et le meurtre.

Un écrivain américain peu connu, Thoreau, dans un traité : *Pourquoi l'homme ne doit pas obéir au gouvernement*, raconte comment il a refusé de payer au gouvernement américain un dollar d'impôt, en donnant pour raison qu'il ne veut pas, par ce dollar, participer aux œuvres du gouvernement qui permet l'esclavage des nègres. Les citoyens, — je ne parle pas de la Russie, mais des pays plus avancés : de l'Amérique avec ses actes de Cuba, les Philippines, sa conduite envers les nègres, l'expulsion des Chinois ; de l'Angleterre, avec son opium, ses Boers ; ou de la France avec ses horreurs du militarisme, — ne doivent-ils pas et ne peuvent-ils pas avoir la même attitude envers leur gouvernement ?

C'est pourquoi un homme sincère qui désire servir les hommes, s'il s'est rendu sérieusement compte de ce qu'est chaque gouvernement, ne peut y participer autrement qu'en se basant sur le principe : La fin justifie les moyens.

Mais une telle activité fut toujours nuisible à ceux qui l'entreprenaient et à ceux qui s'y adonnaient.

L'affaire est donc très simple. En vous soumettant au gouvernement et jouissant de ses lois, vous désirez obtenir la plus grande liberté et des droits

pour le peuple. Mais la liberté et les droits du peuple sont en raison inverse du pouvoir du gouvernement et, en général, des classes dominantes. Plus le peuple aura de liberté et de droits, moins le gouvernement aura de pouvoir et d'avantages qui y sont attachés. Les gouvernements le savent et ayant en mains le pouvoir, ils admettent volontiers les bavardages libéraux de toutes sortes et même quelques mesures libérales insignifiantes qui justifient leur pouvoir, et ils arrêtent immédiatement, par la force, toute tentative libérale menaçant non seulement les avantages des gouvernants mais leur existence même. De sorte que tous vos efforts de servir le peuple par le pouvoir administratif ou le parlement vous conduisent seulement à ce résultat que par votre activité vous augmentez le pouvoir des classes dominantes et, selon votre franchise, consciemment ou inconsciemment vous y participez. Il en est de même des hommes qui désirent servir le peuple au moyen des institutions existantes.

Si vous êtes de ces personnes sincères qui veulent servir le peuple par l'activité révolutionnaire, socialiste, sans parler de l'insuffisance de ce but, du bien-être matériel qui ne satisfait jamais personne, réfléchissez aux moyens dont vous disposez pour l'atteindre. Ces moyens sont : premièrement et principalement, immoraux, parce qu'ils contiennent le mensonge, la tromperie, la violence et les meurtres, et, deuxièmement, en aucun cas, ils n'atteignent le but. La force et la prudence des gouvernements qui défendent leur existence, sont actuellement si grandes qu'aucune ruse, tromperie, cruauté, non seulement ne pourront les renverser, mais même les ébranler. Actuellement toute tentative de révolution ne procure qu'une nouvelle justification de la violence des gouvernements et augmente leur puissance.

En admettant même l'impossible : qu'en notre temps la révolution soit couronnée de succès, premièrement, pourquoi penser que, contrairement à tout ce qui fut toujours, le pouvoir qui détruirait le pouvoir augmenterait la liberté des hommes et serait plus bienfaisant que celui qui aurait été détruit ? Deuxièmement si, contrairement au bon sens et à l'expérience, il était possible d'admettre que le pouvoir qui détruira le pouvoir donnera aux hommes la liberté d'établir les conditions de la vie qu'ils jugent plus utiles pour eux, il n'y a aucun motif de penser que les hommes qui vivent de la vie égoïste établiraient parmi eux des conditions meilleures qu'autrefois.

Que le roi du Dahomey donne la constitution la plus libérale et même réalise cette nationalisation des instruments de travail qui, selon les socialistes, sauvera les hommes de tous les maux, quelqu'un devra tenir le pouvoir pour veiller à ce que les conditions soient réalisées et que les instruments de travail ne tombent pas entre les mains des particuliers. Et comme ses hommes seront des Dahoméens, avec leur conception du monde, alors, évidemment, bien que sous une autre forme, la violence de quelques Dahoméens sur les autres sera la même que s'il n'y avait pas de constitution ni de nationalisation des instruments de travail. Avant de réaliser l'état socialiste il faut que les Dahoméens perdent le goût des victimes sanglantes. La même chose est nécessaire pour les Européens.

Pour que les hommes puissent vivre de la vie commune sans s'opprimer mutuellement, ce ne sont pas les institutions soutenues par la force qui sont nécessaires, mais un état moral des hommes dans lequel, par conviction intérieure et non par contrainte, ils agiront envers les autres comme ils veulent que les autres agissent envers eux. Et il y a de tels hommes. Ils vivent en communauté religieuse, en Amérique, en Russie, au Canada. Ces hommes vivent en effet sans lois soutenues par la force, ils vivent de la vie commune sans s'opprimer l'un l'autre.

Ainsi, l'activité raisonnable, propre à notre temps, pour les hommes de notre société chrétienne est une : la profession et la propagation, par les paroles et les actes, de la doctrine religieuse, dernière et supérieure que nous connaissons : la doctrine chrétienne, non celle qui, s'accommodant de l'ordre existant de la vie, n'exige des hommes que l'accomplissement de rites extérieurs, ou se contente de la foi et du sermon, du salut par la rédemption, mais ce christianisme vital dont la condition nécessaire est non seulement la non participation aux actes du gouvernement, mais la non obéissance à ses exigences, parce que ces exigences — depuis les impôts et douanes jusqu'aux tribunaux et armées — sont toutes contraires au vrai christianisme. S'il en est ainsi, il est évident que l'activité des hommes qui désirent servir leur prochain doit être dirigée non vers l'institution de formes nouvelles, mais vers le changement et le perfectionnement et de soi-même et des autres hommes.

Les hommes qui agissent contrairement à cela pensent ordinairement que les formes de la vie, et les propriétés qu'ont les humains, et les idées qu'ils

ont du monde peuvent se perfectionner simultanément. Mais en pensant ainsi les hommes commettent l'erreur ordinaire et prennent l'effet pour la cause et la cause pour l'effet ou le phénomène qui l'accompagne.

Le changement des propriétés des hommes et de leur conception du monde entraîne inévitablement le changement des formes dans lesquelles les hommes vécurent, tandis que les changements des formes de la vie non seulement n'aident pas au changement des propriétés des hommes et de leur conception du monde, mais empêchent encore plus ce changement en dirigeant sur une voie fausse l'attention et l'activité humaines. Changer les formes de la vie en espérant, par ce moyen, changer les qualités des hommes et leur conception du monde, c'est la même chose que placer de plusieurs manières le bois vert dans le poêle, dans l'espoir que, disposé d'une certaine façon, le bois vert s'allumera. Seul le bois sec s'enflamme, de quelque façon qu'on l'arrange.

Cette erreur est si évidente que les hommes ne pourraient s'y adonner s'il n'y avait pas une cause les disposant à cette tromperie. Cette cause est que le changement des qualités des hommes doit commencer par soi-même et exige beaucoup de lutttes et de travail, tandis que le changement de forme de la vie des autres se fait facilement, sans travail intérieur et a l'air d'une activité très importante et grave.

C'est contre cette erreur, source du mal le plus grand, que je vous mets en garde, vous, hommes, qui désirez sincèrement servir votre prochain par votre vie.

VI

« Mais nous ne pouvons pas vivre tranquillement en professant et propageant le christianisme, quand nous voyons autour de nous des hommes qui souffrent. Nous voulons les servir activement. Nous sommes prêts à donner notre travail, même notre vie pour cela », disent les hommes, avec une indignation plus ou moins sincère.

Mais pourquoi savez-vous que vous êtes appelés à servir les hommes précisément par ce moyen qui vous semble le plus utile et le plus efficace ? répondrai-je à ces contradicteurs. Ce que vous dites montre seulement que vous avez déjà décidé qu'on ne peut pas servir l'humanité par la vie chrétienne et qu'on cesse de lui rendre service hors de l'activité politique qui vous attire.

Mais tous les hommes politiques pensent ainsi et tous sont hostiles entre eux, si bien, qu'assurément, tous ne peuvent avoir raison. Ce serait parfait si chacun pouvait servir les hommes comme il lui plairait, mais c'est impossible. Il n'y a qu'un seul moyen de servir les hommes, d'améliorer leur situation : c'est de professer la doctrine d'où découle le travail intérieur du perfectionnement de soi-même. Et le perfectionnement du vrai chrétien qui, naturellement, vit toujours parmi les hommes et ne s'éloigne pas d'eux, consiste en l'établissement des rapports meilleurs, de plus en plus cordiaux, entre lui et les autres hommes. L'établissement de rapports semblables entre les hommes ne peut qu'améliorer leur situation générale, bien que la forme de cette amélioration reste inconnue de l'homme.

Il est vrai qu'en servant par l'activité gouvernementale, parlementaire ou révolutionnaire, nous définissons à l'avance les résultats que nous voulons atteindre et, avec cela, nous pouvons profiter de tous les avantages de la vie agréable, luxueuse et acquérir une situation brillante, l'approbation des hommes et une grande gloire. Et s'il faut, parfois, que les participants d'une telle activité souffrent, alors leurs souffrances sont de celles qui, comme dans chaque lutte, se rachètent par la possibilité du succès. Dans l'activité militaire, les souffrances et la mort sont encore plus probables, et, cependant, seuls des hommes peu moraux et égoïstes la choisissent.

Mais l'activité religieuse : 1° ne montre pas les résultats qu'elle atteint, 2° elle exige le renoncement au succès extérieur et non seulement ne donne pas de situation brillante, de la gloire, mais place les hommes dans la situation la plus infime, au sens social ; elle les soumet non seulement au mépris et au blâme, mais aux souffrances les plus cruelles et à la mort.

Ainsi, en notre temps de service militaire obligatoire, l'activité religieuse contraint chaque homme (appelé pour servir au meurtre) à supporter toutes les punitions que les gouvernements infligent pour refus de service

militaire. C'est pourquoi l'activité religieuse est difficile ; mais, en revanche, elle seule donne à l'homme la conscience de la vraie liberté, l'assurance qu'on fait ce qu'on doit.

Cette activité est la seule vraiment fertile et, sauf le but suprême, elle atteint, en passant, et par les moyens les plus naturels et les plus simples, ces résultats auxquels les hommes publics aspirent par des moyens artificiels.

De sorte que le moyen de servir les hommes est unique : c'est de vivre soi-même de la bonne vie. Et ce moyen, non seulement n'est pas une chimère, comme le pensent ceux pour qui il est désavantageux, mais ce sont tous les autres moyens qui sont des chimères, ces moyens par lesquels les leaders des masses les entraînent dans la voie fausse, les éloignent de la seule vraie voie.

VII

« Admettons qu'il en soit ainsi ; mais alors quand cela se réalisera-t-il ? » disent les hommes qui désirent voir le plus vite la réalisation de cet idéal.

Évidemment ce serait beaucoup mieux si l'on pouvait le faire plus vite, immédiatement.

Ce serait très bien si l'on pouvait vite, séance tenante, faire pousser une forêt. Mais on ne peut pas le faire, il faut attendre que les semences germent, donnent de petites feuilles, ensuite se transforment en arbres.

On peut planter des branches et, en peu de temps on verra quelque chose ressemblant à une forêt, mais ce n'en sera que le simulacre. Il en va de même avec le bon ordre vite établi dans la société humaine. On peut faire un semblant de bon ordre comme le font les gouvernements, mais ce semblant ne fait qu'éloigner du vrai bon ordre. Ils en éloignent la possibilité : 1^o parce qu'ils trompent les hommes en leur montrant un semblant de bon ordre là où il n'existe pas ; 2^o parce que ce semblant de bon ordre n'est obtenu que par le pouvoir, et le pouvoir déprave les

hommes, dominateurs et dominés, et, par conséquent, rend moins possible le bon ordre véritable.

Ainsi, les tentatives de réaliser rapidement l'idéal, non seulement n'aident pas à sa vraie réalisation mais l'empêchent.

La question revient donc à ceci : l'idéal de l'homme — la société bien organisée sans la violence — se réalisera-t-il bientôt ou non ? Cela dépend de ceux qui dirigent les masses et désirent franchement le bien du peuple, s'ils comprennent vite que rien n'éloigne tant les hommes de la réalisation de leur idéal que ce qu'ils font maintenant, à savoir soutenir les vieilles superstitions ou la négation de toute religion et assujettir l'activité du peuple au service du gouvernement : Que les hommes qui désirent sincèrement améliorer le sort de leur prochain comprennent toute la vanité des moyens propres aux hommes politiques et révolutionnaires pour établir le bien des hommes, qu'ils comprennent que le seul moyen d'affranchir les hommes de leurs maux, c'est que les hommes cessent eux-mêmes de vivre de la vie égoïste, païenne, et commencent à vivre de la vie humaine, chrétienne, et ne reconnaissent pas, comme maintenant, possible et légal de profiter de la violence à l'égard du prochain, en y participant pour atteindre leur but personnel, mais au contraire, qu'ils suivent dans la vie la loi fondamentale, suprême : agis envers les autres comme tu veux que les autres agissent envers toi, etc., et la forme déraisonnable, cruelle de la vie dans laquelle nous vivons maintenant se détruira, et une forme nouvelle, propre à la nouvelle conscience des hommes, s'établira.

Que l'on pense seulement à l'énorme et belle force spirituelle qui se dépense maintenant pour servir l'État qui a vécu son temps et pour se défendre de la révolution ; que l'on pense à toute la force jeune, ardente, qui se dépense pour les buts révolutionnaires, pour la lutte impossible contre l'État, pour les rêves sociaux irréalisables ! Et tout cela non seulement pour éloigner mais rendre impossible la réalisation du bien auquel aspirent tous les hommes. Qu'arriverait-il si tous les hommes qui dépensent leurs forces si infructueusement, et souvent au détriment du prochain, les dirigeaient vers ce qui, seul, donne la possibilité de la bonne vie sociale, vers leur perfectionnement intérieur ?

Combien de fois pourrait-on construire, avec des matériaux neufs, solides, une nouvelle maison, si tous les efforts dépensés pour étayer la

vieille étaient employés résolument et de bonne foi à la préparation des matériaux et à la construction de la nouvelle maison qui, certainement, les premiers temps, ne pourrait être aussi luxueuse et commode pour certains privilégiés que l'était l'ancienne, mais qui serait indubitablement plus solide et présenterait toutes possibilités du perfectionnement nécessaire, non seulement pour une élite, mais pour tous les hommes ?

De sorte que tout ce que j'ai dit ici se résume en cette vérité, la plus simple, indiscutable et compréhensible pour tous : que le règne de la bonne vie parmi les hommes exige nécessairement que les hommes soient bons.

Il n'y a qu'un seul moyen d'agir sur la bonne vie des hommes : c'est d'être bon soi-même.

C'est pourquoi l'activité des hommes qui désirent aider à l'établissement de la bonne vie ne peut être que le perfectionnement intérieur dont l'accomplissement est exprimé dans l'Évangile par les paroles : « Soyez parfaits comme notre Père au ciel. »

LA RELIGION ORTHODOXE

I

La religion orthodoxe ?

Ce mot, maintenant, n'évoque en moi pas autre chose que quelques hommes aux cheveux longs, très arrogants, peu instruits, vêtus de soie et de velours, ornés de pierreries, qu'on appelle archevêques et métropolitains, et des milliers d'autres hommes aux cheveux non taillés qui se trouvent sous la dépendance la plus servile de ces dizaines d'individus occupés, eux, sous couleur de sacrements, à tromper et à piller le peuple. Comment donc puis-je avoir confiance en cette Église, y croire, quand, à l'homme qui l'interroge du fond de son âme, elle répond par les plus misérables tromperies, par des insanités, en affirmant que personne n'a le droit de répondre autrement à ces questions, que dans tout ce que ma vie a de plus précieux je n'ai pas le droit de prendre d'autre guide que ses indications ? Je puis choisir la couleur de mes pantalons, prendre une femme à mon goût, mais le reste, ce par quoi je me sens homme, je dois le demander à ces gens oisifs, trompeurs et ignorants. Pour guide de ma vie, dans l'intimité de mon âme, j'ai le pasteur, le prêtre de ma paroisse qui est sorti du séminaire, un garçon superficiel, presque illettré, ou un vieil ivrogne dont le seul souci est de récolter le plus d'œufs et de sous. Or, quand le diacre, pendant la prière, demande longue vie pour la fornicatrice dévote Catherine II ou pour Pierre, le brigand, l'assassin qui blasphémait l'Évangile, je dois prier pour cela. Le plus souvent, il demande de brûler et de pendre mes frères et je dois leur crier anathème. Ces hommes ordonnent-ils de considérer mes frères comme des maudits, je dois crier anathème ; ordonnent-ils que j'aie à boire du vin dans la petite cuiller et jurer que ce n'est pas du vin mais le corps et le sang de Dieu, je dois le faire.

Mais c'est terrible !

II

Heureusement il n'en est pas toujours ainsi en réalité, non que les prêtres aient faibli dans leurs exigences, — ils crient anathème ou longue vie pour qui bon leur semble, — mais en fait, personne ne les écoute. Nous, les hommes expérimentés et instruits (je me rappelle les trente ans que j'ai vécu sans foi), nous n'avons même pas de mépris pour cela, tout simplement, nous n'y faisons aucune attention, nous n'avons pas la curiosité de savoir ce qu'ils font, ce qu'ils disent et écrivent. Le prêtre vient, on lui donne quelques francs. L'église est construite. Pour la voir inaugurer glorieusement, on mande un archevêque à la longue chevelure, et on lui donne quelques centaines de francs.

Le peuple fait encore moins attention à eux : il sait qu'il faut manger des crêpes pendant le carnaval et faire ses dévotions durant la semaine sainte. Si nous avons à résoudre une question spirituelle, nous allons chez les savants, chez les penseurs, nous nous adressons à leurs livres ou aux écrits des saints, mais pas aux prêtres ; et les gens du peuple, au contraire, dès que le sentiment religieux naît en eux, se tournent vers les vieux croyants, deviennent Stundistes ou Molokhanes. De sorte que, depuis longtemps, les prêtres n'ont d'utilité que pour eux-mêmes, pour les imbéciles, les coquins et pour les femmes.

Il faut espérer que bientôt ils n'auront affaire qu'entre eux.

D'où vient pourtant qu'il y ait des gens intelligents qui partagent cette erreur ? Que signifie cette Église qui les a amenés dans ces forêts de la sottise ? L'Église, selon la définition des prêtres, c'est la réunion des croyants, des prêtres infailibles et saints.

Tous affirment que les pasteurs de l'Église sont les vrais successeurs des apôtres, et que ce sont eux seuls qui ont reçu des apôtres le pouvoir légitime et le devoir d'être les gardiens et les interprètes de la révélation divine, et

tous les fidèles doivent écouter la voix de leurs pasteurs et n'ont pas le droit d'enseigner.

On comprend, d'après cela, dans quel sens il faut entendre ce mot l'Église, quand on parle de son influence dans l'œuvre de la prédication. Toute l'Église du Christ, composée de pasteurs et de fidèles, en général, est sans doute infaillible, mais il n'est jamais permis qu'aux pasteurs de répondre et d'interpréter aux hommes la révélation divine, puisque les fidèles sont absolument obligés de suivre, dans cette chose sainte, la voix de leurs pontifes élus par Dieu. (*Les Actes des Apôtres*, XX, 28.) Il est évident que quand on parle de la révélation, de la doctrine de l'infaillibilité de l'Église, il faut avoir en vue principalement l'Église enseignante, unie toutefois, inséparablement, à l'Église enseignée.

C'est évident d'après la conception que l'Église a de l'Église : et cette conception n'est autre que le droit pour elle seule d'enseigner. Pour expliquer ce droit, elle affirme qu'elle est infaillible. Elle est infaillible, dit-elle, parce qu'elle puise sa doctrine dans la vérité du Christ. Mais dès lors que deux doctrines puisent également leur source dans le christianisme, toute leur base, toutes leurs preuves et tout ce qui s'y appuie s'écroulent, et il ne reste que les allégations de ces doctrines insensées et les prétextes qu'elles invoquent. Or, ces prétextes sont clairs, maintenant que nous voyons les palais et les voitures des archevêques, mais ils étaient clairs aussi, au VI^e siècle, quand on voyait le luxe des patriarches ; ils étaient clairs aussi au temps des premiers apôtres, si l'on prend en considération le désir de chaque maître de justifier la vérité de sa doctrine.

III

L'Église affirme que sa doctrine est basée sur la doctrine divine. Les preuves des Actes des Apôtres et des Épîtres, dans ce cas, sont mal choisies, car les apôtres furent les premiers hommes qui émirent le principe de l'Église, de cette même Église dont il faut prouver la vérité. C'est pourquoi

leur doctrine, de même que toute doctrine postérieure, ne peut guère prouver qu'elle est basée sur la doctrine du Christ.

Les apôtres avaient beau être presque des contemporains du Christ, selon la doctrine de l'Église, ils étaient des hommes, tandis que le Christ est Dieu. Tout ce que *lui* a dit, est vrai, tout ce qu'eux ont dit a besoin de preuves et peut être contredit. Les Églises le sentirent, c'est pourquoi elles s'empressèrent de poser sur la doctrine apostolique le cachet de l'infailibilité de l'Esprit. Mais si l'on écarte cette ruse, et si l'on étudie la doctrine même du Christ, on ne peut pas ne pas être frappé de l'audace des docteurs de l'Église voulant baser leur doctrine sur celle de Jésus-Christ, lui nie tout ce qu'ils veulent affirmer.

Le mot *ecclesias*, qui n'a pas d'autre sens que réunion, n'est employé que deux fois dans les Évangiles et seulement dans l'évangile de Mathieu :

« Sur toi, sur mon disciple fidèle, comme sur le roc, je confirmerai l'union des hommes. »

Et ailleurs, ce mot est employé dans le sens suivant :

« Si ton frère ne t'écoute pas, alors parle-lui dans la réunion des hommes, parce que ce que vous délierez ici (c'est-à-dire la colère, le dépit) sera délié dans le ciel comme en Dieu. »

Or, que font les prêtres de ces commandements ? Le Sauveur, en venant au monde pour accomplir la grande œuvre de notre rédemption, garde d'abord pour lui seul le droit d'enseigner aux hommes la vraie religion qu'il a reçue de son père :

« L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint ; il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour donner la liberté aux captifs et rendre la vue aux aveugles, pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression et pour publier l'année favorable du Seigneur.» (*Luc, IV, 19, 19.*)

Et parcourant les villes et les villages en répandant l'Évangile, il ajoutait :

« Je suis né pour cela et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.» (*Jean, XVIII, 37.*)

« Car c'est pour cela que j'ai été envoyé.» (*Luc, IV, 43.*)

Et en même temps, il a dit au peuple et aux disciples :

« Mais ne vous faites point appeler maîtres, car vous n'avez qu'un maître qui est le Christ... Et ne vous faites point appeler docteurs, car vous n'avez qu'un seul docteur qui est le Christ. » (*Mathieu, XXIII, 8, 10.*)

Ensuite il transmet son droit divin d'enseigner à ses disciples, à douze d'entre eux, à soixante-dix qu'il choisit expressément pour cette grande œuvre, parmi tous ses auditeurs. Il transmet ce droit d'abord pour un certain temps, pendant la durée de sa vie terrestre, quand il les envoya prêcher l'Évangile « aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues » (*Mathieu, X, 6*), et enfin pour toujours, après sa résurrection, quand, ayant lui-même accompli toute son œuvre sur la terre, il monta au ciel et leur dit :

« Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. » (*Jean, XX, 12.*)

« Allez donc et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » (*Mathieu, XXIII, 19.*)

IV

Et d'un autre côté, il aurait forcé nettement, et sous de terribles menaces, tous les hommes et les futurs chrétiens à accepter les doctrines des apôtres et à leur obéir ! Écoutons ce qu'on nous dit à ce sujet :

« Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette, et qui me rejette, rejette Celui qui m'a envoyé. » (*Luc, X, 16.*)

Et Jésus s'approchant, leur parla et dit :

« Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. Amen ! » (*Mathieu XXXVIII, 18, 19, 20.*)

« Lui-même donc a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être évangélistes et les autres pour être pasteurs et docteurs. » (*Éphésiens, IV, II.*)

Même en acceptant ce passage incompréhensible et évidemment ajouté après coup sur le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on voit qu'il n'y a pas un mot, pas une indication très nette pour s'intituler docteurs et maîtres.

Que peut-on dire de plus clair contre l'Église selon sa propre conception ? Et c'est précisément ce passage que les prêtres citent, comme en se moquant de son sens exact ! Et sur les maîtres ?

Ce ne sont pas deux ou trois passages, c'est tout le sens de l'Évangile qui prêche contre les maîtres : tous les discours adressés aux Pharisiens sur l'adoration extérieure de Dieu, et cette parabole de l'aveugle qui ne doit pas garder un autre aveugle, car tous deux tomberont ensemble, et, en général, tout le sens de la doctrine de Jésus dans les évangiles de saint Jean et dans les autres. Il est venu parler aux pauvres d'esprit, il a répété plusieurs fois que sa doctrine est plus accessible et plus compréhensible pour les enfants et les simples d'esprit que pour les sages et les docteurs. Il a choisi des ignorants, des simples d'esprit et ils ont compris. Il a dit qu'il venait non enseigner, mais accomplir la volonté de Celui qui l'a envoyé, et il l'a accomplie par toute sa vie. Il répétait que celui qui pratiquerait sa doctrine saurait si elle est de Dieu ou non, que celui qui la pratiquera sera béni et non celui qui l'enseignera. Il ne s'élevait que contre les maîtres. Il a dit : « Ne jugez pas les autres » ; il a dit que lui seul avait ouvert la porte aux brebis, mais que les pasteurs non invités — les loups dans les peaux de brebis — sont venus devant lui et disent que ce sont eux seuls qui ont ouvert la porte aux brebis.

V

On peut admettre qu'un homme ardent, animé de la vraie foi, comme Paul, ait pu ne pas comprendre absolument l'esprit de son maître, s'écarter de sa doctrine ; c'est surtout admissible pour les temps plus rapprochés. On comprend aussi que sous la pression du pouvoir de Constantin, on ait pu être entraîné par le désir d'affirmer sa foi extérieure le plus vite possible ;

toutes les guerres faites dans ce but sont compréhensibles. Mais il vient un temps où il faut séparer les brebis des boucs. Ils se sont séparés d'eux-mêmes, puisqu'on ne peut plus rencontrer la vraie doctrine dans les Églises, et, aujourd'hui, il est clair que l'enseignement de l'Église — bien que né d'un très petit écart — est maintenant le pire ennemi du christianisme ; que ses partisans servent tout ce qu'ils veulent, hormis la doctrine du Christ, qu'ils nient. La doctrine de l'Église enseignante est maintenant tout à fait hostile au christianisme. En s'écartant de l'esprit de cette doctrine, elle l'a défigurée au point qu'elle la nie : au lieu de l'humilité, l'orgueil ; au lieu de la pauvreté, le luxe ; au lieu du pardon, les châtiments les plus cruels ; au lieu de l'oubli des offenses, la haine, les guerres ; au lieu de supporter le mal, les supplices, et tous se nient les uns les autres.

Mais, outre la définition de l'Église des docteurs, il y en a une autre très vague, celle de l'Église des fidèles qui doivent obéir.

Ce qu'est la première, on le sait clairement. Ce qu'est la seconde est tout à fait incompréhensible.

La réunion des croyants ?

Si les croyants se sont réunis en une assemblée, évidemment c'est une assemblée de croyants. Telle est, par exemple, la réunion de ceux qui croient en la musique de Wagner, la réunion de ceux qui croient aux théories socialistes. À ceux-là, le terme « église » avec la conception d'infailibilité n'est pas applicable. L'Église, c'est la réunion des croyants et rien de plus, et on ne peut voir les limites de cette Église puisque la croyance n'est pas chose matérielle. Votre religion des prêtres, par exemple, on peut la sentir aux chasubles, aux processions et autres choses sottes, mais la foi des croyants, qui seule répand en l'homme la vie et la lumière, on ne peut en avoir la perception et dire exactement où elle est, et combien il y en a. Donc on n'en parle que pour que les pasteurs aient des ouailles à faire paître ; il n'y a pas d'autre raison. L'Église, ce mot synthétise toutes les tromperies par lesquelles les uns veulent dominer les autres, et il n'y a pas, et il ne peut y avoir d'autre Église. C'est uniquement sur cette tromperie, basée sur la vraie doctrine, transmise par toutes les Églises, que se sont établis ces dogmes ineptes qui défigurent et cachent toute la vraie doctrine : la divinité de Jésus et du Saint-Esprit, la Trinité, l'Immaculée Conception et toutes les coutumes barbares qu'on appelle les sacrements. Il

est clair qu'ils n'ont aucun sens et ne sont utiles à personne, sauf aux prêtres, à qui ils sont nécessaires pour se faire donner des œufs.

VI

Mais qui pourrait répandre la Sainte Écriture corrigée, à laquelle on ne croit pas ? qui pourrait enseigner, sil n'y avait pas l'Église ?

La Sainte Écriture est répandue non par ceux qui la commentent, mais par ceux qui croient et agissent suivant elle. La tradition sainte, c'est la tradition de toute la vie. Il n'est besoin que de cette doctrine qui s'apprend par la vie, de sorte que la lumière luit devant les hommes. On n'a confiance qu'aux actes, on ne croit qu'en eux.

Si vous ne me croyez pas, croyez à mes actes. Ni moi ni personne ne sommes appelés à juger les autres et le passé. Je crois que seuls les actes sont nécessaires, qu'ils m'instruisent moi et le peuple, et que ce sont les docteurs et les discussions qui le dépravent et le privent de la foi. En effet, il est indéniable qu'aucune discussion théologique n'est nécessaire à personne, n'est l'objet de la foi. Maintenant, nous en sommes arrivés à ce point que l'objet de la foi consiste à se demander si le pape est infallible ou non, si Marie a été mère comme toutes les femmes, etc.

Mais où est la vraie Église des vrais croyants ? Comment savoir qui est dans le vrai, qui n'y est pas ? demandent ceux qui n'ont pas compris la doctrine de Jésus... Où est l'Église, c'est-à-dire ses limites ? Si tu es en l'Église, tu ne peux voir ses limites, et si tu es croyant, tu diras : « Je ne pense qu'à me sauver moi-même et ne peux juger les autres. » Pour celui qui a compris la doctrine de Jésus, elle consiste en ceci : « À moi, il m'est permis d'aller à la lumière ; ma vie m'est donnée à moi, et il n'y a rien de supérieur à elle, sauf la source de toute vie : Dieu. »

Toute la doctrine de l'humilité, du renoncement à la richesse, de l'amour du prochain, n'a que ce sens : que je puis faire en sorte que cette vie soit en

moi-même infinie. Chaque fois que je me rapproche de la vie d'un autre j'entre en communion avec lui dans la paix et en Dieu.

Par moi-même, je ne puis que comprendre la vérité, et mes actes sont les conséquences du développement de ma vie.

Je puis moi-même exprimer cette vérité. Mais alors moi qui comprends ainsi la vie, puis-je faire cette question : Qu'est-ce que pensent les autres ? Comment vivent-ils ? Si je les aime, je ne puis point ne pas désirer leur communiquer mon bonheur, mais une seule arme m'est donnée, c'est la conscience de ma vie et ses actes. Je ne puis désirer, penser, croire pour un autre ; moi je suis en eux et eux en moi.

En cela est toute la doctrine de Jésus que le peuple résume en ces paroles simples : Sauver son âme, mais seulement la sienne parce qu'elle est tout. Souffre, supporte le mal, ne juge pas, ne condamne pas — tout cela veut dire la même chose. Et pour ce qui est des affaires de ce monde — les habits, les impôts pour le temple et pour César, les héritages, la condamnation des criminels, etc. — Jésus nous apprend par l'exemple de son indifférence complète, sinon de son mépris, comment il faut se conduire. Tout ce qui n'est pas ton âme n'est pas ton affaire. « Cherchez le royaume du ciel et la vérité, et le reste vous sera donné par surcroît. » En effet, mon âme m'est donnée en pouvoir, de même qu'à chaque homme. Non seulement je ne puis disposer des âmes des autres, mais même je ne puis les comprendre, comment donc puis-je les corriger et les instruire ? Et comment perdrais-je mes forces pour ce qui n'est pas mon pouvoir et négligerais-je ce qui est en mon pouvoir ? Jésus, outre sa doctrine, a montré, par toute sa vie, la fausseté de l'organisation de ce monde dans lequel tous semblent occupés du bien des autres, tandis que leur but, c'est le lucre et l'amour des ténèbres. Prends n'importe quel mal, et tu verras que chez celui qui le fait, il y a toujours le bien du prochain pour prétexte.

Et c'est en ne comprenant pas cela, que la fausse religion a entraîné les hommes au désir imprudent d'instruire les autres et a produit l'Église avec toutes ses horreurs et ses monstruosité.

Qu'y aurait-il s'il n'y avait pas l'Église ? Ce qu'il y a maintenant et ce qu'a dit Jésus. Il a dit : « Que vos actes soient bons afin que les hommes, en les voyant, glorifient Dieu. » Et c'est la seule doctrine qui existe et qui

existera tant que durera le monde. Dans les actes, il n'y a pas de désaccord, tandis que dans les professions de foi, dans les connaissances enseignées, dans les rites extérieurs, il y a désaccord — par conséquent il n'y a pas de rapport entre la foi et les actes.

L'Église a voulu renier ces croyances et ces rites extérieurs, et elle s'est divisée en un grand nombre de cultes dont chacun a renié les autres, en montrant par cela que ni la foi imposée, ni l'adoration de Dieu n'est l'affaire de la foi.

La foi est tout entière dans la vie selon la conscience, et cette vie au-dessus de tout ne peut être soumise à personne, sauf à Dieu, qu'on ne peut comprendre que par la vie.

SUR L'ORTHODOXIE

DEUX LETTRES

I

Je trouve que vos doutes sont parfaitement fondés, mais que le moyen que vous proposez pour les résoudre ne peut atteindre ce but.

Toutes les Églises (et de ce nombre l'Église russo-grecque appelée orthodoxe) savent depuis longtemps que leurs dogmes et leurs écrits, qu'ils tiennent pour sacrés, non seulement ne sont pas sacrés, mais sont plein d'insanités et d'erreurs qui ne supportent pas la critique. C'est pourquoi la seule possibilité pour les Églises de conserver leur situation — et les hommes qui forment l'Église, ses serviteurs, y tiennent beaucoup — consiste à éviter toute discussion des dogmes et des écrits et à ne se baser que sur la tradition. C'est ce qu'elles font.

L'humanité chrétienne suit depuis longtemps déjà cette religion de l'Église que, pendant tant de siècles, on donna pour chrétienne, de sorte que, maintenant, chaque examen sérieux des bases de cette religion pousse inévitablement à sa chute ; ainsi l'arbre pourri qui reste encore debout comme un arbre vivant, mais vienne une seule secousse et il tombe en poussière.

Si même l'on réunissait un concile, il serait aussi imposteur et violent que le fut auparavant le concile œcuménique.

Et le vrai concile œcuménique existe déjà depuis longtemps, il travaille sans relâche et fait connaître les résultats de ses travaux. Ce concile est

formé de tous les hommes qui, au nom du Dieu de vérité, étudient les Écritures dites saintes, mettent à part tout ce qu'elles renferment de sage et de bon, et rejettent ou prouvent l'ineptie et le danger des hommes qui s'appellent les prêtres et les maîtres (noms que Christ défendait de prendre), établissent les dogmes soi-disant chrétiens et expliquent la naissance de la doctrine chrétienne. Et ce concile unit un nombre croissant de gens qui, parfois, ne connaissent pas même leur existence réciproque.

Pour réconcilier l'homme qui, comme nous, non seulement doute de la vérité de la doctrine qu'on lui enseigne, mais comprend que cette doctrine n'est pas chrétienne mais juive, (selon moi elle n'est pas même juive, elle est purement païenne), il n'y a que deux moyens : ou, étouffant en soi la voix de la conscience et ne s'appuyant que sur la tradition, se convaincre que la vérité est dans ce que croit et crut la majorité des hommes lâches, se soumettre à l'influence hypnotisante de l'Église, et ne pas contrôler par la raison les propositions affirmées par les Églises ; ou, reconnaissant que la raison ne nous est pas donnée pour nous induire en erreur, mais pour nous montrer la vérité, s'adresser à elle non par simple curiosité ou orgueil, mais en vue du salut de notre âme et de l'accomplissement de la volonté de ce Dieu qui nous a donné la raison. Et alors, sans redouter, sans attendre la solution des questions de la vie, qui peut se terminer dans une heure, ou du concile qui se réunira dans un an et définira notre rapport envers Dieu, mais avec l'aide de tous les hommes qui, avant moi et comme moi, ont étudié la vérité, avec l'aide de ces hommes parmi lesquels le premier et le plus important pour nous est le Christ, qui nous a laissé sa doctrine dans les Évangiles, établir son rapport envers Dieu et vivre en s'y conformant.

J'ai agi ainsi et depuis je sens une telle assurance, qui augmente sans cesse à mesure que je m'approche de la mort, que je ne puis pas ne point conseiller à quiconque doute de la tromperie dans laquelle nous et notre malheureux peuple sommes élevés, de choisir cette deuxième voie qui ne peut amener à rien de mauvais, mais à la certitude complète, à la véritable union des hommes entre eux.

On dit que la tradition et les Écritures sont de Dieu. Cela peut ne pas être vrai, mais que la raison introduite en nous est de Dieu, cela ne peut faire aucun doute. Si même j'accepte la tradition et les Écritures, je les accepte seulement parce que ma raison admet l'exactitude de cette tradition et de

ces Écritures. Alors l'autorité de la raison est plus forte que tout. Par conséquent, en croyant en la raison (je répète de nouveau, non pour un but précis, mais dans la recherche de la vérité et du salut de l'âme), je ne puis pas me tromper. Dieu m'a donné le moyen de Le reconnaître, j'ai employé ce moyen avec un seul désir : reconnaître et remplir Sa volonté. J'ai fait tout ce que je pouvais, c'est pourquoi je ne puis être coupable, et vis tranquille.

II

Je ne me rappelle plus vos lettres précédentes, mais la dernière que je reçois aujourd'hui est si bonne, si aimable, et si franche, qu'elle m'a touché, et je vous y réponds pour vous montrer combien j'apprécie vos bons sentiments à mon égard.

Accéder à votre désir m'est aussi impossible que de me trouver en deux endroits à la fois, ou m'endormir quand je n'ai pas sommeil, ou cesser de penser, de réfléchir à la pensée qui me vient en tête. Pour moi, ce que vous me demandez, c'est-à-dire le retour à la religion dogmatique ou au christianisme, est impossible, non parce que je n'y crois pas, mais parce que j'y ai cru — et bien que moi-même n'aie pas la culture liturgique, j'ai éprouvé des sentiments d'attendrissement que vous décrivez.

Ayant touché la terre ferme, au sortir de cette barque chétive dans laquelle je me tenais à peine au-dessus des flots, je ne puis aucunement retourner à cette barque.

Et le principal, c'est que j'éprouve maintenant la tranquillité complète, absolue, tant pour la vie que pour la mort, dans cette religion à laquelle je fus amené inévitablement par la vie, la raison et les traditions (non par les traditions d'une seule religion, mais par les traditions de toute l'humanité). C'est pourquoi, je n'ai ni besoin, ni droit de chercher quelque chose de plus ferme et de plus solide que ce qui m'est donné, non par mon raisonnement, mais par Dieu lui-même. D'autant plus, ne puis-je retourner à ces religions que j'ai abandonnées, ayant compris leur fragilité.

Si je croyais en quelque chose d'inventé, je comprendrais les exhortations de ceux qui me disent de ne pas croire en mes inventions, mais de reconnaître ce qui est reconnu de tous. Mais, moi, précisément, je crois en ce que croit chacun, je crois ce que vous croyez, je crois en Dieu le Père qui m'a envoyé dans ce monde pour que j'y accomplisse sa volonté. Et croyant cela et sachant que Dieu est amour, que je suis de lui et retournerai à lui, non seulement je ne crains rien ni dans la vie, ni dans la mort, mais je n'ai besoin d'aucune autre religion, je n'ai qu'en faire et, malgré moi, je regarde toutes les variétés de cette religion comme des offenses à Dieu, comme des preuves de méfiance envers lui.

Si moi, mendiant, vagabond, bon à rien, j'étais reçu par un bon maître qui me promettrait de me nourrir, de m'entretenir à condition que je n'enfreigne pas les ordres de sa maison, est-ce que je réglerais mon existence autrement que par l'accomplissement de la volonté du maître ? Ne serait-il pas clair que l'homme qui agirait ainsi, ne croirait pas et désirerait trouver des moyens d'existence sans accomplir sa volonté ?

Maintenant je pense et sens ainsi :

Je crois en Dieu par la volonté duquel je vis et mourrai, et je tâche, d'après les indications du grand maître de la vie, Christ, de remplir la volonté de Celui qui m'a envoyé ; je sais que Dieu est amour et c'est pourquoi je crois que, sauf le bien, même dans cette vie, même dans la vie future, rien ne peut venir de lui. Je tâche de remplir sa volonté qui consiste en ce que nous nous aimions les uns les autres et fassions à autrui ce que nous voudrions que les autres nous fissent, non par la peur, mais parce que plus j'accomplirai sa volonté, mieux ce sera pour mon âme.

Et pour remplir le mieux sa volonté, — ne pas oublier, ne pas faiblir, — je tâche toujours de me le rappeler, de parler à chaque homme, et, en outre, d'entrer en communion avec les meilleurs hommes du monde, vivants, et surtout des morts, par leurs écrits.

Vous voyez donc que du côté spirituel je suis si satisfait que je n'ai plus où placer d'autres croyances, que vous et plusieurs braves gens me proposez. Je me trouve, sous le rapport spirituel, dans la situation de quelqu'un qui se met en route avec tout ce dont il peut avoir besoin, sans

avoir rien de trop, et à qui l'on propose encore d'autres provisions, qui, il le sait par expérience, ne lui sont point nécessaires.

Je ne me permets pas et ne crois pas nécessaire de discuter ou de blâmer votre religion, car je sais : 1^o que s'il est cruel et mal de blâmer les actes, le caractère et même l'enthousiasme d'un homme, il est d'autant plus cruel et mal de blâmer la chose la plus sacrée pour un homme : le saint des saints, sa religion ; 2^o parce que je sais que la religion d'un homme se forme dans son âme par une voie compliquée, mystérieuse, et peut changer, non d'après le désir des hommes, mais par la volonté de Dieu.

C'est seulement en réponse à votre bonne lettre, dont je vous remercie, que je vous ai exprimé les principes de ma religion et les causes de l'impossibilité où je suis de professer la religion qui est vôtre.

Je souhaite de toute mon âme que cette religion soit pour vous un guide joyeux dans cette vie et vous donne la paix à l'heure de la mort.

Wikisource propose plusieurs éditions de *Sur la tolérance religieuse*. 

- [La Tolérance religieuse](#), trad. E. Halpérine-Kaminsky, 1902
- [Sur la tolérance religieuse](#), trad. J.-Wladimir Bienstock, 1905

Sur la tolérance religieuse

œuvre littéraire 

Date de fondation ou de création 1901 

Genre essai 

Édition ou traduction [La Tolérance religieuse](#), [Sur la tolérance religieuse](#) 

Auteur ou autrice [Léon Tolstoï](#) 

Langue de l'œuvre, du nom ou du terme russe 

PENSÉES DÉTACHÉES DU JOURNAL
INTIME DU COMTE L. N. TOLSTOÏ
ET QUELQUES LETTRES [\[1\]](#)

Les positivistes, les libéraux, les révolutionnaires, et toutes les sectes soi-disant non chrétiennes croient en cette même vérité du Christ en quoi nous croyons aussi, seulement pas à toute la vérité et sous un autre nom. C'est pourquoi, non seulement il ne faut pas discuter avec eux et se quereller, mais se lier d'amitié à eux.

§

La forme gouvernementale actuelle est un reste des procédés, nécessaires autrefois, maintenant inutiles. C'est par exemple, comme des boues qui grimpent le long des murs ou des poteaux. Ce qui leur était utile autrefois (à l'état sauvage) leur est maintenant inutile.

§

J'ai donné à Stépan une explication concernant la fabrique. Le gros calicot coûte bon marché parce qu'on ne compte pas le nombre des hommes qui usent leur santé à ce travail et qui en meurent prématurément. Si, au relais de poste, on ne comptait pas la perte des chevaux, la course serait très bon marché, et si l'on évaluait le prix des hommes au moins comme celui des chevaux, on verrait combien coûterait chaque mètre de calicot. Les hommes vendent leur vie bon marché, pas à son vrai prix. On travaille quinze heures par jour, et l'on quitte le métier avec les yeux hagards, comme ceux des fous, et cela chaque jour.

§

Trois mille femmes, qui se lèvent à quatre heures, quittent leur travail à huit ; elles se débauchent et, abrégeant leur vie en estropiant leur génération, traînent la misère (parmi les séductions) à cette usine, pour le bon marché du gros calicot qui n'est nécessaire à personne, sauf à N. N. qui a tant d'argent qu'il ne sait où le mettre. On organise le gouvernement, on l'améliore. Pourquoi ? Pour que cette perte d'hommes puisse se continuer avec succès et sans obstacle. C'est une chose étonnante !

§

Voici sept points de l'acte d'accusation contre le gouvernement :

- 1° L'Église : tromperie, superstition, dépenses ;
- 2° L'armée : dépravation, émeutes, dépenses ;
- 3° La pénalité : dépravation, cruautés, contagion ;
- 4° La grande propriété : famine, haine, pauvreté, les villes ;
- 5° La fabrique : l'assassinat, le meurtre ;
- 6° L'alcoolisme ;
- 7° La prostitution.

§

J'ai lu le livre de Sleptzor : *Les temps difficiles*. Oui les exigences étaient autres dans les années 60, mais comme l'assassinat du 1^{er} mars fut lié à ces exigences, les hommes se sont imaginé qu'elles n'étaient pas justes. Ces exigences existeront jusqu'à ce que l'on y ait fait droit.

§

Quelle torture horrible : savoir que je souffre et perds ma vie, non par la chute d'une montagne, non par les bactéries, mais par des hommes, des frères qui devraient m'aimer, mais qui, au contraire, me haïssent, puisqu'ils me font souffrir. Par exemple quand on a mené au gibet les Décembristes ou les malheureux emprisonnés à Kara, etc. C'est horrible !

§

L'une des plus graves désobéissances à Christ c'est l'office divin, la prière commune dans l'église, le nom de pères donné aux prêtres, tandis qu'il est dit dans l'Évangile :

« Et quand tu prieras, ne sois pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes, je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense.

« Mais toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet et, ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret ; et ton Père qui te voit dans le secret te le rendra publiquement.

« Or, quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme des païens ; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup.

« Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. »

(MATHIEU, VI, 5, 6, 7, 8)

« Mais vous, ne vous faites point appeler Maître ; car vous n'avez qu'un maître qui est le Christ ; et pour vous, vous êtes tous frères. »

(MATHIEU, XXIII, 8)

§

Les anarchistes ont complètement raison quand ils nient l'ordre existant et affirment qu'avec les droits actuels, rien ne saurait être pire que la violence du pouvoir, même si ce pouvoir n'existait pas. Ils se trompent seulement en disant qu'on peut établir l'anarchie par la révolution, qu'on peut *instituer* l'anarchie.

L'anarchie sera instituée, mais par cela seul qu'il y aura de plus en plus de gens qui n'ont pas besoin de chercher un appui dans le pouvoir gouvernemental, et de plus en plus de gens qui auront honte d'avoir recours à ce pouvoir.

§

Quand il était tout petit, il s'endormait en jouant, et demandait à sa bonne de continuer de jouer pendant qu'il dormirait. De même les orthodoxes demandent aux prêtres de prier pour eux pendant qu'ils dormiront.

§

La bonne doctrine qui se trouve dans l'Église, par exemple chez Tikhone-Zadovsky, provient de ce que dans le filet de la mauvaise doctrine, destiné à cacher aux hommes la doctrine du Christ, tombent aussi des hommes bons, de vrais chrétiens par l'esprit ; et voilà, ce sont eux qui, sans déchirer le filet, y introduisent autant de bons qu'ils peuvent.

§

Grâce à la censure, toute notre littérature est complètement inutile. La seule chose nécessaire, la seule chose qui justifie l'activité littéraire, est écartée par la littérature. C'est comme si l'on permettait au menuisier de raboter sans faire de copeaux. Les écrivains croient à tort qu'ils peuvent tromper la censure gouvernementale. On ne peut pas la tromper, de même

qu'on ne peut tromper l'homme à qui l'on voudrait mettre en cachette un sinapisme. Dès que le sinapisme commencerait à agir, il l'arracherait.

§

Toute la vie est irraisonnable. Il est irraisonnable que l'homme ait un cæcum inutile, que le cheval ait un vestige du cinquième doigt ; tous les restes ataviques des êtres vivants sont mauvais, et en particulier, la lutte pour la vie : c'est une dépense inutile d'énergie.

L'homme apporte la raison dans le monde de la nature en détruisant la lutte irraisonnable et la dépense d'énergie, mais cette activité est extérieure, lointaine, seulement reflétée. L'homme ne voit cette irraison que par l'intelligence.

Mais l'irraison de sa vie, non seulement il la voit par sa raison, mais il la sent par le cœur, comme contraire à l'amour, et il la sent par tout son être. Et, en ce mélange de l'irraison de sa vie et de la raison consiste sa vie.

Il est très important de constater ici que l'irraison de la nature se reconnaît par la raison, et celle de la vie humaine par le cœur (l'amour) et la raison.

La vie de l'homme consiste à transformer en raisonnable ce qui est dans sa vie irraisonnable. Pour cela deux choses sont nécessaires :

1^o Voir dans toute son importance l'irraison de la vie et n'en pas détacher son attention ; 2^o reconnaître dans toute sa pureté la raison de la vie possible.

En reconnaissant toute l'irraison de la vie, et la misère qui en découle toujours, l'homme, involontairement, se détourne d'elle, et, d'autre part, ayant clairement reconnu la raison de la vie possible, l'homme y aspire malgré lui. C'est pourquoi le problème de tous les maîtres de l'humanité devrait être de ne pas cacher le mal de l'irraison et de mettre en évidence tout le bien de la vie raisonnable. Mais toujours se placent au siège de Moïse ceux qui ne marchent pas à la lumière parce que leurs œuvres sont mauvaises.

C'est pourquoi les hommes qui se donnent comme des maîtres, non seulement ne tâchent pas d'expliquer l'irraison de la vie et la raison de l'idéal, mais, au contraire, ils cachent l'irraison de la vie et détruisent la confiance en la raison de l'idéal.

C'est ce qui se fait dans notre vie, toute l'activité des hommes consiste à cacher l'irraison de la vie. À cette fin existent et agissent :

1° La police ; 2° l'armée ; 3° les lois criminelles ; 4° les établissements philanthropiques : asiles d'enfants et de vieillards ; 5° les asiles d'enfants abandonnés ; 6° les maisons de tolérance ; 7° les asiles d'aliénés ; 8° les hôpitaux, surtout ceux de syphilis et de tuberculose ; 9° les sociétés d'assurance ; 10° les pompiers ; 11° les établissements même très obligatoires et construits avec l'argent recueilli par force ; 12° les maisons de correction des mineurs, les établissements agronomiques, les expositions, etc.

Si seulement 0,001 de l'énergie qui se dépense à construire tout ce qui a pour but de cacher le mal, et en fait l'augmente (il est très intéressant de suivre comment, d'une façon fatale, chacun de ces établissements, outre qu'il cache le mal, en produit un nouveau et augmente comme une boule de neige celui qu'il est censé détruire, voyez, par exemple, les hospices d'enfants abandonnés, de fous, les orphelinats, les prisons, l'armée), était employé à montrer tout ce que ces établissements veulent nous cacher, ce mal, qui est maintenant si évident et nous tourmente, se détruirait promptement.

§

Aux fêtes populaires on installe des mâts où des gens grimpent pour obtenir des prix. Un tel procédé d'amusement — attirer un homme par une montre (pour laquelle il risque sa santé !), ou la course en sac, et nous regarderons et nous nous amuserons — ne pouvait se produire qu'avec la division des gens en maîtres et esclaves. Toutes les formes de notre vie sont ce qu'elles sont, précisément à cause de l'existence d'une telle division : des acrobates, des garçons de café, des fosses d'aisances, des fabricants de

miroirs, toutes les fabriques, tout cela n'a pu se former comme nous le voyons qu'avec la division en maîtres et esclaves.

Et nous voulons la vie fraternelle en conservant les formes serviles de la vie !

§

On a ordonné que les enfants de 12 ans prêtent serment. Pense-t-on lier ainsi les enfants ? N'est-il pas évident que cette exigence montre leur faute et son aveu ?

On veut protéger et sauver l'autocratie qui se noie et, à son salut, on envoie l'orthodoxie. Mais l'autocratie noiera l'orthodoxie et se noiera elle-même plus vite.

§

L'homme est considéré offensé, s'il est battu, s'il est accusé de vol, de querelle, de non paiement de dette de jeu, etc. Mais s'il a signé un arrêt de mort, s'il a pris part à l'accomplissement de la peine capitale, s'il a lu des lettres appartenant à autrui, s'il a emprisonné ? Et c'est pire.

§

Dans leur lutte contre le mensonge et la superstition, les hommes se consolent souvent par la quantité de superstitions qu'ils ont détruites. Ce n'est pas juste. On ne peut être satisfait tant qu'on n'a pas détruit tout ce qui est contraire à la raison et qu'exige la foi. La superstition est comme un cancer. Si l'on commence à faire l'opération, il faut nettoyer tout. Si on laisse la moindre chose tout reparaître, et plus grave.

§

Quand on frappe sur un billot très dur, le premier coup rebondit comme si l'on frappait sur de l'acier, et l'on pense qu'on n'en viendra pas à bout, qu'il est inutile de frapper. C'est un malheur si l'on devient craintif. Il faut frapper encore et bientôt on entendra un coup sourd. C'est signe que le billot est ébranlé. Encore quelques coups et il se brise.

Le monde est dans la même situation envers la vérité chrétienne. Moi je me rappelle le temps où les coups tombaient et je pensais que c'était sans espoir.

Il en va de même avec les hommes. Il faut faire comme cet homme qui se proposait d'épuiser la mer. Si l'homme donne toute sa vie à une œuvre, elle se réalisera, quelle que soit l'œuvre et d'autant plus l'œuvre de Dieu.

§

On dit qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, mais parce qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, l'hirondelle qui sent le printemps ne doit-elle pas voler, doit-elle attendre ? Alors chaque bourgeon, chaque herbe doit attendre, et il n'y aura pas de printemps.

§

Il m'est venu une série de pensées sur l'aveuglement des hommes qui luttent contre les anarchistes par la destruction des anarchistes et non par la réforme de l'ordre social, de ce même ordre que les anarchistes combattent en invoquant son horreur.

§

Par un travail énorme de la pensée et de la parole, le raisonnement se répand parmi les hommes, est adopté par eux sous les formes les plus

diverses, et, par les moyens les plus étranges, il captive les hommes, — les uns par la mode ou la vanité, les autres sous couleur de liberté, de science, de philosophie, de religion, — il leur devient propre. Les hommes croient que tous sont frères, qu'on ne peut pas opprimer des frères, qu'il faut aider au progrès, à l'instruction, lutter contre la superstition. Cela devient l'opinion publique, et tout d'un coup... la Terreur de la Révolution française, le 1^{er} mars, l'assassinat de Carnot — et tout travail est perdu en vain, comme l'eau rassemblée goutte à goutte à l'aide de digues, qui s'épanche tout à coup et inonde sans utilité les champs et les prairies.

Comment les anarchistes peuvent-ils ne pas voir l'inutilité de la violence ? Comme je voudrais leur écrire cela.

Ils font bien, quand ils raisonnent sur l'inutilité, sur les préjudices de la violence gouvernementale et quand ils répandent ces idées : il leur faut seulement remplacer une chose : la violence, le meurtre, par la non participation à la violence et au meurtre.

§

J'ai reçu un livre italien sur l'enseignement du christianisme à l'école.

L'idée qu'enseigner la religion est une violence, est juste. C'est cette séduction des enfants dont parlait le Christ. Quel droit avons-nous d'enseigner ce qui est discuté par une énorme majorité : la Trinité, les miracles de Bouddha, de Mahomet, du Christ ? La seule chose que nous puissions et devons enseigner, c'est la doctrine morale.

§

M... m'a dit un mot excellent.

Nous causions de l'impression que font les livres sur les paysans. « C'est difficile de leur plaire parce que *leur vie est très sérieuse.* »

Voilà ce mot important. Puisse le comprendre la majorité des hommes de notre monde !

§

J'ai contemplé un magnifique coucher de soleil. Parmi les nuages amoncelés, çà et là paraissait la lumière, et là... comme un charbon rouge, de forme irrégulière, le soleil, tout cela au-dessus de la forêt : je me sentis joyeux et j'ai pensé : Non, ce monde n'est pas un mirage, ce n'est pas un simple lieu d'épreuves et de passage à un monde meilleur, éternel. C'est un des mondes éternels qui est beau, joyeux, et que non seulement nous pouvons, mais devons faire plus beau et plus joyeux pour ceux qui vivent avec nous et pour tous ceux qui, après nous, vivront.

§

Il y a deux moyens de connaître le monde extérieur. L'un, le plus grossier et le plus habituel, est fourni par les cinq sens. Par ce moyen de connaissance, ce monde que nous connaissons, ne se formerait pas en nous. Ce serait un chaos qui nous donnerait diverses sensations. L'autre moyen consiste à reconnaître sa propre vie par l'amour égoïste, à reconnaître celle des autres êtres par l'amour de ces êtres, et à se transporter par la pensée en un autre homme, en un animal, en une plante, même en une pierre. Par ce moyen on connaît intérieurement. On perçoit le monde tel que nous le connaissons.

Ce moyen est ce qu'on appelle le don poétique ; c'est l'amour, c'est le renouement de l'union entre les êtres, union qui paraissait être brisée. On sort de soi-même, on entre en un autre. Et l'on peut entrer en tout, se confondre avec Dieu, avec tout.

§

Chaque prescription de morale pratique comporte la possibilité de la contradiction de cette prescription avec les actes qui en découlent.

L'abstinence, c'est-à-dire ne pas manger et devenir incapable de servir les hommes ! Ne pas tuer les animaux : c'est-à-dire leur permettre de nous dévorer ? Ne pas boire de vin ; c'est-à-dire ne pas communier, ne pas se soigner avec du vin ? Ne pas résister au mal par la violence ; quoi donc ? Permettre qu'un homme me tue ou tue les autres ?

La recherche de ces contradictions montre uniquement que l'homme qui s'en occupe ne veut pas servir l'humanité morale

C'est toujours la même histoire : parce qu'un homme a besoin de se soigner avec du vin, ne pas combattre l'alcoolisme. À cause d'une violence imaginaire, tuer, exécuter, enfermer.

§

La mort des enfants au point de vue ordinaire : la nature essaie de donner les meilleures créatures, et elle les reprend quand elle voit que le monde n'est pas encore prêt pour elles. Mais il faut essayer pour avancer : c'est comme ; les hirondelles qui arrivent trop tôt, elles meurent de froid, mais elles doivent venir. Mais c'est un raisonnement ordinairement faux. Le raisonnement intelligent, c'est que l'enfant qui meurt a accompli l'œuvre de Dieu — l'établissement du royaume de Dieu par l'augmentation de l'amour — plus que ceux qui ont vécu un demi-siècle et davantage.

§

Aime, comme celui qui t'a fait du mal, celui que tu as blâmé, que tu n'as pas aimé, et tout ce qui te cachait son âme disparaîtra ; alors, comme à travers l'eau pure, au fond tu apercevras l'essence divine de son amour et tu n'auras pas besoin de lui pardonner, tu n'auras pas à le faire. Toi seul auras besoin de pardon parce que tu n'as pas aimé Dieu en celui en qui il était, parce que tu lui as ravi ton amour, parce que tu ne l'as pas vu.

§

Vous dites que le terme et la conception « le perfectionnement de soi-même » ne vous plaisent pas, de même que le mot « perfectionnement », que vous trouvez trop vague et trop large. Je le comprends. J'y ai précisément pensé, et il y a là un lien entre cela et la question sur les formes de la vie : (La parabole du jardinier qui ne paie pas la redevance et les talents). La vraie vie est donnée à l'homme à deux conditions : la première, qu'il fasse le bien à son prochain (et le bien n'est qu'un : augmenter l'amour parmi les hommes — nourrir un affamé, visiter un malade, etc., tout cela seulement pour augmenter l'amour parmi les hommes) ; la deuxième, qu'il augmente la force de l'amour qui lui est donné. L'une des conditions est nécessaire à l'autre. Les actes bons, qui augmentent l'amour parmi les hommes, sont seulement tels quand je sens, en les accomplissant, que l'amour augmente en moi, quand je les accomplis en aimant avec attendrissement. Et l'amour augmente en moi (je me perfectionne) seulement quand j'accomplis de bons actes et provoque l'amour chez autrui. De sorte que, si j'accomplis de bons actes et reste indifférent, ou si je me perfectionne et pense que j'augmente en moi l'amour sans provoquer l'amour en autrui (parfois cela provoque encore le mal), ce n'est pas *cela*. Seulement alors, je sais avec certitude — et nous tous le savons — que c'est *cela* quand j'aime davantage, et que les hommes en deviennent plus aimant. (C'est, entre autres, la preuve que l'amour est une substance intégrale. — Dieu est le même chez nous tous — en le découvrant en nous, nous le découvrons chez les autres et inversement).

Je pense donc que chaque accommodement, chaque définition, chaque arrêt de la conscience sur un état quelconque, indique le souci, l'augmentation du désir de se perfectionner sans pour cela accomplir de bons actes. La forme analogue, plus grossière, c'est la situation de quelqu'un qui se tient debout sur une colonne. Mais chaque forme est plus ou moins analogue. Chaque forme sépare quelque peu les hommes et nuit à la possibilité d'actes bons et à l'augmentation de l'amour entre les hommes. Telles sont les communes, les communes des paysans, et c'est la leur défaut.

Se tenir debout sur une colonne, se retirer dans le désert ou vivre en communauté, tout cela peut être provisoire, nécessaire aux hommes ; mais

comme formes définitives, c'est erreur évidente et déraison.

Vivre d'une vie pure et sainte sur une colonne, ou en communauté, est impossible, parce que l'homme est privé d'une moitié de sa vie — la communion avec le monde — sans laquelle sa vie n'a pas de sens. Pour vivre toujours ainsi, il faut se tromper soi-même ; il est trop évident, en effet, que de même qu'il est impossible de séparer dans le courant d'un fleuve impur, par quelque procédé chimique, un petit cercle d'eau pure, de même il est impossible de vivre seul ou en société avec quelques-uns, comme des saints, parmi tout le monde qui vit dans la violence pour le lucre : il faut acheter ou louer la terre, la vache ; il faut entrer en rapport avec le monde extérieur, non chrétien. On ne peut s'en affranchir, et on ne le doit pas, de même qu'en général, on doit s'abstenir de ce qu'il ne faut pas faire. On ne peut que se tromper soi-même.

Toute l'œuvre d'un disciple du Christ consiste à établir les rapports les plus chrétiens avec ce monde.

Supposez que tous les hommes qui comprennent comme vous la doctrine de la vérité, se réunissent et s'installent ensemble sur une île : sera-ce la vie ? Et supposez que tout le monde, tous les hommes marchent *volens nolens* sur la même voie où nous marchons. Mais si les hommes qui comprennent comme nous, qui se trouvent au même degré de compréhension, sont dispersés par toute la terre, nous avons cependant la joie de nous rencontrer avec eux, de savoir qui ils sont et de connaître leurs travaux. Ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi ? Or, c'est ce qui existe.

§

Les hommes qui ne sont pas arrivés à la perfection d'une nouvelle vie sont toujours uniquement occupés des préparatifs de la vie, mais la vie elle-même n'existe pas pour eux. Ils ne s'occupent que de manger, de dormir, de l'étude, du repos, de la continuation de l'espèce, de l'éducation. Une seule chose leur manque : la vie — le développement de la vie.

Oui, notre œuvre est une œuvre de bonne d'enfant : faire croître ce qui nous est confié — notre vie.

Et qu'on ne répète pas le lieu commun si coutumier, que développer sa propre vie, c'est de l'égoïsme.

Développer sa propre vie, c'est servir Dieu.

Aime ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes pensées, et aime ton prochain comme toi-même.

Si tu dois choisir entre l'utilité de ton prochain que tu vois, et ton propre développement, dont tu ne vois l'utilité pour personne, choisis toujours le développement de ta vie, parce que l'utilité du prochain est toujours douteuse, et que le bien du développement de ta vie est *toujours* indiscutable.

De même que les souffrances sans but et inconnues semblent incompréhensibles et n'ont de sens qu'en dehors des conditions de la vie que nous voyons, de même le bien sans but, à notre point de vue inutile et inconnu, mais qui est le bien indiscutable de notre développement, nous prouve que notre vie ne se borne pas aux conditions visibles. Là, il me semble, est l'explication de cet égoïsme passionné, invincible qui constitue notre vie. Je ne puis aimer que moi-même, mais pour ne pas souffrir de cet amour, je dois trouver en moi ce qui est digne de l'amour — Dieu. C'est peut-être pourquoi il est dit : Aime *ton* Dieu de tout ton cœur et de toutes tes pensées.

On dira que c'est de l'égoïsme et que le bien des hommes c'est l'utilitarisme. L'un et l'autre sont à la fois injustes et vrais et l'un prouve l'autre. En soi, l'homme ne trouvera de sens que dans le développement de sa vie. Hors de soi, il trouvera seulement ce qui établit le royaume de Dieu sur la terre. L'un concorde inévitablement avec l'autre, et, dans la mesure de leurs forces, il est donné aux hommes de prendre pour guide l'un ou l'autre : tous deux conduisent au même but.

Celui qui ne conçoit pas la vie comme le développement de soi-même, se guide par ce qui aide au bien des hommes. Que l'on dessine une figure en noir sur blanc, ou en blanc sur noir, les contours sont les mêmes.

Dire que la vie n'existe pas chez un homme qui ne développe pas sa vie, n'est pas une métaphore. En effet, chez un tel homme, la vie n'existe pas, de même qu'il n'y a pas de vie dans l'arbre qui abandonne sa vieille écorce et n'en pousse pas une nouvelle, ou dans l'animal qui se décompose et

n'assimile point de nourriture. Toute la vie animale de l'organisme, avec l'alimentation, la continuation de l'espèce, en regard de la vraie vie n'est qu'un processus destructif.

§

Vous écrivez qu'en suivant mon conseil et vous attachant au perfectionnement de vous-même, vous avez senti que vous courriez le grand danger de vivre en égoïste, par suite, inutilement, et que vous avez évité ce danger en cessant de vous soucier de votre perfectionnement moral, en n'imposant plus à votre conscience l'explication de la vérité, et ne pliant plus votre vie à cette conscience, et en vous occupant du perfectionnement, de l'instruction et de l'amélioration d'autrui.

Je pense que le danger qui vous a effrayé était imaginaire et qu'en continuant à analyser votre conscience, et y conformant votre vie, vous ne risquiez nullement de la passer dans l'oisiveté et inutilement pour autrui.

Je pense au contraire, que non seulement il n'y a nulle possibilité d'éclairer et de corriger les autres sans s'être éclairé et corrigé soi-même jusqu'aux dernières limites du possible, mais même qu'on ne peut s'éclairer et s'améliorer isolément, que chaque fois qu'on s'éclaire et travaille à l'amélioration de soi-même, inévitablement on éclaire et améliore les autres et que ce moyen est le seul efficace pour rendre service à autrui ; de même que le feu ne peut éclairer et chauffer uniquement l'objet qui l'alimente — mais inévitablement éclaire et chauffe autour de lui et ne produit cet effet que quand il brûle lui-même.

Vous écrivez : « Si je deviens meilleur, mon prochain s'en trouvera-t-il mieux ? » C'est comme si un terrassier disait : « Si j'affûte ma pioche, est-ce que mon travail avancera ? » Le travail n'avance que si la pioche est affûtée. Mais ici la comparaison n'est pas complète. Éclairer et améliorer les autres, comme je l'ai déjà dit, ne se fait qu'en s'éclairant et s'améliorant soi-même.

Je ne dis pas que ce que vous faites au service militaire en apprenant aux soldats à lire et à écrire, etc., soit mal. C'est évidemment mieux que de leur

apprendre le mensonge, la cruauté, ou de les battre, mais ce qui est mal de votre part, c'est que, sachant le mal et le mensonge du service militaire, avec ses tromperies, son serment, sa discipline, vous continuiez à servir. Et ce qui est mauvais, ce n'est pas le fait lui-même que vous servez, mais plutôt les raisonnements que vous faites pour prouver qu'en continuant de servir vous faites bien.

Je comprends qu'à cause de vos parents, de votre passé, de votre faiblesse, vous puissiez ne pas avoir la force de faire ce que vous croyez nécessaire : quitter le service militaire. Nous tous, selon nos faiblesses, nous nous éloignons plus ou moins de cet idéal, de cette vérité que nous connaissons, mais il est important de ne pas déformer la vérité, de savoir qu'on s'en est éloigné, qu'on est un pécheur, un méchant, et d'aspirer sans cesse vers elle, d'être prêt à écouter sa voix, à n'importe quel moment, dès que les obstacles faibliront.

L'homme n'avance, ne vit et ne sert autrui que lorsqu'il sait combien il s'est éloigné de la vérité et quand il se croit mauvais. Mais s'il cherche à justifier son péché, s'il est content de soi, il est mort. Or, être content de soi, en restant au service militaire, quand on sait qu'il a pour but le supplice et le meurtre, et, pour moyens, la soumission servile à chaque individu d'un grade supérieur qui, — demain même, — peut m'ordonner de tuer des hommes innocents, quand on sait que les conditions du service militaire sont non seulement l'oisiveté, mais la dépense stérile des meilleures forces du peuple, qui est trompé et dépravé ; quand on sait, dis-je, tout cela, on ne peut être content de soi.

§

Les derniers temps, ce ne sont pas les souffrances physiques qui me sont devenues terribles, mais les blessures morales, et parmi celles-ci, les plus aiguës sont les paroles de ceux qui emploient tous les moyens pour cacher la vérité et mettre à sa place le mensonge.

Le sophisme de l'objection de Pobiedonostzev^[2] est le suivant : Nous permettons d'édifier des églises de toutes les confessions et d'y pratiquer les cérémonies : baptêmes, mariages, prédications, etc. chacune d'après ses

rites ; mais nous interdisons à tous les ministres de ces cultes de propager leur doctrine, c'est-à-dire, de détourner de l'orthodoxie, comme ils s'expriment.

On suppose donc que la religion ne consiste qu'en l'accomplissement de certains actes extérieurs de la vie : funérailles, baptême, mariage, sermon, et rien de plus, et que chaque religion peut accomplir ces actes d'après son rite, c'est-à-dire qu'on ne force pas les Mahométans à baptiser leurs enfants, etc. Ce n'est point la tolérance religieuse mais l'absence de violence, de violence d'un tel ordre, que, si elle existait, aucun non orthodoxe ne pourrait venir en Russie ; et, dans ce cas, il ne s'agit pas de religion, c'est une forme morte, tandis que la religion est quelque chose de vivant. La religion est quelque chose de vivant par ce fait seul que toujours paraissent de nouvelles gens pour qui se pose la question : « De quelle religion ? » Cette question se résout de nouveau d'après la forme morte, c'est-à-dire que les enfants suivent toujours la religion de leurs parents. Alors ce n'est pas une religion mais une affaire civile ; et chez nous, elle ne s'établit pas sur la base de ce qui doit guider chaque acte civil — la justice, chez nous, 1^o l'enfant dont le père ou la mère est orthodoxe doit être orthodoxe ; 2^o on peut propager par écrit et verbalement l'orthodoxie, ce qui est défendu pour toute autre religion ; 3^o on peut amener à l'orthodoxie ; cela s'appelle convertir, et on ne peut le faire pour d'autre religion. Ces trois conditions n'existent en aucun autre pays, c'est pourquoi la tolérance religieuse existe ailleurs mais non chez nous.

§

La force des gouvernements vient de ce qu'ils ont entre les mains le cercle du pouvoir qui se régénère de soi-même : la fausse doctrine produit le pouvoir, et le pouvoir donne la possibilité de répandre uniquement la fausse doctrine, en écartant tout ce qui la dénonce.

§

La garde et les troupes ont beau être achetées et étourdies, néanmoins elles sont composées de ces mêmes hommes que cette même garde opprime et force à faire du mal. En outre, cette garde est minime : elle forme un centième, peut-être un cinquantième de tout le peuple, et même, maintenant, elle est le peuple. C'est pourquoi le pouvoir des gouvernements ne se maintient plus par la force, comme autrefois, mais exclusivement par la tromperie.

§

Des hommes qui paraissent avoir la conscience tranquille, poussés par l'exigence du pouvoir deviennent policiers, percepteurs, soldats, et, par leur propre volonté, deviennent juges d'instruction, procureurs, soldats, généraux, ministres, rois, puis ayant, semble-t-il, la conscience tranquille — au moins une entière assurance extérieure — ils s'occupent de prendre à des hommes, leurs dernières vaches pour les impôts, qui seront employés au luxe, au meurtre ; ou ils emprisonnent des gens, les torturent, les tuent ; ou ils inventent et préparent des moyens de meurtre et, entourés de miséreux, ils possèdent des biens et des terres pris à ces miséreux, et, de plus, paraissent en être fiers.

§

Les hommes, dits instruits, — ceux qui devraient montrer comment un être libre, raisonnable doit envisager la violence, — les savants, les libéraux, même les révolutionnaires, raisonnent, critiquent, prêchent la liberté, la dignité de l'homme, mais tout cela jusqu'au moment où on ne les siffle eux-mêmes pour les appeler sous le joug, et finis, alors, tous ces raisonnements libéraux, ces discours sur la liberté : on les revêt d'une livrée bigarrée, on leur met en mains un fusil et un sabre, et un caporal leur ordonne de courir, de sauter, de tourner, de saluer, de crier : hurra ! à la vue du tzar, et, principalement d'être prêts, par ordre de ce même caporal, à tuer leurs propres frères. Et lui, le libéral, le savant, selon les règles de

l'évolution, saute, salue celui qu'on lui ordonne de saluer, crie hurra, et, le fusil à la main, il est prêt à tuer qui on lui indiquera.

Ainsi ces mêmes hommes instruits, à qui il serait plus naturel d'aspirer à mettre la vie en accord avec la conscience, ces hommes sont occupés, principalement, à obscurcir et déformer cette conscience.

Il est évident qu'il ne leur est pas du tout nécessaire de raisonner sur la question de la non résistance au mal et sur la façon dont le christianisme la résout. Tout cela c'est du mysticisme ! Il faut faire ce qu'on fait, c'est-à-dire être l'esclave docile des esclaves.

§

Pour un homme non éveillé, le pouvoir gouvernemental est une certaine institution sacrée, les organes d'un corps vivant, la condition nécessaire de la vie des hommes.

Pour un homme éveillé, le pouvoir gouvernemental, c'est un groupement d'hommes très égarés, s'attribuant une importance fantaisiste que rien de raisonnable ne justifie et qui, par la violence, réalisent leurs désirs. Les Sénats, les synodes, les tribunaux, l'administration, tout cela, pour un homme éveillé, n'est que réunion d'hommes égarés, la plupart achetés, qui oppriment d'autres hommes. Ils sont semblables à ces brigands qui attaquent les gens sur la route et leur font subir des violences de toutes sortes. L'ancienneté de cette violence, l'étendue de son champ d'action, son organisation, ne peuvent en changer le sens.

Pour un homme éveillé, il n'y a pas ce qu'on appelle l'État, c'est pourquoi il n'y a pas de justifications pour les violences commises au nom de l'État ; un tel homme n'y peut donc participer.

La violence gouvernementale sera anéantie non par les moyens extérieurs mais uniquement par la conscience des hommes éveillés à la vérité.

§

... Je veux vous dire que je sens de plus en plus fortement, en songeant à l'approche de la fin, ce que vous savez aussi : qu'il faut de plus en plus transporter ses buts de la vie extérieure dans la vie intérieure, non devant les hommes, mais devant Dieu ; vivre, non en vue de cette vie, mais de la vie éternelle. Et vivre ainsi n'est possible qu'en consacrant toute son énergie à son perfectionnement intérieur.

On est habitué de penser — et les ennemis de la vérité l'enseignent ainsi — que le perfectionnement n'est que de l'égoïsme, qu'on ne peut se perfectionner qu'en se retirant du monde. C'est une grande erreur : on ne peut se perfectionner que dans la vie et dans l'union avec les hommes. Et si un homme, vivant parmi les hommes, a pour but principal son perfectionnement devant Dieu, il atteint, dans les affaires pratiques, des résultats plus grands qu'un homme qui ne cherche que le succès des œuvres extérieures.

Peut-être cela vous ennuie-t-il que j'écrive une chose trop connue, mais je l'écris parce que moi-même ne vis que de cela, et l'expérience m'en confirme la justesse...

§

Le but de la vie n'est qu'en ceci : aspirer à ce perfectionnement que Christ nous a indiqué en disant : « Soyez parfaits comme votre père au ciel. » C'est le seul but de la vie accessible à l'homme, et il s'atteint non en restant sur la colonne, non par l'ascétisme, mais par l'élaboration en soi de l'union avec tous les hommes. De l'aspiration à ce but bien compris découlent toutes les actions utiles de l'homme et, en concordance avec ce but, se décident toutes les questions.

§

On peut travailler beaucoup et utilement à son perfectionnement dans n'importe quelle condition, et c'est la seule chose nécessaire pour nous et pour Celui qui nous a donné la vie. Même, plus les conditions dans

lesquelles nous nous trouvons sont difficiles, plus notre travail intérieur est fructueux pour nous-mêmes et pour les autres.

§

À votre question je ne puis répondre qu'une seule chose : que dans l'acte extérieur — faut-il ou non partir pour la guerre ? — il peut n'y avoir rien de mauvais ni de bon. On peut vivre mal en soignant les malades, on peut vivre bien en se livrant à toute autre occupation. Une seule chose est importante : c'est de vivre bien, c'est-à-dire non pour soi, mais pour servir Dieu et les hommes, ce que je vous souhaite et conseille.

§

La question habituelle et compréhensible : ai-je fait tout ce que veut de moi Celui qui m'a envoyé ? ne se présente qu'à l'homme encore loin de la mort. Quand la mort est déjà proche, il n'y a plus cette question, mais seulement la conscience de son rapprochement vers le Dieu juste, gracieux et aimant. Et dans cette conscience, au moins pour moi, se dissolvent toutes les questions, comme le sel dans l'eau.

§

Il y a le bien spirituel et le bien corporel. Le bien corporel, nous le voyons, le jugeons ; mais le bien spirituel, non seulement nous ne le voyons pas extérieurement, celui même qui le reçoit, souvent ne le voit pas. Et cependant, ce bien spirituel, outre qu'il est réel, est, sans comparaison, plus cher, plus important que tous les biens corporels, et satisfait l'homme dans sa vraie vie, tant sa vie terrestre que sa vie éternelle.

Un homme reçoit la richesse, la gloire, tandis qu'un autre en reconnaît le néant, apprend à les mépriser et à être heureux sans cela. Qui se sent le mieux ?

Quand nous disons d'une privation ou d'une souffrance matérielle quelconque, qu'elle est un mal, nous ne disons pas que nous sommes myopes ou aveugles et ne voyons pas le bien qui est en ce que nous appelons le mal, comme l'enfant qui ne voit pas le bien dans ce fait qu'on ne le laisse pas approcher du feu ou qu'on lui donne un remède...

Les privations, les douleurs, les souffrances nous chassent du domaine de la vie inférieure, pleine de misères et d'obstacles, de la vie matérielle, dans le domaine de la vie spirituelle, joyeuse et libre. Il n'en résulte pas qu'il faille chercher les souffrances, mais que les souffrances, comme tout ce qui arrive au monde, sont un bien pour l'homme.

Les souffrances régularisent notre vie. Les lampes à acétylène sont construites de telle façon que le carbure, au contact de l'eau, dégage du gaz, et quand le gaz est en trop grande quantité, il soulève le carbure et la formation du gaz cesse. De même pour la vie matérielle quand elle est trop pleine de souffrances (sa propriété est d'engendrer les souffrances), la conscience et l'attention se soulèvent, se transforment en désirs spirituels, et les souffrances cessent.

§

Dieu existe, non pour remplir nos caprices et nos fantaisies : c'est nous qui existons pour remplir sa volonté.

§

Toute la vie de l'homme éveillé à la vie spirituelle doit se passer en une lutte entre les exigences de la raison — c'est-à-dire divines — et les exigences humaines, les désirs personnels. Le résultat dépend de la force relative, de la clarté de la conscience de la nécessité de suivre la volonté de Dieu, de la force de la soumission aux jugements des hommes et du désir personnel.

Celui seul en qui se passe la lutte peut le décider.

§

Le royaume de Dieu est en nous et hors de nous. Quand nous l'établissons en nous, il s'établit dans le monde. L'établissement du royaume de Dieu en nous est nécessaire pour Dieu, pour nous, pour les autres hommes.

§

Vous dites que, pour satisfaire les exigences de votre conscience, il vous semble insuffisant de vivre bien vous-même ; vous exigez la possibilité d'enflammer les autres, de les forcer à vivre comme vous le croyez bon.

Il faut seulement se réjouir que n'existe pas le moyen de forcer les autres à vivre comme nous le croyons bon, quelle que soit leur situation. Par bonheur, ce moyen n'existe pas, et on ne peut agir sur les autres qu'en professant, par toute sa vie, ses convictions. De sorte que pour atteindre le second but le premier suffit : c'est-à-dire vivre conformément aux exigences de sa conscience.

§

Le bouddhisme, de même que le stoïcisme, apprend que la vraie essence de l'homme n'est pas dans son corps, privé de liberté et par suite souffrant, mais dans sa conscience spirituelle, qui n'est sujette à aucune gêne, et, par conséquent, à aucune souffrance. Le bouddhisme se place pour but de délivrer l'homme des souffrances, celui du stoïcisme est le bien de la personne, c'est pourquoi l'ascétisme n'est pas le but ou l'idéal de la personne...

La doctrine du bouddhisme, ainsi que celle des prophètes juifs (surtout ce qu'on appelle doctrine d'Isaïe), celles de Confucius, de Lao-Tse et d'un certain Mi-Ty, peu connu, qui tous parurent en même temps, environ six

siècles avant Jésus-Christ, reconnaissent également que l'essence de l'homme est en sa nature spirituelle. Et en cela réside leur plus grand mérite. Ces doctrines se distinguent du christianisme, qui parut après elles, en ce qu'elles s'arrêtent à cette reconnaissance de la spiritualité de l'homme et voient en cela le salut et le bien de la personne. Le christianisme va plus loin : Ayant reconnu le côté spirituel de l'homme, — selon l'expression chrétienne : la reconnaissance en soi du Fils de Dieu — il proclame la possibilité et la nécessité d'établir sur la terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire le bien général qui contient en soi l'idée de la paix générale.

§

L'enfant est toujours instruit prématurément dans toutes les branches de la science. C'est surtout évident en mathématiques. Il ne faut pas se hâter. Il arrive souvent qu'un élève comprend du premier mot une chose qu'il ne pouvait nullement comprendre l'année d'avant. Le principal, c'est de se rappeler qu'en pédagogie l'élève n'est pas coupable de l'insuccès, c'est toujours la faute du professeur.

§

Il n'y a pas d'autre instruction que l'instruction chrétienne, et notre monde est rempli de sauvages savants.

§

Qu'advient-il après la mort ? Pour leur bonheur, les hommes ne le savent pas et ils n'ont pas besoin de le savoir. En effet, si les hommes le savaient, et s'ils savaient que la vie d'outre-tombe sera pire que la vie présente, ils auraient encore plus peur de la mort ; et s'ils savaient que la vie d'outre-tombe sera meilleure, ils ne se soucieraient pas de cette vie-ci et hâteraient leur mort.

C'est pourquoi nous ne connaissons pas l'au-delà, et nous n'avons pas besoin de le connaître. La seule chose que nous ayons à savoir, c'est que notre vie ne se terminera pas. Et nous le savons. Toute la doctrine du Christ est en ceci : Que l'homme a deux vies, la vie corporelle qui s'anéantit et la vie spirituelle qui ne change pas et ne s'anéantit pas. « Avant qu'Abraham existât, j'étais », a dit Christ, et cela se rapporte à nous tous.

Aussitôt que nous transportons notre « moi » dans la vie spirituelle, nous ne vivons que pour un but spirituel. Ainsi notre vie ne peut cesser. Elle est partie de Dieu. Elle était toujours, est et sera.

Faire le bien, nous le devons non par crainte de l'enfer ni par l'espoir du paradis, mais parce qu'en vivant de la vie spirituelle, l'homme ne peut rien désirer sauf le bien. Et si l'homme croit à sa spiritualité, il ne peut craindre la mort, l'anéantissement.

Et quelle sera cette vie ? Il ne s'en soucie pas, puisqu'il a foi en ce Dieu-père de qui il est descendu, à qui il va et avec qui il a vécu, vit et vivra.

§

... Mon opinion sur le mouvement des Doukhobors du Canada, c'est qu'au point de vue matériel ils se sont unis, mais ce mouvement a montré qu'en eux est vivante la chose la plus chère et la plus précieuse : le sentiment religieux, et non seulement passif, contemplatif, mais actif, qui conduit au renoncement des biens matériels.

Il faut se souvenir que le bien matériel qu'ils acquièrent maintenant, grâce à la vie en commun, n'est basé que sur le sentiment religieux qui s'est manifesté dans leur acte de mise en liberté des animaux domestiques, que ce sentiment est plus précieux que tout et que le malheur n'est pas pour ceux chez qui il s'est manifesté sous une forme exagérée (je veux dire le fait de se dévêtir à l'entrée du village), mais pour ceux chez qui il disparaît.

§

Nous traversons des jours critiques. La guerre, comme l'orage dans la

nature, provoque en l'esprit des hommes un changement bienfaisant, en ce sens que le mouvement, autrefois inaperçu, devient visible. C'est le mouvement vers l'explication de la conscience. Les temps sont critiques et il est d'autant plus nécessaire de vivre sévèrement.

Chaque lutte de la presse, non seulement russe, mais étrangère ou révolutionnaire, contre le mal dominant est stérile. C'est la même chose que de couper les mauvaises herbes : elle repoussent avec plus de vigueur. Il faut arracher la racine. Et on ne peut faire cela que dans le domaine religieux. Lui seul est puissant et invincible.

§

Je pense que vous n'avez qu'à écouter votre cœur pour savoir ce que vous avez à faire. Si vous croyez en Dieu et en sa loi, non pas en paroles, mais réellement, vous ne pouvez hésiter sur ce que vous devez faire. Lisez Mathieu, Chap. x, versets 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33. Là il est dit clairement comment doit agir celui qui croit en Dieu et en sa loi. Et si vous agissez par la peur, si vous feignez de croire en l'orthodoxie, mieux vaut renier Dieu parce qu'un tel acte montre qu'on ne croit ni à la religion, ni à l'orthodoxie, mais qu'on ne se soucie que des choses terrestres.

Il n'y a là aucun mal et ni moi ni personne ne reprocheront aux hommes pareils de ne pas avoir de religion. Mais le mal c'est quand les hommes mentent, feignent d'avoir de la religion, blâment les autres quand eux-mêmes ne croient pas comme il faut. Ce sont ces mêmes hypocrites que Christ dénonce.

§

Un des motifs les plus importants de l'activité humaine, c'est l'hypnose. C'est très bien quand on emploie cette force pour la bonne pensée et les bons sentiments ou pour des actes indifférents ; les hommes ne pourraient vivre sans cette capacité. Mais c'est terrible quand cette force est employée à provoquer de mauvais sentiments, des pensées fausses et des actes

mauvais, ce qui se fait toujours dans l'hypnose gouvernementale et religieuse — celle dont je veux parler.

Les hommes mauvais ont uni à l'idée de Dieu tant de mensonge et de mal que les gens honnêtes et probes de notre temps se sont élaboré la capacité d'une défense consciente contre cette hypnose, de même qu'on se retient volontairement de ne pas bailler quand quelqu'un baille devant soi.

Je le répète. Avec les braves gens de notre temps qui pensent peu, il est arrivé ce qui arriverait aux voyageurs qui, appelés plusieurs fois à passer la nuit, auraient été dévalisés et qui, entendant d'autres voyageurs narrer de pareils récits, n'iraient nulle part pour se reposer, et, dans la crainte d'être dévalisés, n'accepteraient pas l'hospitalité offerte ; et les malheureux marcheraient sans cesse tant que leurs jambes pourraient les porter. La même chose arrive avec notre jeunesse.

De sorte que le mal causé par les trompeurs et hypnotiseurs religieux ne se borne pas à ceux qu'ils trompent, mais atteint ceux qui refusent d'entendre ce qui seul est nécessaire aux hommes et d'y penser.

§

Ces derniers temps je me suis occupé de la composition — non pas d'un agenda — d'une lecture quotidienne composée des meilleures pensées de nos meilleurs écrivains. En lisant non seulement Marc-Aurèle, Epictète, Xénophon, Socrate, les sages brahmanes et chinois, Sénèque, Plutarque, Cicéron, mais des écrivains plus récents : Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Lessing, Kant, Lichtenberger, Schopenhauer, Emerson, Channing, Parker, Ruskin, Amiel et les autres (voici deux mois que je ne lis ni journaux, ni revues), je me suis étonné de plus en plus et effrayé non de l'ignorance, mais de cette sauvagerie « civilisée » où notre société est plongée. L'instruction, la culture est donnée pour jouir de l'héritage spirituel laissé par les anciens, pour se l'assimiler, tandis que nous, nous lisons les journaux, Zola, Mæterlinck, Ibsen, etc. Comme je voudrais remédier un peu à ce terrible malheur, pire que la guerre, car cette sauvagerie civilisée, par conséquent contente de soi, est la plus terrible ; d'elle croissent toutes les horreurs et de ce nombre, la guerre.

§

Que les hommes vivent mal, irréligieusement, sans conscience, moins de la mort que de leur passage sur la terre ! Il ne faut pas penser à la mort, il faut vivre en la regardant en face.

Toute la vie devient alors solennelle, importante, vraiment utile et joyeuse. En vue de la mort, impossible de ne pas travailler avec zèle, car, à chaque instant, elle peut interrompre notre travail et aussi parce que, en vue de la mort, on ne peut pas faire ce qui n'est pas nécessaire pour toute la vie, c'est-à-dire pour Dieu. Et quand on travaille ainsi, la vie devient joyeuse, il n'y a plus cette crainte de la mort qui empoisonne la vie des hommes. La peur de la mort est inversement proportionnelle à la bonne vie. Avec la vie sainte cette peur se réduit à zéro.

Et ce rapport entre la vie et la mort peut être influencé par l'éducation. Mais nous ne sommes pas éduqués ainsi et nous devons agir sur nous-mêmes. Et pourtant l'éducation religieuse commune est possible. Et quel bienfait ce serait !...

§

... Devenons Tchouvaches et écoutons, non pas deux prophètes (il n'existe pas de prophètes), mais deux hommes.

L'un dit au Tchouvache : « Sens-tu quelque chose en toi sauf ton corps ? »

N'importe quel Tchouvache répondra qu'il sent quelque chose de spirituel, de puissant, et d'aimant. — Alors nous lui demanderons :

— « Cet être moral que tu sens en toi est-il omnipotent ? » Le Tchouvache dira que non, qu'il sent que cet être est borné. Nous lui dirons alors : — « Mais si cet être que tu connais en toi est borné, il doit exister un être semblable infini. Eh bien, cet être infini, c'est Dieu dont l'essence, en

toi, te paraît bornée et qui, comme un être infini, t’embrasse de sorte que tu te trouves en lui ».

Ainsi dira le premier homme, sans affirmer qu’il est envoyé par Dieu, qu’il est prophète, et, affirmant uniquement ce que chacun sait et peut observer en soi-même.

Et l’autre, le mahométan, commence par dire : « Croyez que je suis prophète et que tout ce que je vous dirai de même que tout ce qui est écrit dans le Coran est la vraie vérité, révélée par Dieu lui-même ». Et il se met à exposer toute sa doctrine.

À cela, le Tchouvache, s’il n’est pas tout à fait imbécile — et beaucoup d’entre eux sont fort intelligents — dira : — « Mais pourquoi croirais-je que tout ce que vous dites vient de Dieu ? Je n’ai pas vu comment Dieu vous a transmis sa vérité et je n’ai aucune preuve que vous êtes un prophète, d’autant plus qu’on m’a parlé de l’existence des Tao-Tsistes, des Bouddhistes, des Mormons chez qui existent des prophètes comme vous, et qui parlent d’eux tout à fait comme vous en parlez, de sorte que votre affirmation d’être un prophète ne peut nullement me convaincre que tout ce que vous avez dit et qui est écrit dans le Coran soit la vérité absolue. Le fait que vous êtes monté au septième ciel ne me convainc nullement, parce que je ne l’ai pas vu, et ce qui est écrit dans le Coran n’est pas toujours clair mais souvent obscur, arbitraire, et, d’après ce que j’ai entendu dire, historiquement faux. Seul peut me convaincre ce que je connais par moi-même et que je peux contrôler par le raisonnement et l’expérience intérieure. »

Voilà ce que dira le Tchouvache intelligent, aux paroles du second homme, et je trouve qu’il aura entièrement raison.

Voici donc ce que je pense du mahométisme. Ce serait une doctrine bien belle qui concorderait avec la doctrine de tous les hommes vraiment religieux si l’on y supprimait la foi aveugle en Mahomet et au Coran ne prenant là que ce qui est d’accord avec la raison et la conscience de tous les hommes...

(Extrait d’une lettre écrite à un Mahométan en novembre 1902.)

§

... J'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles, mais j'ai beaucoup regretté qu'elles ne soient pas bonnes : la vie désordonnée, comme vous écrivez, et la maladie.

Le pire, c'est la première : la vie dont on est soi-même mécontent. La maladie ne dépend pas de nous, c'est pourquoi l'homme raisonnable et qui craint Dieu, la peut supporter patiemment. Mais sa vie, on ne peut la dépenser n'importe comment, et partout et dans toutes les conditions, on peut faire ce pourquoi la vie nous est donnée, c'est-à-dire se perfectionner, s'approcher de Dieu : « Soyez parfaits comme votre père du Ciel », tâcher d'être raisonnable et aimant en tout. Et si on ne le fait pas, c'est bien triste. Le faire, c'est-à-dire se perfectionner et s'approcher de Dieu, non seulement c'est toujours et partout possible, mais ce n'est pas difficile. Quelques-uns pensent qu'il est nécessaire pour cela d'entreprendre quelque chose, d'arranger. Ce n'est pas vrai, il suffit de ne faire rien de ce qu'on croit le mal et la vie s'arrange d'elle-même, et on fait le bien, car l'homme sain ne peut rester oisif.

C'est ce que je vous conseille, cher ami ; abstenez-vous seulement, ne vous querellez pas, ne tachez pas de vous montrer, n'entreprenez rien de nouveau, ne laissez tomber l'eau nulle part, sauf sur la roue, et la roue travaillera pour vous et pour les hommes. Dieu, c'est l'amour, et l'homme aussi est l'amour ; si seulement l'homme ne s'adonne pas aux séductions, aux tromperies, qui le forcent à dépenser sa vie en vain, l'amour se manifeste et accomplit en lui l'œuvre de Dieu.

§

... J'ai toujours beaucoup de peine à la pensée qu'il y a des hommes, comme vous, qui souffrent par l'ignorance, par le doute, par l'erreur, tandis que la vérité m'est si simple, si claire, si connue, et non seulement en théorie mais en pratique : c'est-à-dire que depuis longtemps déjà, je vis

avec cette vérité. Après les doutes les plus terribles et le désespoir, que vous éprouvez, je vis dans cette vérité, tranquillement, joyeusement...

La vie c'est la délivrance de l'âme des conditions corporelles où elle s'est placée.

Dieu, c'est cet être spirituel qui vit par soi-même, par la volonté de qui notre âme est renfermée dans notre personne corporelle.

La délivrance de l'âme peut se faire de deux façons : par le suicide instantané ou graduel, c'est-à-dire par l'écart de l'accomplissement de la volonté de Dieu ou par l'accomplissement, dans la vie, de l'œuvre pour laquelle notre âme est enfermée, par Dieu, en notre corps.

La première délivrance n'est qu'imaginaire, parce que l'âme qui provient de Dieu et qui toute se trouve en son pouvoir ne peut cesser d'être ce qu'a voulu la volonté de Dieu, et elle aura beau résister, elle sera forcée d'accomplir ce que Dieu exige d'elle, seulement elle l'accomplira en résistant et souffrant. La deuxième délivrance est la vraie, elle consiste en l'accomplissement de plus en plus grand de la volonté de Dieu, dans le rapprochement de plus en plus grand vers lui, et l'union de plus en plus intime avec lui.

Et la délivrance de l'âme par la volonté de Dieu, la délivrance qui produit tout le travail de la vie n'est atteinte que par une seule chose : par l'amour, par l'augmentation de l'amour.

L'amour, c'est la destruction des obstacles qui séparent notre être des autres êtres. Plus nous aimons les hommes et les autres créatures, plus s'élargit notre personne. L'amour pour tous, l'amour pour la source de la vie, pour Dieu, anéantit tous les obstacles personnels et nous unit à Dieu.

Aspirer à cet idéal, s'en approcher, en cela est la vie de l'homme, et il n'y a pas d'autre vie. Ce rapprochement est possible jusqu'à l'infini, et en lui est le bien.

§

... J'ai été très heureux, cher..., de recevoir votre lettre. Depuis longtemps déjà je pensais à vous et à ce même sujet, le plus important au

monde, dont vous me parlez.

Non seulement je n'ai pas changé d'avis sur la nécessité de subvenir soi-même à ses premiers besoins, mais j'en sens plus que jamais l'importance et le tort que j'ai de ne pas le faire. Beaucoup de causes m'en ont empêché, mais je ne les énumérerai pas, parce que la cause principale, c'est ma faiblesse, ma faute. C'est pourquoi la réception de votre lettre me causa une joie morale — le reproche et le souvenir. Une seule chose me console, c'est qu'en vivant mal, je ne me trompai pas, ne me justifiai pas, et je ne me suis jamais dit que je peux me débarrasser de ce travail parce que j'écris des livres, mais j'ai toujours reconnu ce que vous dites. S'il m'est nécessaire de lire un bon livre, c'est aussi nécessaire à celui qui travaille pour moi ; de même, si je puis écrire un bon livre, il y a des centaines et des milliers de gens qui en écriraient de meilleurs s'ils n'étaient accablés de travail.

Ainsi, non seulement je ne suis pas en désaccord avec vous, mais plus que jamais, sentant ma faute et en souffrant, je reconnais l'importance fondamentale de la négation du droit de jouir du travail forcé d'un autre.

En pensant à vous, et entendant parler de vous, j'ai compris tout ce qu'a de pénible votre situation et, en même temps, je n'ai cessé de vous envier. Ne vous attristez pas, cher ami : « Celui qui souffrira jusqu'à la fin sera sauvé » se rapporte précisément à votre situation. Je pense qu'aucune situation ne peut empêcher de penser juste (ce que je vois d'après votre lettre), seuls l'oisiveté et le luxe empêchent de penser bien, et je le sens souvent pour moi-même.

Quelque étrange et mauvais que puisse paraître que moi, qui vis dans le luxe, me permette de conseiller aux autres de vivre dans la misère, je le fais hardiment, parce que je ne doute pas un moment que votre vie ne soit bonne devant votre conscience et devant Dieu, et que ce ne soit la vie la plus nécessaire et la plus utile aux hommes. Tandis que mon activité, quelque utile qu'elle puisse paraître à certains hommes, perd, sinon tout, j'aime à le croire, mais la plus grande partie de son importance, parce que ma vie n'est pas entièrement en accord avec ce que je professe.

J'ai eu, ces jours-ci, la visite d'un Américain, Bryan, un homme très intelligent et très religieux ; il me demanda pourquoi je crois nécessaire le simple travail manuel. Je lui ai répondu presque la même chose que ce que

vous m'écrivez : 1° que c'est un indice de franchise quant à la reconnaissance de l'égalité des hommes ; 2° que le travail manuel nous rapproche de la majorité des travailleurs desquels nous sommes séparés par un mur, en profitant de leur misère ; 3° que le travail manuel nous donne le bien supérieur : la tranquillité de la conscience, que ne peut avoir l'homme sincère qui jouit des services des esclaves.

Voilà donc ma réponse au premier point de votre lettre.

Passons maintenant au second point, le plus délicat, l'éducation religieuse.

Dans l'éducation, en général, éducation physique aussi bien qu'éducation intellectuelle, je crois que le principal c'est de ne rien imposer par force aux enfants, mais d'attendre les besoins qui se manifestent en eux et d'y répondre. Et cela est d'autant plus nécessaire dans cette partie principale de l'éducation, l'éducation religieuse.

De même qu'il est inutile et nuisible de faire manger un enfant qui n'a pas faim ou de le forcer d'étudier des sciences qui ne l'intéressent pas et ne lui sont pas nécessaires, il est encore plus nuisible d'inspirer aux enfants des idées religieuses quelconques, qu'ils ne demandent même pas, de les formuler, pour la plupart grossièrement et, par cela, de violer ce rapport religieux envers la vie, qui, peut-être inconsciemment, naît et s'établit chez l'enfant.

Une seule chose me semble nécessaire : répondre, mais avec une entière franchise, aux questions posées par l'enfant.

Il paraît simple de répondre franchement aux questions de l'enfant touchant la religion mais en réalité, lui seul peut le faire qui s'est déjà répondu à lui-même, tout à fait sincèrement, aux questions religieuses sur Dieu, sur la vie, sur la mort, sur le bien, sur le mal, ces mêmes questions que les enfants posent toujours très nettement.

Et c'est ici que se confirme ce que j'ai toujours pensé sur l'éducation, et dont vous me parlez dans votre lettre, à savoir que l'essentiel pour l'éducation des enfants réside en l'éducation de soi-même. Quelque étrange que cela paraisse, cette éducation de soi-même est l'arme la plus puissante de l'influence des parents sur les enfants, et ce premier paragraphe que vos

futures voisines ont adopté : perfectionne-toi, toi-même, est l'action de beaucoup la plus supérieure, et, quelque étrange aussi que cela paraisse, la plus pratique dans le sens de servir les autres et d'agir sur eux. Dans l'éducation, les conditions de votre vie austère, que sûrement vous n'appréciez pas à leur valeur, sont les plus avantageuses pour l'éducation. Votre vie est *sérieuse*, et les enfants le voient et le comprennent.

Et si vous voulez de moi une indication précise : savoir ce qu'il faut lire ou donner à lire aux enfants pour leur éducation religieuse, je pense qu'il ne faut pas se borner aux écrits religieux d'une seule croyance, chez nous chrétienne, mais, tout en profitant de la littérature pédagogique chrétienne, s'adresser en même temps à la littérature bouddhique, brahmanique et hébraïque.

Je suis très heureux de cet échange d'idées avec vous. Je désirerais que vous en retirassiez un centième de l'utilité que j'y trouve, c'est pourquoi je voudrais que ce fût plus souvent.

Vous aimant.
L. TOLSTOÏ

Iasnaïa Poliana.

10 décembre 1903.

§

... Depuis déjà plus de vingt ans j'ai établi mon rapport envers Dieu et les exigences qui en découlent, et depuis je vis avec cette conscience ; et plus je vis plus je m'y affermis, et, en m'approchant de la mort, que j'attends chaque jour, j'éprouve un calme complet et une joie égale pour la vie et la mort.

Ma croyance n'est pas d'accord avec la vôtre, mais je ne dis pas et ne vous conseille pas de laisser la vôtre et d'adopter la mienne, je sais que c'est aussi impossible pour vous que de changer votre nature physiologique, prendre goût à ce qui vous écœure et inversement. C'est pourquoi, non

seulement je ne vous conseille pas cela, mais je vous engage à vous en tenir à votre croyance, et à l'élaborer davantage si toutefois elle peut progresser.

L'homme ne peut croire qu'à ce à quoi il est conduit par l'union de toutes les forces de son âme.

Chacun de nous envisage le monde et son principe à travers cette petite fenêtre qu'il s'est ouverte lui-même ou qu'il a choisie volontairement. Aussi peut-il arriver que l'homme qui voit confusément et dont la petite fenêtre n'est pas claire, de lui-même, par sa propre volonté, s'approche de la fenêtre d'un autre. Mais appeler à une autre fenêtre celui qui est satisfait de ce qu'il voit à la sienne c'est tout à fait déraisonnable, au moins impoli. Nous tous voyons le même Dieu. Nous tous vivons par Sa volonté, et nous pouvons en Le regardant de divers côtés, remplir Sa loi générale, de s'aimer les uns les autres, malgré les différences de notre rapport envers lui...

(Extrait d'une lettre à M. X... Mars 1903.)

§

6 mai 1903 [\[3\]](#).

L'horrible crime commis à Kichinev m'a frappé maladivement, j'ai exprimé ce que je pense de cet acte dans une lettre que j'ai écrite à un Israélite de mes connaissances ; je la copie :

Iasneia Poliana ; 27 avril 1903.

J'ai reçu votre lettre, j'en ai déjà reçu plusieurs semblables. Tous ceux qui m'écrivent comme vous exigent de moi que j'exprime mon opinion sur les meurtres de Kichinev. Dans ces appels qui me sont faits, il y a, me semble-t-il, un malentendu. On suppose que ma voix a une importance particulière et alors on me prie d'exprimer ce que je pense d'un événement si important et si complexe par ses causes que le crime de Kichinev.

L'erreur est en ce qu'on exige de moi l'œuvre du publiciste tandis que je suis entièrement absorbé par une question très nette : la question religieuse et son application à la vie. Exiger de moi d'exprimer publiquement mon

opinion sur les événements contemporains n'est pas plus fondé que de l'exiger de n'importe quel spécialiste jouissant d'une certaine notoriété. Il peut m'arriver, et il m'arrive, de profiter d'un événement contemporain, pour appuyer mon idée, mais répondre à tous les événements contemporains, même très importants, comme le font les publicistes, je ne le pourrais même si je le jugeais utile. Pour agir ainsi il me faudrait exprimer des opinions non mûries ou banales, répéter ce que d'autres auraient déjà dit, et alors mon opinion n'aurait pas l'importance qu'on lui attribue et pourquoi on l'exige de moi.

Tant qu'à ce que je pense des Juifs et des événements de Kichinev ce devrait être clair pour tous ceux qui s'intéressent à mes idées. Mes sentiments envers les Juifs ne peuvent être autres que les sentiments envers des frères que j'aime non parce qu'ils sont Juifs mais parce que nous et eux, comme tous les hommes, sommes les fils d'un même père, Dieu. Et cet amour ne m'impose aucun effort, car j'ai rencontré et j'aime de très braves gens, juifs. Quant à ma façon d'envisager les événements de Kichinev, elle se définit de soi-même par mes idées religieuses. Avant même de connaître tous les détails horribles dévoilés par la suite, dès les premiers communiqués des journaux, j'ai éprouvé un sentiment pénible, compliqué, de pitié pour les victimes innocentes des brutalités de la foule, d'indignation devant l'abrutissement de ces gens soi-disant chrétiens, de dégoût et de mépris pour ces gens dits instruits qui excitaient la foule et sympathisaient à ses actes, et, principalement, d'horreur devant le vrai coupable de tout, notre gouvernement avec son clergé qui abrutit et fanatise les hommes et sa bande de brigands-fonctionnaires. Le crime de Kichinev n'est que le résultat direct de la propagation du mensonge et de la violence qu'avec tant de ténacité et d'obstination fait le gouvernement russe.

L'attitude du gouvernement envers cet événement n'est qu'une nouvelle preuve de son égoïsme grossier qui ne s'arrête devant aucune cruauté quand il s'agit de réprimer le mouvement qui lui paraît dangereux, et reste indifférent devant les atrocités les plus effroyables — comme pour les massacres arméniens — si elles n'attendent pas à ses intérêts.

Voilà tout ce que je pourrais dire à propos des massacres de Kichinev, mais tout cela je l'ai exprimé depuis longtemps.

Et si vous me demandez ce que, selon moi, les Juifs doivent faire, ma réponse aussi découlera de cette doctrine que je tâche de comprendre et de suivre. Les Juifs, comme tous les hommes, pour leur bien ont besoin d'une seule chose, guider le plus possible leur vie par le précepte universel : agis envers les autres comme tu voudrais que les autres agissent envers toi, et lutter contre le gouvernement non par la violence, — il faut laisser ce moyen exclusivement au gouvernement, — mais par la vie bonne qui exclut non seulement toute violence sur son prochain mais la participation à la violence et à la jouissance des armes de violence établies par le gouvernement. C'est tout ce que j'ai à dire — c'est très vieux et très connu — à propos des horribles événements de Kichinev.

Ces jours derniers nous avons envoyé de Moscou une lettre collective au maire de Kichinev, nous y exprimons nos sentiments sur cette affaire.

Je serai très heureux de collaborer à votre recueil et je tacherai d'écrire quelque chose qui corresponde aux circonstances.

Malheureusement ce que j'ai à dire : à savoir que le coupable — non seulement des horreurs de Kichinev, mais de tous ces malentendus qui se produisent vis-à-vis d'une certaine petite partie de la population russe — c'est le gouvernement, précisément lui, je ne pourrai pas le dire dans un livre publié en Russie.

§

SUR LA CONSCIENCE DU PRINCIPE MORAL.

I. — *La vie, c'est la conscience du principe moral immuable, qui se manifeste dans les limites qui séparent ce principe de tout le reste.*

II. — Les limites de ce principe séparé de tout le reste se présentent à l'homme sous l'aspect de son corps en mouvement, et des corps de tous les autres êtres.

III. — L'isolement, l'immiscibilité, l'impénétrabilité d'un être par un autre ne peuvent se présenter que par un corps (la matière) en mouvement indépendamment des mouvements des autres êtres.

IV. — C'est pourquoi la corporalité et l'espace ainsi que le mouvement et le temps, ne sont que les conditions de la représentation de notre isolement moral de tout le reste, c'est-à-dire d'un être moral qui n'est pas borné, n'a ni corps, ni espace, ni mouvement, ni temps.

V. — C'est pourquoi notre vie se présente à nous comme la vie d'un être borné en l'espace et qui est en mouvement dans le temps.

VI. — Nous nous représentons que notre corps, faisant partie du monde corporel infini dans l'espace, provenant de parents, d'ancêtres qui vécurent avant nous dans le temps infini, reçoit son commencement dans les entrailles de la mère, naît, croît, se développe, puis s'affaiblit, dépérit et meurt, c'est-à-dire perd toute sa corporalité ancienne, en passant dans un autre, cesse de se mouvoir et meurt.

VII. — En réalité, c'est la conscience seule de cet être spirituel qui est séparé de tout le reste et qui est enfermé dans les limites du corps et du mouvement, qui fait notre vraie vie.

VIII. — Cet être moral est toujours égal à soi-même et n'est pas sujet à changements et il nous semble à nous qu'il croît et s'élargit dans le temps, c'est-à-dire qu'il est en mouvement. Et ce ne sont que les limites dans lesquelles il se trouve qui sont en mouvement ; et cela nous paraît de même qu'il nous paraît que la lune court quand les nuages courent au-dessus d'elle.

IX. — La vie n'est la vie que quand se manifeste la conscience, quand la conscience paraît à travers les limites. Et la vie est toujours là : Ces absences de la conscience qui nous semblent exister, nous paraissent seulement quand nous voyons le mouvement des limites de la conscience dans les autres êtres. Et quand l'on se regarde, soi-même, on voit que la conscience est une, qu'elle ne change pas, ne commence pas, ne finit pas.

X. — La vie apparaît à l'homme d'abord comme quelque chose de matériel et de borné dans l'espace, en mouvement dans le temps. L'homme prend d'abord pour sa vie les limites qui se présentent à lui comme la matière en mouvement, qui le séparent de tout, et il croit que sa vie est naturellement bornée par l'espace ; et dans le mouvement de cette matière dans le temps, il voit sa vie, et dans la cessation du mouvement de cette matière, il voit la cessation de sa vie.

XI. — L'homme est soutenu dans cette conviction par l'observation des autres êtres qui se présentent à lui comme la matière dans l'espace en mouvement dans le temps. L'observation de la continuité du mouvement de la matière chez les autres êtres fait croire à l'homme que sa vie aussi se meut sans interruption dans le temps, bien qu'intérieurement, non seulement il ne ressente pas la continuité des mouvements, mais n'éprouve qu'une seule conscience, immobile, toujours égale à elle-même, et qui, uniquement pour l'observation extérieure, se divise par les espaces du sommeil, de la folie, et des passions. Mais, en réalité, elle est toujours la même.

XII. — De sorte que les hommes attribuent deux sens différents au mot « vie » : 1^o la conception d'une matière mobile, séparée de tout le reste, que l'homme reconnaît par soi-même ; 2^o l'immobile, l'être moral toujours égal à lui-même que l'homme reconnaît en sa personne.

XIII. — Ces conceptions paraissent différentes ; en réalité, elles ne sont qu'une seule et même conception : celle de la reconnaissance de soi-même *comme un être moral enfermé en certaines limites*. La reconnaissance de la vie comme un être dans l'espace et d'une existence temporaire, ce n'est que la pensée inachevée.

La reconnaissance de soi-même comme être séparé de tout n'est possible que pour un être moral. C'est pourquoi la vie est toujours la vie d'un être moral, et l'être moral ne peut être ni dans l'espace ni dans le temps.

XIV. — Ainsi, est-ce une erreur de la pensée de reconnaître l'existence temporaire, matérielle de l'homme, comme toute sa vie ; c'est reconnaître la partie pour le tout, la conséquence pour la cause, c'est une erreur de la pensée analogue à celle de reconnaître le jet et non la rivière entière pour la force qui fait mouvoir la roue du moulin.

XV. — La différence entre reconnaître comme la vie un principe moral immuable, ou sa manifestation dans les limites où elle se produit, fut toujours faite par tous les maîtres religieux. La doctrine de l'évangile est basée sur cette explication de la différence des deux conceptions de la vie : la vraie vie, la vie de l'esprit ; la vie fausse, la vie charnelle temporaire.

XVI. — Cette explication est très importante, parce que de la reconnaissance que la vraie vie n'appartient qu'à l'être moral, découle tout

ce qu'on appelle la vertu et ce qui donne aux hommes le plus grand bien. De cette conscience découle ce qui fait la base de toutes les vertus : l'amour, c'est-à-dire la reconnaissance en soi de la vie de tous les êtres de l'univers.

XVII. — De cette même reconnaissance, qui n'est rien d'autre que ce que nous appelons la conscience, découlent l'abstinence, le courage, l'abnégation, tous trois nécessaires pour l'accomplissement d'une exigence fondamentale de la conscience : la reconnaissance des autres êtres, c'est-à-dire l'amour.

XVIII. — Il me semble que c'est Pascal qui a dit : « L'homme qui a compris sa vie est semblable à un esclave qui, tout à coup, apprend qu'il est libre. »

-
1. [↑] *Les extraits qu'on va lire appartiennent au « Journal du Comte L.-N. Tolstoï, » commencé depuis longtemps et qui, à son heure, sera publié dans l'ordre chronologique. Ici, intentionnellement, nous ne datons pas ces fragments : leur date ne pourrait avoir de sens que pour suivre le développement intérieur de l'auteur. Mettre les dates à ces fragments pourrait donner aux lecteurs qui connaissent peu la vraie vie intérieure de Tolstoï, la possibilité de tirer des conclusions des plus arbitraires et des plus erronées suivant leur propre opinion et leur préférence personnelle.*

V. TCHERTKOV.

2. [↑] Dans sa réponse à une adresse de l'union évangélique suisse au Tzar, concernant la liberté de conscience.
3. [↑] Cette lettre fut écrite par le comte Léon Tolstoï en réponse à l'invitation qui lui avait été faite de participer à un recueil littéraire au profit des victimes de Kichinev. Ajoutons, à propos des événements de Kichinev, que L. Tolstoï a reçu du North American Newspaper le télégramme suivant : « La Russie est-elle coupable dans le massacre de Kichinev ? Réponse payée trente mots. »
- Léon Tolstoï a répondu : « Le gouvernement est coupable. 1° En privant les Juifs des droits communs, comme une caste à part ; et 2° en instruisant par force le peuple russe dans l'idolâtrie au lieu du christianisme. »

LE PRINCIPE DE LA VIOLENCE ET LA QUESTION NÈGRE^[1]

Je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé la biographie de Garrison.

En la lisant, j'ai vécu de nouveau le printemps de ma résurrection à la vraie vie. En parcourant les discours et les articles de Garrison, je me suis rappelé vivement la joie morale que j'ai éprouvée, il y a vingt ans, lorsque j'eus connaissance de la loi de la non-résistance au mal par la violence, pensée à laquelle je fus inévitablement amené une fois que j'eus compris toute l'importance du christianisme. Cette loi me révéla le suprême idéal de la réalisation de la vie chrétienne. Déjà entre 1840 et 1850, elle était non seulement reconnue et proclamée par Garrison, mais elle était placée par lui à la base de son activité pratique pour l'émancipation des esclaves.

Ma joie fut d'abord mêlée d'étonnement : comment cette grande vérité évangélique, expliquée cinquante ans auparavant par Garrison, pouvait-elle être si effacée que je la donnai comme quelque chose d'entièrement nouveau ? Mon étonnement s'accrut surtout par ce fait que non seulement les gens opposés au progrès de l'humanité, mais que les plus avancés, que les progressistes mêmes, étaient ou tout à fait indifférents, ou même hostiles à la propagation de cette loi qui est le fondement de tout vrai progrès.

Mais plus le temps s'écoulait, plus je me rendais compte de cette indifférence générale et de l'hostilité qui s'exprimaient alors et s'expriment maintenant, principalement dans le milieu des hommes politiques ; je voyais clairement que cette indifférence envers la loi de non-résistance n'était qu'un signe de sa grande importance.

« Notre devise, — écrivait Garrison, au milieu de son activité, — depuis le commencement de notre lutte morale fut : *Notre patrie, c'est le monde ; nos compatriotes, toute l'humanité.* Nous pensons que ce sera l'épithète

gravée sur notre tombe. L'application de l'autre devise que nous avons choisie : *L'Émancipation générale*, a été jusqu'ici bornée à ces hommes rassemblés dans ce pays par les propriétaires d'esclaves du Sud, comme une valeur vénale, comme une marchandise, comme un bétail, comme un moyen d'exploitation, et, depuis, nous pratiquons notre entreprise dans le sens le plus large : émanciper toute notre race de la domination de l'homme, de la souillure de soi-même, du pouvoir de la force brutale, de l'esclavage du péché, et soumettre les hommes au seul pouvoir de Dieu, au contrôle de leur propre conscience et à la prédominance de la loi d'amour. »

Garrison, en homme éclairé par le christianisme, a débuté par le but pratique : la lutte contre l'esclavage ; il a compris bientôt que la cause de l'esclavage n'est pas dans le fait que des propriétaires du Sud aient en leur pouvoir, par hasard, temporairement, quelques millions de nègres, mais dans la reconnaissance ancienne et générale, contraire à la doctrine chrétienne, du droit de violation des uns par les autres. Le prétexte de la reconnaissance de ce droit fut toujours que les hommes croyaient possible de détruire le mal ou de le diminuer par la force brutale, c'est-à-dire par le mal même. Et quand il eut compris cela, Garrison fit valoir, pour combattre l'esclavage, non les souffrances des esclaves, non la cruauté des propriétaires, non l'égalité civile des hommes, mais la loi éternelle et chrétienne de la non-résistance au mal par la violence. Garrison comprit ce que ne comprenaient par les champions anti-esclavagistes les plus avancés : que l'unique prétexte, indirect, contre l'esclavage, c'était la négation du droit de liberté de certains hommes, dans n'importe quelle condition. Les abolitionnistes tâchaient de prouver que l'esclavage est illégal, désavantageux, cruel, qu'il déprave les hommes, etc. Mais les partisans de l'esclavage, à leur tour, prouvaient l'inopportunité, les dangers et les conséquences néfastes qui pouvaient résulter de l'émancipation.

Ni les uns ni les autres ne purent se convaincre mutuellement. Garrison comprenait que l'esclavage des nègres n'était qu'une des particularités de la violence générale ; il proclame ce principe général, qu'on ne pouvait désavouer : aucun homme, sous aucun prétexte, n'a le droit de dominer, c'est-à-dire d'employer la violence contre ses semblables.

Garrison n'a pas seulement insisté sur le droit qu'ont les esclaves d'être libres, il a surtout nié le droit de n'importe quel individu ou de la société de

forcer un homme, par la violence, à faire quoi que ce soit. Pour lutter contre l'esclavage, il émit le principe de la lutte contre tout le mal du monde.

Ce principe proclamé par Garrison était incontestable, mais il atteignait, il détruisait même tout l'équilibre de l'ordre établi ; c'est pourquoi les hommes qui tenaient à leur situation dans l'ordre existant s'effrayèrent de cette proclamation et surtout de l'application de ce principe à la vie. Aussi tâchèrent-ils de faire taire Garrison et de le détourner de son but.

Ils espéraient y parvenir sans proclamation et sans appliquer à la vie le principe de la non-résistance au mal par la violence qui, leur semblait-il, détruisait le bon ordre de la vie humaine. Le résultat du refus de reconnaître l'illégalité de la violence fut cette guerre fratricide qui, en résolvant la question d'une façon extérieure, a introduit dans la vie du peuple ; américain un mal peut-être plus grand : la dépravation qui accompagne toute guerre.

Et l'essentiel de la question est resté sans solution. Et la même question, mais sous une autre forme, se pose maintenant pour le peuple des États-Unis.

Autrefois, la question était celle-ci : comment délivrer les nègres de la violence des propriétaires d'esclaves ? Elle est maintenant : comment délivrer les nègres de la violence de tous les blancs et les blancs de la violence de tous les noirs ?

Et la solution de cette question, dans sa forme nouvelle, aura lieu sans doute, non par le lynchage des nègres, non par des mesures artificielles et libérales que prendront les politiciens américains, mais seulement par l'application dans la vie de ce même principe que proclamait Garrison, il y a cinquante ans.

Ces jours-ci, dans une des revues les plus avancées, j'ai lu cette opinion d'un écrivain instruit et intelligent, — opinion exprimée avec une pleine confiance en sa justesse : que la reconnaissance du principe de la non-résistance au mal par la violence est une erreur triste et un peu comique, qu'on peut passer sous silence seulement en tenant compte de mon âge et de mes quelques mérites.

J'ai rencontré la même opinion sur cette question dans ma conversation avec un américain extraordinairement intelligent et avancé, Bryan. Lui

aussi, avec l'intention évidente de me montrer, doucement et poliment, mon erreur, m'a demandé comment j'explique ma proposition étrange de non-résistance et, comme il arrive toujours, il a cité le cas du vagabond qui tue ou viole un enfant, cas qui semble à tout le monde irréfutable.

Je lui ai répondu que j'admets la non-résistance parce que, ayant vécu soixante-quinze ans, je n'ai pas rencontré une seule fois — sauf dans le raisonnement — le brigand fantaisiste ayant l'intention de tuer ou de violer un enfant sous mes yeux, mais que j'ai vu toujours et vois encore, pas un seul, mais des millions de brigands qui violent les enfants, les femmes, les adultes, les vieillards et tous les travailleurs au nom du droit, soi-disant acquis, de la violence sur leurs semblables.

Quand j'eus dit cela, mon aimable interlocuteur, avec la rapidité de compréhension qui lui est propre, sans me laisser achever, reconnut mon argument satisfaisant.

Personne n'a vu le brigand hypothétique, tandis que le monde qui souffre de la violence est devant les yeux de tous. Et cependant, personne ne voit et ne veut voir le fait que la lutte qui peut délivrer l'humanité de la violence n'est pas la lutte contre le brigand imaginaire, mais contre les brigands réels qui violent les gens.

La non-résistance signifie seulement que les rapports naturels des êtres intelligents doivent consister non dans la violence, qu'on ne peut admettre que pour les organismes inférieurs n'ayant pas de raison, mais dans la persuasion raisonnable, et que tous les hommes qui désirent être utiles à l'humanité doivent aspirer à ce remplacement de la violence par la persuasion raisonnable.

Au cours du siècle dernier, on a tué quatorze millions d'hommes, et maintenant, on dépense le travail et les vies de millions d'hommes pour les guerres tout à fait inutiles ; toute la terre se trouve entre les mains de ceux qui ne la travaillent pas, tous les produits du travail humain profitent à ceux qui ne travaillent pas, toutes les tromperies dominent dans le monde, et il semble que tout cela n'existe que parce qu'on a admis la violence pour supprimer ce que quelques-uns croient le mal, et c'est pourquoi, semble-t-il, il faut tâcher de remplacer la violence par la persuasion.

Et pour que ce soit possible, il faut tout d'abord renoncer au droit de la violence.

Mais, chose étonnante, les hommes les plus avancés de notre monde croient qu'il est dangereux de nier les droits de la violence et de tâcher de les remplacer par la persuasion. Ces hommes, ayant décidé qu'il est impossible de convaincre un brigand de ne pas tuer un enfant, ne croient pas possible de persuader les ouvriers de ne pas enlever la terre et les fruits de leurs travaux, à ceux qui ne travaillent pas, et c'est pourquoi ils croient nécessaire d'employer la violence contre les ouvriers.

C'est pourquoi — c'est très triste à dire — la seule explication de l'incompréhension du principe de la non-résistance consiste en ceci : que les conditions de la vie humaine sont jusqu'à tel point défigurées que ceux qui raisonnent le principe de la non-résistance pensent que son application à la vie, le remplacement de la violence par la persuasion, détruirait la possibilité de l'organisation de la société et des commodités de la vie dont ils jouissent.

Mais il n'y a pas à craindre le changement : le principe de la non-résistance n'est pas le principe de la violence, mais celui de la concorde et de l'amour, aussi ne peut-il être rendu obligatoire pour les hommes par la force. Le principe de la non-résistance, le remplacement de la force brutale par la persuasion ne peut être accepté que librement. Et le vrai progrès de la vie humaine s'accomplit seulement dans la mesure où ce principe est accepté librement par les hommes et s'applique à la vie.

Que les hommes le veuillent ou non, ce n'est qu'au nom de ce principe qu'ils peuvent se délivrer de la servitude et de l'oppression mutuelle.

Que les hommes le veuillent ou non, c'est ce principe qui est à la base de tous les vrais progrès accomplis dans la vie humaine.

Les hommes pensent que l'application du principe de la non-résistance à la vie, dans toute sa plénitude, détruirait d'un coup tout l'arrangement de cette vie qui a coûté si cher et qui fut établi au prix de tant d'efforts. Mais les hommes oublient que le principe de la non-résistance n'est pas le principe de la violence, qu'il est celui de la concorde et de l'amour, et c'est pourquoi il ne peut être imposé aux hommes. Ce principe ne peut être accepté que librement. Et ce n'est qu'accepté librement par les hommes et

appliqué librement dans la vie, qu'il assure le vrai progrès de la vie des hommes.

Garrison, le premier, proclama ce principe comme règle de l'organisation de la vie sociale. Et c'est en cela que réside son grand mérite. S'il n'a pas atteint l'émancipation pacifique des esclaves, en Amérique, il a montré comment tous les hommes, en général, peuvent s'affranchir du pouvoir de la force brutale.

C'est pourquoi Garrison restera pour toujours un des plus grands acteurs et un des plus grands pionniers du vrai progrès humain.

Je pense que la publication de cette courte biographie sera utile à plusieurs.

Iasnaia Poliana, janvier 1904.

1. [↑] Cet article forme la préface de la biographie du célèbre homme politique Garrison publiée en anglais par M. V. Tchertkov.

QUARANTE ANS^[1]

(LÉGENDE PETITE-RUSSIENNE)

Dans le village de Manduki, vivait, à la fin du XVIII^e siècle, un très riche paysan, Denis Shpak. Cet homme avait une fille, très belle, blonde, Vassa. Chez Shpak travaillait un jeune paysan, Trokim Iachnik ; il n'avait connu ni son père ni sa mère, et sa seule parente était la veuve d'un soldat, une vieille femme vivant d'aumônes. À treize ans, Iachnik gardait les pourceaux ; mais avec l'âge, il devint un très beau garçon, très adroit et Shpak, qui le remarqua, le prit à son service. Vassa s'éprit de Trokim, mais son père ne voulut point entendre parler d'un tel mariage : Iachnik, un pauvre diable sans le sou, n'était point un parti pour sa fille. Toutefois, devant les larmes de Vassa, il déclara qu'il allait renvoyer Iachnik de chez lui, et qu'il consentirait au mariage si le garçon revenait vêtu d'un bel habit neuf et dans son propre équipage. Il congédia donc Trokim.

Trokim, se sentant dans l'impossibilité de remplir la condition imposée, résolut de se noyer. Mais, au moment où il allait se jeter à l'eau, devant lui surgit un étrange petit homme, ceint d'une courroie. C'était le jardinier en chef du seigneur du village, Pridebalka. Il emmena Trokim au cabaret et là, celui-ci narra ses peines.

« Mais, dit Pridebalka à Trokim, ce n'est rien, et c'est chose très facile à arranger. En ce moment se trouve dans le village un très riche marchand avec beaucoup de marchandises ; il restera ici jusqu'à la nuit, puis il partira. Or, il est obligé de traverser la forêt où il y a un ravin devant lequel il doit passer. Quand il sera arrivé à cet endroit, sors de la cachette où tu te seras embusqué et, avec un gourdin, frappe le marchand sur la tête ; puis frappe le cocher et prends le drap qui t'est nécessaire, prends l'argent, mais laisse toute la marchandise et même un peu d'argent. Renverse aussi la voiture

dans le ravin et personne ne saura rien. On pensera qu'ils se sont tués en tombant dans le précipice, et si on te demande où tu as pris l'argent pour acheter ce qu'il te faut, tu diras que je te l'ai prêté. »

Tout arriva comme ils l'avaient projeté.

Trochim tua le marchand et le cocher, prit du drap et 8.000 roubles. Pridebalka lui fit faire un bel habit, lui acheta un cheval et une voiture et lui trouva deux hommes qui consentirent à lui prêter témoignage.

Mais Trochim avait des remords, et il résolut de tout raconter à Vassa.

Vassa, toute troublée, lui conseilla d'aller à l'endroit du crime et lui assura que là-bas, à minuit, Dieu lui dirait quel châtement lui était réservé. Trochim s'y rendit et, à minuit, une voix lui dit : « Je te punirai dans quarante ans. »

Il revint auprès de Vassa, lui raconta ce qu'il avait entendu et, comme ils avaient quarante ans devant eux, ils se marièrent. Après leur mariage ils allèrent s'établir dans une grande ville. Trochim fit du commerce, acquit une grande fortune et prit les noms de Trofine Sémionovitch Iachnikov. Sa femme qui voulait faire un pèlerinage à Kiev pour demander à Dieu le pardon de son mari, remettait ce voyage de jour en jour et enfin mourut sans l'accomplir.

Trofine se remaria ; sa fortune augmentait d'année en année.

Vingt ans s'étaient écoulés. Souvent le remords torturait Trofine. Il résolut de se confesser à l'archevêque et lui raconta tout. L'archevêque le rassura, en lui disant que malgré l'énormité du crime, il l'avait racheté par vingt années de travail et de probité et que s'il faisait construire une belle église, Dieu lui pardonnerait. Il fit bâtir l'église.

Ses affaires étaient prospères ; il possédait des maisons et des mines d'or ; sa fille épousa un prince ; son fils Alexandre fit une brillante carrière dans la diplomatie. Il semblait le plus heureux des hommes.

Mais la fatale quarantième année était venue. Il attendait avec effroi le châtement qui allait le frapper. Pour oublier, il alla chez des amis, il se confessa et même il fut sur le point de tout avouer à son fils. Celui-ci ne voulut rien savoir, déclarant à son père qui lui parlait du châtement de Dieu,

qu'il n'y a pas de Dieu. Enfin le terrible quarantième anniversaire du crime passa sans incident, le vieillard se crut délivré de toute punition.

Voici comment le comte L. N. Tolstoï a terminé ce récit :

I

Dans cette nuit du 12 au 13 août, quand après la conversation avec son fils, il se retira seul dans sa chambre, la punition commença.

« Il n'y a pas de Dieu ! il n'y a pas d'âme ! Il n'y a pas de punitions ! Comme c'est bien ! Comme c'est rassurant et moi qui me suis si longtemps tourmenté en vain ! Nous tous, nous luttons les uns contre les autres. Nous autres, nous nous entre-tuons pour vivre, comme dit Alexandre. La lutte pour l'existence, telle est la loi. Et il n'y en a pas d'autre. Dieu m'a permis d'être vainqueur ! Dieu m'a permis... Toujours cette habitude stupide d'invoquer Dieu ! Ce n'est pas un Dieu quelconque qui m'a permis, c'est moi qui ai su être vainqueur ; voilà la vérité. Chacun doit lutter, et le vainqueur profite de sa victoire. J'ai vaincu et j'en profite. C'est très heureux pour moi... seulement le remords a empoisonné ma vie. Je comprends que les autres m'envient. Chacun veut posséder : et s'il veut, qu'il lutte. Lutte toi-même et n'attends pas d'aide. Par exemple, Alexandre... Et il se rappela qu'aujourd'hui Alexandre lui avait déclaré n'avoir pas assez des vingt mille roubles par an qu'il recevait de son père et qu'il lui en avait demandé dix mille de plus. « ...Et quand j'ai refusé, il s'est montré mécontent. Supposons qu'il compte avoir tout quand je mourrai » Et, tout à coup, Trofine se dit que son fils devait désirer sa mort. « Lutte pour être vainqueur ; j'ai lutté, j'ai tué le marchand ; sa mort m'était nécessaire et j'ai pris sa vie. Et pour lui, pour mon fils, quelle mort est nécessaire ? » Il s'arrêta et se souleva sur son lit : « Quelle mort ? La mienne ! Oui je lui barre la route. Quelque somme que je lui donne, il ne sera satisfait que si je meurs et s'il reste maître de tout. » Et Trofine Iachnikov se remémora les regards et les paroles de son fils, et les sons de sa voix ; il vit que son fils désirait sa mort. « Et il ne peut pas ne pas la

désirer. Or, s'il la désire, lui, un homme instruit, sans préjugés, alors il doit me tuer. Supposons qu'il ne veuille pas se perdre, mais il y a le poison... » Et tout à coup il se rappela une conversation qu'il avait eue avec son fils sur les poisons de jadis, qui tuaient sans laisser de traces. « Et s'il se procure un poison semblable pourquoi ne me le donnerait-il pas ? Il doit me le donner. Il a déjà dit que je conduis mal mes affaires, et qu'on peut faire beaucoup mieux... Oui, un verre de thé... et tout est fait. Acheter les domestiques, le cuisinier ? Ils sont tous à vendre... » Et sa pensée se porta sur son valet de chambre très élégant. « Il n'y a qu'à lui donner mille roubles et il fera tout. Et le cuisinier aussi... » Trofine, tout ému par ces réflexions, voulut boire un verre d'eau pour se calmer. Il prit le verre qui était préparé près de son lit, sur la table de nuit. Au fond du verre, il remarqua quelque chose de blanc. « Qu'est-ce ! Non, ils ne m'y prendront pas », dit-il, et il se leva, jeta l'eau, s'approcha de son lavabo et but l'eau qui était là. « Oui, la lutte de tous contre tous. Alors luttons et ne bâillons point. Je serai plus prudent, je ne prendrai plus d'autres aliments que ceux que prendra ma femme. Oui, et elle aussi ! Elle sait qu'elle héritera d'un septième, et ses parents pauvres l'assiègent depuis longtemps. Oui, à la guerre comme à la guerre. Je dois agir de telle sorte qu'ils n'aient aucun avantage à ma mort. Je dois faire un testament qui les privera de tout, si bien que ma mort sera une perte pour eux. Oui, demain, je ferai cela le leur dirai. »

II

Il aurait voulu dormir, mais ses pensées l'en empêchèrent. Il décida d'écrire son testament. Il prit sa robe de chambre et ses pantoufles, s'approcha de la table et se mit à écrire le brouillon du testament par lequel il léguait toute sa fortune à des œuvres de bienfaisance. Cela fait, il voulut se recoucher. Mais alors, il songea à son valet et au portier. Il se transporta lui-même dans l'âme du valet et se demanda : « Si j'étais un pauvre valet, recevant par mois quinze roubles de gages, et si, séparé de moi par cinq chambres, il y avait là un richard endormi, entouré d'argent, sachant

fermement, comme maintenant, qu'il n'y a ni Dieu, ni juge suprême, que ferais-je ? Je ferais ce que j'ai fait avec le marchand. » Et Trofine Sémionovitch fut pris de peur. Il se leva et courut verrouiller sa porte, mais le verrou ne tenait pas. Devant la porte il roula un fauteuil et avec des serviettes l'attacha au loquet. Sur le fauteuil il plaça une chaise qui devait, en tombant, faire du bruit. Ce fut seulement alors qu'il éteignit sa bougie et se coucha. Il ne s'endormit qu'au matin et dormit si tard que sa femme, inquiète, vint ouvrir sa porte. La chaise tomba avec un grand bruit. Trofine Sémionovitch se dressa effrayé, pale : « Qui ? quoi ! À l'assassin ! » cria-t-il. Il resta longtemps sans pouvoir se ressaisir. En s'éveillant, il s'était imaginé qu'on venait pour le tuer. Quand il se remit, il expliqua qu'il avait barricadé sa porte par prudence, mais il s'efforçait de cacher sa peur. Cependant, malgré ses efforts, à dater de ce jour, sa famille et ses ; domestiques commencèrent à remarquer en lui un grand changement. Auparavant il était gai, il lui arrivait aussi de s'emporter. Il était bon, parfois aussi il était triste quand il pensait à son crime. Auparavant il n'aimait pas certaines personnes, mais il en affectionnait d'autres, surtout les enfants, ses petits-enfants. Et maintenant il était d'humeur invariable, toujours silencieux, méfiant ; tout lui était suspect, et avec tous, même avec ses enfants, il était froid.

III

Tester était désormais son occupation principale. Pendant longtemps il ne put faire un testament tel qu'il le désirait. Aucun des notaires appelés à cet effet ne pouvait le satisfaire. Il écrivait, recopiait, remaniait.

Pour la nourriture, il était devenu aussi singulièrement exigeant. Parfois, il laissait sans y toucher les mets les meilleurs qui jadis faisaient ses délices ; souvent il refusait de dîner, ou venait au milieu du repas, prenait l'assiette de son fils, de sa fille ou de sa femme et mangeait un peu. Il achetait lui-même son vin et l'enfermait dans l'armoire de sa chambre. Il

négligeait ses affaires et quand il s'en occupait il cachait toujours aux siens ses gains et ses recettes.

La fortune, l'argent, qui auparavant lui donnaient tant de joie, maintenant ne lui causaient que du souci. Il tâchait de le mettre à l'abri de la convoitise des autres, mais il sentait bien qu'on ne peut défendre un trésor contre des hommes sans Dieu, comme il était lui-même.

Il sentait que si tous savaient comme lui et son fils, qu'il n'y a ni Dieu, ni jugement, aucune précaution ne le garantirait, qu'on le tuerait, qu'on l'empoisonnerait, qu'on lui arracherait sa fortune par la ruse ou la force. Il n'y avait qu'un seul salut, ne pas montrer aux hommes qu'il savait qu'il n'y a ni Dieu, ni jugement, mais, au contraire, leur faire croire le plus possible à l'existence de Dieu et au jugement.

Aussi — autre changement — après le 12 août, Trofine se montra-t-il extraordinairement pieux, plus pieux qu'il n'avait été de toute sa vie. Il ne passait pas un seul jeûne du mercredi et du vendredi ; il ne manquait pas une seule messe ; jamais il ne laissait échapper l'occasion d'inspirer à sa famille, à ses connaissances : à ses domestiques ; qu'il y a un Dieu et la loi de Dieu, que ceux qui n'observent pas cette loi périront et seront cruellement châtiés dans la vie future. Il parlait ainsi même à son fils, feignant d'avoir oublié les conversations qu'il avait eues avec lui sur ce sujet, ou de s'en repentir.

Depuis ce 12 août, depuis qu'il s'était convaincu qu'il n'avait rien et personne à craindre et que maintenant rien ne l'empêcherait de vivre pour ses plaisirs, ses plaisirs n'existaient plus, tous s'étaient transformés en souffrances.

IV

La peur de l'assassinat, de l'empoisonnement, de la tromperie, des crimes les plus horribles qui pouvaient être commis dans sa famille ou par ses familiers, ne le quittait pas. Il soupçonnait tous ceux qui l'entouraient des

plus noirs desseins ; il redoutait et détestait tous les hommes, et sa fille, tous ; même ses petits-fils, qu'autrefois il aimait tant, lui semblaient maintenant de petits animaux cruels. Il s'imaginait qu'on le haïssait comme lui-même haïssait les autres.

Pour calmer ses angoisses, sans cesse il faisait deux choses : en premier lieu il se cachait de tous, il trompait tout le monde, il prenait des mesures de précaution contre chacun, alors que personne ne songeait à comploter contre lui. Son autre soin était de faire l'hypocrite avec tous, de leur faire croire en Dieu, en la vertu, au jugement de Dieu. Il voyait que son salut n'était possible qu'en persuadant aux hommes ce à quoi il ne croyait plus. Sa fortune qui croissait sans cesse ne le réjouissait plus, mais l'effrayait. Ses parents étaient ses ennemis. Les joies simples, — manger, boire, dormir, — n'existaient plus pour lui. Toujours il se voyait l'objet des plus terribles complots.

Le malheureux Trofine Sémionovitch vécut ainsi plus de dix ans. Ceux qui l'approchaient étaient témoins de ses bizarreries et de ses originalités, mais personne ne soupçonnait ses souffrances. Et elles étaient grandes, surtout parce qu'il ne pouvait en attendre le soulagement, même dans la mort. Il se tourmentait, souffrait sans savoir pourquoi, et il avait peur de la mort malgré sa conviction qu'après la mort il n'y a plus rien, et qu'avec la vie tout est fini. Ainsi il ne pouvait racheter sa vie, ni dans ce monde, ni dans un autre.

Trofine Sémionovitch mena cette vie pendant treize ans. Un jour, en revenant de la messe, après avoir déjeuné dans sa chambre et bu du vin, renfermé dans son armoire, il se coucha pour dormir et ne s'éveilla plus.

La mort subite inattendue est sans doute la moins cruelle. Le riche cercueil de Trofine Sémionovitch fut conduit au cimetière de Saint-Alexandre Nevsky. Une foule d'oisifs, assidus des somptueux repas du richard, suivit le convoi. Un prédicateur, qui à Saint-Pétersbourg jouissait alors d'une grande réputation d'éloquence, prononce l'oraison funèbre, et s'étendit longuement sur la vertu, la piété et la vie heureuse du défunt.

Personne, sauf Dieu, ne connaissait le crime de Trofine, ni le châtement qui l'avait atteint depuis le jour où, de son âme, il avait chassé Dieu.

-
1. [[↑]](#) Cette légende, écrite par le célèbre historien russe Kostomarov, fut publiée dans le Journal de Gatzouk. Elle plut beaucoup au comte L. Tolstoï, qui la remania, l'abrégea et en écrivit entièrement le dernier chapitre. Il eut même l'intention de la faire paraître à la maison d'éditions Posreduik, mais ce projet ne fut pas réalisé. Nous publions ici un résumé de cette légende d'après la version de Kostomarov et intégralement la fin inédite qui est du grand écrivain.

LE ROI D'ASSYRIE ASSARKADON

Le roi d'Assyrie Assarkadon avait conquis le royaume du roi Lahilié, détruit et brûlé toutes les villes, dispersé sur ses terres tous les habitants, tué les soldats, décapité quelques chefs militaires, empalé certains autres, écorché vif les troisièmes, et il avait enfermé dans une cage le roi Lahilié lui-même.

La nuit, dans son lit, le roi Assarkadon songeait comment tuer Lahilié, quand, tout à coup, il entendit du bruit près de lui, et ouvrant les yeux, il aperçut un vieillard à la longue barbe blanche et aux yeux doux.

— Tu veux tuer Lahilié ? demanda le vieillard.

— Oui, répondit le roi. Seulement je n'ai pas encore inventé par quel supplice.

— Mais, Lahilié, c'est toi, dit le vieillard.

— Ce n'est pas vrai, dit le roi : moi, c'est moi ; Lahilié, c'est Lahilié.

— Toi et Lahilié c'est la même chose, dit le vieillard. Cela te semble seulement que tu n'es pas Lahilié et que Lahilié n'est pas toi.

— Comment, il me semble ! dit le roi. Je suis couché là, sur un lit moelleux, entouré d'esclaves dociles et demain comme aujourd'hui je m'amuserai avec mes amis, tandis que Lahilié est maintenant dans une cage comme un oiseau, et demain, la langue pendante, il sera empalé, et se recroquevillera jusqu'à ce qu'il en meure et que son corps soit dévoré par les chiens.

— Tu ne peux ôter la vie, dit le vieux.

— Comment ! et ces quatorze mille guerriers que j'ai tués, dont j'ai fait une montagne de cadavres. Moi je suis vivant et eux n'existent plus. Alors je puis ôter la vie !

— Pourquoi sais-tu qu'ils n'existent plus ?

— Parce que je ne les vois pas. Et surtout ils ont été torturés, et moi non. Ils souffraient et moi je me sens bien.

— Cela aussi te semble seulement. Tu as torturé toi-même et non eux.

— Je ne comprends pas, dit le roi.

— Veux-tu comprendre ?

— Oui.

— Approche-toi ici, dit le vieillard, en montrant au roi la piscine pleine d'eau.

Le roi se leva et s'approcha de la Piscine.

— Entre dans la piscine.

Assarkadon fit ce que lui ordonnait le vieillard.

— Maintenant, dès que je commencerai à verser cette eau, immerge ta tête.

Le vieux versa l'eau de la cruche sur la tête du roi ; celui-ci plongée dans l'eau.

Et aussitôt que le roi plongea, il ne se sentit plus Assarkadon, mais un autre, un homme quelconque. Ainsi transformé, il se voit couché sur un lit très riche, près d'une femme très belle. Cette femme se soulève et lui dit : « Mon cher époux Lahilié, tu es fatigué des travaux d'hier, c'est pourquoi tu as dormi plus qu'à l'ordinaire, mais moi j'ai respecté ton repos et ne t'ai pas éveillé. Maintenant, les princes t'attendent dans la grande salle. Habille-toi et va les rejoindre. »

Par ces paroles, Assarkadon comprit qu'il était Lahilié. Non seulement il ne s'en étonnait pas, il était seulement surpris de ne le pas savoir jusqu'ici. Il se lève, s'habille et va dans la grande salle où les princes l'attendent.

Les princes s'inclinent très bas devant Lahilié, ensuite ils se lèvent, s'assoient par son ordre devant lui et le plus ancien des princes se met à dire qu'on ne peut plus supporter les offenses multiples du méchant roi Assarkadon et qu'il faut partir en guerre contre lui. Mais Lahilié n'y consent pas et ordonne d'envoyer des ambassadeurs chez Assarkadon pour l'exhorter, puis il laisse partir les princes. Ensuite il désigne comme

ambassadeurs des gens respectables et leur dit avec beaucoup de détail ce qu'ils doivent transmettre au roi Assarkadon.

Cela fait, Assarkadon, se sentant Lahilié, part dans la Montagne à la chasse des ânes sauvages. La chasse est très abondante. Il tue lui-même deux ânes, et, de retour au palais, il festoie avec des amis en regardant danser les esclaves. Le lendemain, comme à l'ordinaire, il va dans la cour où l'attendent les sollicitateurs, les accusés et les plaideurs, et il résout toutes les affaires qui lui sont soumises. Les affaires réglées il repart à son plaisir favori, à la chasse. Ce jour il tue une vieille lionne et capture ses deux petits lionceaux. Après cette chasse heureuse, de nouveau il festoie avec ses amis, se divertissant par les chants et les danses, et il passe la nuit avec sa femme aimée.

Partageant ainsi son temps entre les devoirs de roi et le plaisir, il vit des jours et des semaines, attendant le retour des ambassadeurs envoyés chez le roi Assarkadon, qu'il était autrefois. Les ambassadeurs ne reviennent qu'après un mois, avec le nez et les oreilles coupés.

Le roi Assarkadon fait dire à Lahilié qu'il lui sera fait la même chose qu'aux ambassadeurs s'il n'envoie pas immédiatement un tribut d'argent, d'or et de bois de cyprès et ne vient lui-même le saluer.

Lahilié, autrefois Assarkadon, réunit de nouveau les princes, et tient conseil sur ce qu'il faut faire. À l'unanimité tous disent qu'il faut sans attendre l'attaque d'Assarkadon, aller en guerre contre lui. Le roi y consent. Il se met en tête de l'armée et part à la guerre. La marche dure sept jours. Chaque jour le roi parcourt les troupes et excite le courage de ses soldats. Le huitième jour, ses troupes se rencontrent avec celles d'Assarkadon, dans une large plaine, au bord d'une rivière.

Les troupes de Lahilié se battent courageusement, mais Lahilié, autrefois Assarkadon, voit les ennemis qui descendent comme des fourmis de la montagne dans la vallée et vainquent son armée. Les soldats de Lahilié sont des centaines, ceux d'Assarkadon des milliers, et Lahilié est blessé et fait prisonnier. Pendant neuf jours, avec les autres prisonniers, il marche, enchaîné, entre les soldats d'Assarkadon. Le dixième jour, on l'amène à Ninevi, et on l'enferme dans une cage. Lahilié souffre moins de la faim et de ses blessures que de la honte et de la colère stérile. Il se sent incapable de

rendre à l'ennemi tout le mal qu'il endure. Il ne peut qu'une chose : ne pas donner à ses ennemis la joie de voir ses souffrances, et il se décide à supporter avec fermeté et courage, sans se plaindre, tout ce qu'on lui fera subir. Il reste vingt jours dans la cage attendant le supplice. Il voit empaler ses parents, ses amis ; il entend les gémissements des victimes ; aux uns, on coupe les jambes et les bras ; les autres sont écorchés vif ; et il ne montre ni inquiétude, ni pitié, ni peur. Il voit deux eunuques noirs qui mènent par une corde sa belle femme. Il sait qu'elle va devenir l'esclave d'Assarkadon, et il supporte aussi cela sans se plaindre. Mais voilà qu'un de ses gardes lui dit : « Je te plains, Lahilié, tu étais roi et maintenant qu'es-tu ? » À ces paroles, Lahilié se souvient de tout ce qu'il a perdu. Il saisit les barreaux de sa cage et veut se tuer, il se frappe la tête contre eux. Mais il n'a pas de forces et, désespéré, en sanglotant et gémissant, il tombe sur le sol de sa cage.

Puis deux bourreaux ouvrent la cage, lui lient les mains derrière le dos avec une courroie et le mènent jusqu'au lieu sanglant du supplice. Lahilié voit le pal pointu, ensanglanté, duquel on vient d'enlever le cadavre d'un de ses amis, mort là ; et il devine que ce pal est préparé pour son supplice. On le dévêt. Lahilié est effrayé de la maigreur de son corps, autrefois robuste et beau. Les deux bourreaux saisissent ce corps par les cuisses maigres, le soulèvent et veulent le monter sur le pal.

— « Tout de suite la mort, l'anéantissement, » pense Lahilié, et malgré sa résolution d'être calme et courageux jusqu'au bout, en sanglotant il implore sa grâce. Mais personne ne l'écoute.

— « Mais ce n'est pas possible, pense-t-il. Je dors probablement, c'est un rêve. »

Il fait un effort pour s'éveiller.

— « Je ne suis pas Lahilié, je suis Assarkadon », pense-t-il.

Et, en effet, il s'éveille... Mais ni Assarkadon, ni Lahilié, mais un animal.

Assarkadon s'étonne d'être un animal ; en même temps il s'étonne de ne pas l'avoir su plus tôt.

Il pâit dans la vallée, il arrache avec ses dents l'herbe grasse, il chasse les mouches avec sa longue queue et éprouve une pesanteur étrange dans ses mamelles gonflées de lait. Autour de lui sautille en jouant un petit âne gris foncé, aux longues jambes, le dos rayé. En faisant une ruade, l'ânon bondit

sur Assarkadon, le pousse sous le ventre avec son petit museau, cherche la mamelle et, l'ayant trouvée, se calme en avalant régulièrement. Assarkadon comprend qu'il est une ânesse mère de cet ânon, et cela ne l'étonne pas, ne l'attriste pas, mais plutôt le réjouit. Il éprouve le sentiment béat du mouvement simultané de la vie en soi et en son enfant. Mais, tout à coup, quelque chose vole en sifflant, le frappe sur le côté et pénètre dans sa peau, dans sa chair. Éprouvant une douleur, Assarkadon, ânesse, arrache sa mamelle des lèvres du petit âne et, aplatissant ses oreilles, court vers le troupeau des ânes dont il s'est séparé. L'ânon sautille près de ses jambes. Il est déjà près du troupeau éveillé quand, tout à coup, une autre flèche touche en sifflant le cou de l'ânon, s'y implante et y vacille. L'ânon râle plaintivement et tombe sur les genoux. Assarkadon ne peut l'abandonner. Il s'arrête près de lui. Le petit âne se soulève, chancelle sur ses jambes longues et minces, et tombe de nouveau. Un être terrible, à deux jambes, un homme, accourt et coupe la gorge de l'ânon.

— « Ce n'est pas possible, c'est encore un rêve », pense Assarkadon, et il fait un suprême effort pour s'éveiller. Il crie et, au même moment, il sort sa tête de la piscine et voit auprès de lui le vieillard qui lui verse sur la tête le reste de l'eau de la cruche.

— Oh ! comme je me suis tourmenté ! Comme c'était long ! Oh ! quel soulagement ! dit Assarkadon.

— Comment, c'était long ? Tu venais de plonger la tête, et aussitôt tu l'as retirée. Tu vois, l'eau de la cruche n'est pas encore épuisée. As-tu compris maintenant ?

Assarkadon ne répondit rien au vieillard ; il regarda seulement le vieillard avec horreur.

— As-tu compris maintenant que Lahilié c'est toi, et que les soldats que tu as mis à mort sont aussi toi ? Et ces animaux que tu tuais à la chasse et dévorais à tes festins étaient toi. Tu pensais que la vie n'était qu'en toi, mais je t'ai délivré du voile de la tromperie et tu as vu qu'en faisant le mal aux autres tu le fais à toi-même. La vie est une en tout et tu ne manifestes en toi qu'une partie de cette vie unique ; et c'est seulement dans cette seule partie de la vie en toi, que tu peux améliorer ou empirer, augmenter ou diminuer la vie. Améliorer la vie, en toi, tu le peux seulement en détruisant les limites

qui séparent ta vie de celle des autres, en considérant les autres êtres comme toi-même et les aimant. Par cela seul, tu augmenteras ta propre vie.

Au contraire, tu empies ta vie quand tu ne reconnais pour vie que ta vie propre et penses augmenter le bien de ta propre vie au détriment du bien de celle des autres. Par cela tu diminues aussi ta vie.

Et détruire la vie des autres n'est pas en ton pouvoir. La vie des êtres que tu as tués est hors de ta vue, mais n'est pas anéantie. Tu pensais allonger ta vie et abrégier celle des autres, mais tu ne peux pas le faire. Pour la vie il n'y a ni temps ni espace. La vie d'un moment et la vie d'un millier d'années, *ta* vie et la vie de tous les êtres du monde visible et invisible sont égales. On ne peut pas anéantir et changer la vie parce qu'elle seule existe ; tout le reste n'est qu'apparence.

Cela dit le vieillard disparut.

Le lendemain matin, le roi Assarkadon ordonna de délivrer Lahilié et tous les prisonniers, et de cesser de les supplicier.

Le troisième jour il appela son fils Achourbainpole et lui transmit le sceptre ; et lui-même d'abord se retira dans un désert où il médita ce qu'il avait appris, ensuite se mit à marcher comme un pèlerin, par les villes et les villages en enseignant aux hommes que la vie est une et que les hommes se font du mal à eux-mêmes seulement quand ils veulent en faire aux autres.

Iasnaïa Poliana, août 1903.

TROIS QUESTIONS

CONTE

Un roi pensa, une fois, que s'il savait toujours le moment où il faut commencer chaque œuvre, s'il savait avec quelles gens il faut travailler, avec qui il ne le faut pas, et, principalement, s'il savait toujours quelle affaire est la plus importante, alors il n'aurait jamais d'ennuis. Après avoir réfléchi, le roi fit savoir dans tout son royaume qu'il donnerait une grande récompense à celui qui lui apprendrait *comment savoir le temps opportun pour chaque affaire, quelles sont les gens les plus nécessaires et comment ne pas se tromper dans le choix de l'œuvre la plus importante de toutes*.

Et des savants commencèrent à venir pour répondre à ces différentes questions.

À la première question les uns disaient que pour connaître le temps opportun pour chaque affaire il faut se tracer d'avance l'emploi du temps, du mois, de l'année et le suivre strictement. C'est seulement alors, disaient-ils, que chaque chose se fait en son temps. Les autres disaient qu'on ne peut décider d'avance quelle chose il faut faire en tel temps, mais qu'il ne faut pas s'oublier dans des amusements stériles et être toujours attentif à ce qui arrive, et alors faire ce qu'exige le moment. Les troisièmes disaient que le roi aurait beau être attentif à ce qui arrive, un seul homme ne peut jamais décider sûrement en quel moment il faut faire telle ou telle chose, qu'il faut avoir le conseil d'hommes sages et, d'après ce conseil, voir ce qu'il faut faire et en quel temps. Les quatrièmes disaient qu'il y a des affaires pour lesquelles on n'a pas le temps d'interroger des conseillers et qu'il faut décider à l'instant si c'est le moment ou non de les commencer. Or pour le savoir, il faudrait savoir à l'avance ce qui arrivera ; et cela, seuls les mages

le peuvent. De sorte que, pour connaître le temps opportun pour chaque affaire, il faut interroger les mages.

Les réponses à la seconde question furent aussi diverses. Les uns disaient que les hommes les plus nécessaires aux rois sont ses aides dans le gouvernement ; les autres nommaient les prêtres. Les troisièmes disaient que les hommes les plus nécessaires pour les rois sont les médecins ; ce sont les soldats, disaient les quatrièmes.

À la troisième question : quelle œuvre est la plus importante au monde ? les uns répondaient les sciences ; les autres, l'art militaire ; les troisièmes, l'adoration de Dieu.

Vu la diversité des réponses, le roi n'accepta aucune d'elles et ne récompensa personne ; et, afin d'avoir une réponse sûre à ces questions, il résolut d'aller interroger un ermite, réputé pour sa sagesse.

Cet ermite vivait dans la forêt, ne sortait jamais, ne recevait que des gens simples. Aussi le roi s'habilla-t-il de vêtement pauvres et, avant d'arriver avec sa suite jusqu'à la cellule de l'ermite, il descendit de cheval et s'y rendit seul à pied.

Quand le roi s'approcha de l'ermite, celui-ci était devant sa cellule et retournait un massif. En apercevant le roi, il le salua et aussitôt se remit à creuser.

L'ermite était maigre et faible. Il enfonça la pelle dans la terre puis, ayant retourné le petit tas de terre, il soupira lourdement.

Le roi s'approcha de lui et lui dit :

— Je suis venu chez toi, sage ermite, pour te demander la réponse à trois questions : *Quel temps faut-il connaître et ne pas laisser échapper pour ne pas s'en repentir après ? Quelles sont les gens les plus nécessaires et avec qui faut-il travailler plus, et avec qui moins ? Quelles sont les œuvres les plus importantes et, par conséquent laquelle faut-il faire avant toutes les autres ?*

L'ermite écouta le roi et ne répondit rien. Il cracha dans ses mains et, de nouveau, se mit à remuer la terre.

— Tu es fatigué, dit le roi, donne-moi la pelle, je travaillerai pour toi.

— Merci, dit l'ermite, et, lui donnant la pelle, il s'assit sur le sol.

Après avoir retourné deux massifs, le roi s'arrêta et répéta ses questions. L'ermite ne répondit rien, se leva et tendit les mains vers la pelle.

— Maintenant repose-toi et moi je travaillerai, dit-il.

Mais le roi ne lui donna pas la pelle et continua à creuser. Une heure s'écoulait après l'autre, le soleil commençait déjà à se coucher derrière les arbres. Le roi, enfonçant la pelle dans la terre, dit :

— Je suis venu chez toi, homme sage, pour chercher la réponse à mes questions. Si tu ne peux me répondre, dis-le moi, je m'en irai.

— Attends, vois, quelqu'un court ici, regarde qui ? dit l'ermite.

Le roi se retourna et vit que, de la forêt, en effet, accourait un homme barbu. Cet homme tenait les mains contre son ventre ; au-dessous des mains le sang coulait. Quand il fut arrivé près du roi l'homme barbu tomba à terre et, sans remuer, gémit faiblement. Le roi aidé de l'ermite ouvrit l'habit de cet homme.

Il avait au ventre une large blessure. Le roi le lava comme il put avec son mouchoir et une serviette et l'ermite la pansa. Mais le sang ne cessait de couler. Le roi remplaça plusieurs fois le pansement mouillé de sang chaud, de nouveau lava et pansa la blessure. Quand le sang s'arrêta, le blessé reprit connaissance et demanda à boire. Le roi apporta de l'eau fraîche et lui donna à boire. Cependant le soleil s'était couché tout à fait et la fraîcheur était venue, c'est pourquoi le roi, avec l'aide de l'ermite, transporta l'homme barbu, dans la cellule, et le posa sur la couche de l'ermite. Là le blessé ferma les yeux et parut s'endormir.

Le roi était si fatigué de la marche et du travail, qu'assis sur le seuil il s'endormit aussi et d'un sommeil si profond qu'il dormit toute la courte nuit d'été. Quand le matin il s'éveilla, pendant longtemps il ne put comprendre où il était et quel était cet homme étrange, barbu, qui, couché sur le lit, le fixait de ses yeux brillants.

— Pardonne moi, dit d'une voix faible l'homme barbu, quand il s'aperçut que le roi était éveillé et le regardait.

— Je ne te connais pas et n'ai pas à te pardonner, dit le roi.

— Tu ne me connais pas, mais moi, je te connais. Je suis ton ennemi, celui qui a juré de se venger de toi, parce que tu es mon frère et m'as ravi

mon bien. Ayant appris que tu venais seul chez l'ermite, j'avais résolu de te tuer. Je voulais t'attaquer quand tu t'en retournerais, mais toute la journée se passait et je ne te voyais pas. Alors je sortis du traquenard pour savoir où tu étais et je tombai parmi tes compagnons. Ils m'ont reconnu et m'ont blessé. Je me suis enfui mais en perdant mon sang, et je serais mort si tu n'avais pansé ma blessure. Je voulais te tuer, et toi tu m'as sauvé la vie. Si maintenant je reste vivant, et si tu le veux, je te servirai comme l'esclave le plus fidèle, et j'ordonnerai à mes fils d'agir de même. Pardonne-moi.

Le roi était très heureux de s'être si facilement réconcilié avec un ennemi, et d'en avoir fait un ami. Non seulement il lui pardonna, mais il lui promit de lui rendre son bien, et d'envoyer chercher ses domestiques et son médecin.

Après avoir dit adieu au blessé le roi sortit sur le seuil pour chercher l'ermite. Avant de le quitter, il voulait lui demander une dernière fois de répondre aux questions qu'il lui avait posées.

L'ermite était dans la cour. Accroupi près du massif retourné la veille, il y ensemait des légumes.

Le roi s'approcha de lui et dit :

— Pour la dernière fois, homme sage, je te demande de répondre à mes questions.

— Mais la réponse t'est déjà donnée, prononça l'ermite en s'asseyant sur ses mollets maigres et regardant de bas en haut le roi qui était devant lui.

— Comment, j'ai la réponse ? dit le roi.

— Certainement ! répondit l'ermite. Si, hier, tu n'avais pas eu pitié de ma faiblesse et n'avais pas remué pour moi ce massif, si tu étais retourné seul, ton ennemi t'aurait attaqué et tu te repentirais de n'être pas resté avec moi. Alors le temps le plus opportun était pendant que tu remuais le massif, et moi j'étais l'homme le plus important, et l'œuvre la plus importante était de me faire du bien. Et après, quand l'homme est accouru, le temps le plus opportun était quand tu le soignais, car si tu n'avais pas pansé sa blessure il serait mort sans se réconcilier avec toi. Alors l'homme le plus important c'était lui ; et ce que tu lui as fait était l'œuvre la plus importante. Ainsi, souviens-toi que le temps le plus opportun est le seul, *immédiat*, et il est le plus important parce que c'est seulement à ce moment que nous sommes les

maîtres de nous-mêmes ; et l'homme le plus nécessaire est celui avec qui l'on se rencontre à ce *moment*, et l'œuvre la plus importante, *c'est de lui faire du bien*.

Iasnaïa Poliana, août 1903.

LE TRAVAIL, LA MORT ET LA MALADIE

CONTE

Parmi les Indiens de l'Amérique du Sud, il existe la légende suivante :

Dieu, disent-ils, créa les hommes de telle façon qu'il ne leur fallait pas travailler. Ils n'avaient besoin ni d'habits, ni de maisons, ni de nourriture, et tous vivaient jusqu'à cent ans sans connaître aucune maladie.

Un certain temps se passa et, quand Dieu regarda comment vivaient les hommes, il vit qu'au lieu de se réjouir de la vie, chacun d'eux n'avait souci que de soi, qu'ils se querellaient entre eux et s'étaient arrangés de telle façon que, non seulement ils n'étaient pas contents de la vie, mais la maudissaient.

Alors Dieu dit : « C'est parce qu'ils vivent chacun pour soi. » Pour les en empêcher, Dieu fit de telle sorte qu'il était impossible aux hommes de vivre sans travailler ; et pour ne pas souffrir de la faim et du froid, ils durent se couvrir avec des habits, bêcher la terre, cultiver et récolter les fruits et les grains.

— « Le travail les unira, pensa Dieu. C'est impossible à un seul de couper et de transporter les poutres, de bâtir les habitations ; c'est impossible qu'un seul fabrique les instruments de travail, sème, récolte, tisse, couse les habits. Il est facile de comprendre que plus nombreux ils seront à travailler ensemble, plus ils fabriqueront, plus la vie leur sera facile et plus ils seront unis. »

Quelque temps se passe encore. Dieu vint de nouveau regarder comment vivaient les hommes.

Mais les hommes vivaient encore plus mal qu'auparavant. Ils travaillaient en commun (ils ne pouvaient faire autrement), mais pas tous ensemble : il se séparaient en petits groupes et chaque groupe tachait d'ôter

le travail des autres, et tous s'empêchaient l'un l'autre d'employer à la lutte leur temps et leurs forces, et pour tous c'était mal. Voyant que ce n'était pas bien, Dieu résolut de laisser les hommes ignorants de l'heure de leur mort et de faire qu'ils pussent mourir à n'importe quel moment. Et il le leur déclara :

— « Quand ils sauront que chacun d'eux peut mourir à n'importe quel moment, pensa Dieu, ils ne se fâcheront plus les uns avec les autres à cause des soucis de la vie qui, à chaque instant, peut cesser ; ils ne gâteront plus les heures de la vie qui leur sont destinées. »

Mais ce fut autrement. Quand Dieu retourna voir comment vivaient les hommes, il s'aperçut que leur vie ne s'était pas améliorée.

Les plus forts, profitant de ce que les hommes pouvaient mourir en n'importe quel moment, subjuguèrent les plus faibles, en tuaient quelques-uns et menaçaient de mort les autres. Il en résultait que les forts et leurs héritiers ne travaillaient pas du tout et s'ennuyaient dans l'oisiveté, que les faibles travaillaient au delà de leurs forces et s'ennuyaient parce qu'ils n'avaient pas de repos. Et les uns et les autres se craignaient et se haïssaient mutuellement. Et la vie des hommes était encore plus malheureuse.

Voyant cela, Dieu, pour y remédier, résolut d'employer le dernier moyen : il envoya aux hommes des maladies de toutes sortes.

Dieu pensait que si tous les hommes étaient soumis aux maladies, ils comprendraient que les forts doivent avoir pitié des malades et les soulager, afin d'être, à leur tour, secourus par les faibles, quand ils seraient malades.

Et de nouveau Dieu abandonna les hommes à eux-mêmes. Mais quand il retourna pour voir comment vivaient les hommes maintenant qu'ils étaient soumis aux maladies, il constata que leur vie était encore pire. Ces mêmes maladies qui, dans la pensée de Dieu, devaient unir les hommes, les divisaient encore plus. Les hommes qui, par la force, obligeaient les autres à travailler, les obligeaient par la force à les soigner pendant la maladie et, par conséquent, eux-mêmes ne soignaient pas les malades. Et ceux qu'on forçait à travailler pour un maître et à garder les malades étaient si accablés par le travail qu'ils n'avaient pas le temps de soigner leurs propres malades et les laissaient sans secours.

Pour que les malades n'empêchassent pas les plaisirs des riches, on les installait dans des maisons où ils souffraient et mouraient non entourés de leurs proches et plaints par eux, mais entre les mains de personnes louées à cet effet et qui soignaient les malades non seulement sans compassion, mais avec dégoût. En outre, la plupart des maladies ayant été reconnues contagieuses, les hommes, dans la crainte de se contaminer, non seulement ne se rapprochaient pas des malades, mais même s'éloignaient de ceux qui les soignaient.

Alors Dieu se dit : « Si même par ce moyen on ne peut amener les hommes à comprendre en quoi consiste leur bonheur, qu'ils s'arrangent avec leurs propres souffrances ! » Et Dieu abandonna les hommes.

Restés seuls, les hommes vécurent longtemps sans comprendre ce qu'il leur fallait pour être heureux. Et seulement les tout derniers temps, quelques-uns d'entre eux commencèrent à comprendre que le travail ne doit pas être un épouvantail pour les uns et une chose forcée pour les autres, mais qu'il doit être l'œuvre commune, agréable qui unit tous les hommes. Ils commencèrent à comprendre qu'en vue de la mort, qui à chaque heure menace chacun, le seul acte raisonnable de chaque homme consiste à passer en accord et avec amour les années, les mois, les heures ou les minutes réservés à chacun. Ils commencèrent à comprendre que les maladies, non seulement ne doivent pas être une cause de division entre les hommes, mais qu'elles doivent être, au contraire, une cause d'union et d'amour entre eux.

Iasnaïa Poliana, août 1903.

LETTRE À NICOLAS II

Cher frère,

Cette appellation me semble la plus convenable parce que, dans cette lettre, je m'adresse moins à l'empereur qu'à l'homme, qu'au frère. Et, en outre, je vous écris presque de l'autre monde, me trouvant dans l'attente de la mort très prochaine.

Je ne voudrais pas mourir, sans vous dire ce que je pense de votre activité présente, ce qu'elle pourrait être, et quel grand bien elle pourrait apporter à des millions d'hommes et à vous-même, et quel grand mal elle peut faire si elle se poursuit dans la voie où elle est actuellement engagée.

Un tiers de la Russie est soumis à une surveillance policière renforcée : l'armée des policiers, avoués et inavoués, augmente sans cesse ; les prisons, les lieux de déportation et les bagnes sont combles ; outre deux cent mille criminels de droit commun, il y a une quantité considérable de condamnés politiques parmi lesquels maintenant on compte aussi des ouvriers. La censure a atteint dans les mesures répressives une absurdité à laquelle elle ne parvint point dans les pires moments des années qui suivirent 1840. Les persécutions religieuses ne furent jamais si fréquentes ni si cruelles que maintenant, et deviennent de plus en plus cruelles et fréquentes.

Dans les villes et les centres industriels sont concentrées des troupes qui, armées de fusils, sont envoyées contre le peuple. En plusieurs endroits, des chocs meurtriers se sont déjà produits, et partout il s'en prépare qui seront encore plus cruels.

Le résultat de toute cette activité cruelle du gouvernement, c'est que le peuple agriculteur, ces cent millions d'hommes sur qui est fondée la puissance de la Russie, malgré un budget d'État qui s'accroît considérablement, ou plutôt grâce à cet accroissement du budget, s'appauvrit d'année en année, de sorte que la famine est devenue l'état

normal, ainsi que le mécontentement général de toutes les classes et leur hostilité envers le gouvernement.

Et la cause de tout cela est claire jusqu'à l'évidence. La voici : vos aides vous affirment qu'en arrêtant tout le mouvement de la vie du peuple, ils garantissent le bonheur de ce peuple, en même temps que votre tranquillité et votre sécurité. Mais il est plus aisé d'arrêter le cours d'un fleuve que l'éternel mouvement en avant de l'humanité, établi par Dieu. Il est facile de comprendre que les hommes auxquels tel ordre de choses est avantageux et qui se disent au fond de leur âme : « Après nous le déluge ! », vous parlent ainsi ; mais il est surprenant que vous, homme intelligent et bon, puissiez les croire, et que, suivant leurs abominables conseils, vous fassiez ou laissiez faire tant de mal pour une idée aussi chimérique que l'arrêt du mouvement éternel de l'humanité.

Vous ne pouvez ignorer que, depuis que nous étudions la vie des peuples, les formes économiques et sociales, aussi bien que politiques et religieuses de cette vie, ont changé constamment en devenant, de grossières, de cruelles, d'insensées qu'elles étaient, plus douces, plus humaines, plus raisonnables. Vos conseillers vous disent que ce n'est pas vrai. Ils vous disent que l'orthodoxie et l'autocratie sont nécessaires au peuple russe, maintenant comme autrefois, et leur seront propres jusqu'à la fin des siècles, de sorte que, pour le bien du peuple, il faut, coûte que coûte, défendre ces deux formes liées entre elles : la croyance religieuse et l'état politique. Mais c'est un double mensonge : 1° on ne peut soutenir que l'orthodoxie qui était autrefois le propre du peuple russe, le soit encore maintenant : il résulte des comptes rendus du procureur général de Saint-Synode que les gens du peuple spirituellement les plus développés, malgré tous les désavantages et les dangers qu'ils encourent en s'écartant de l'orthodoxie, passent de plus en plus aux sectes ; 2° s'il était vrai que l'orthodoxie est le propre du peuple russe, il ne serait pas besoin de défendre avec tant de force cette forme de la croyance et de persécuter si cruellement ceux qui la nient.

Quant à l'autocratie, si elle a convenu au peuple russe quand ce peuple regardait le tsar comme un Dieu terrestre et infaillible, dirigeant seul le peuple ; maintenant il n'en est plus ainsi, car tous savent ou apprennent,

aussitôt qu'ils reçoivent une teinte d'instruction : 1° qu'un bon roi n'est qu'un hasard heureux, que les rois peuvent être et furent des tyrans ou des fous, comme Ivan IV et Paul, et 2° que si bon et si sage que soit le tsar, il ne peut diriger lui-même un peuple de cent millions d'hommes, que ce sont les proches du tsar qui dirigent le peuple et qu'ils se soucient beaucoup plus de leur propre situation que du bien du peuple.

Vous direz : le tsar peut choisir pour aides des hommes désintéressés et bons. Malheureusement, le tsar ne peut pas le faire, parce qu'il ne connaît que quelques dizaines d'hommes qui, par hasard ou par diverses intrigues, se sont approchés de lui et écartent soigneusement ceux qui pourraient les remplacer. De sorte que le tsar choisit, non parmi ces milliers d'hommes sains, énergiques, vraiment éclairés, honnêtes, qui aspirent aux affaires publiques, mais parmi ceux desquels Beaumarchais a dit : « Médiocre et rampant, l'homme parvient à tout. » Et si des Russes sont prêts à obéir au tsar, ils ne peuvent, sans un sentiment de révolte, obéir à des gens qu'ils méprisent. Votre croyance erronée à l'amour du peuple pour l'autocratie et son représentant le tsar, vous est peut-être donnée par le fait que partout où vous arrivez, à Moscou et autres villes, une foule de gens vous suit en courant et criant : « Hourra ! » Ne croyez pas que ce soit l'expression du dévouement à votre personne. Non, c'est une foule de curieux qui courrait de même à chaque spectacle inaccoutumé. Souvent, ces gens que vous prenez pour les représentants des sentiments du peuple à votre égard, ne sont qu'une foule ramassée et instruite par la police.

Si vous pouviez vous promener pendant le passage du train impérial, parmi les paysans placés derrière les troupes, le long de la voie, et écouter ce que disent ces paysans, les starostes et autres fonctionnaires des villages, amenés là par force des villages voisins, et qui, par le froid ou la pluie, sans aucune récompense, avec leurs provisions, attendent parfois plusieurs jours le passage du train, vous entendriez alors les vrais représentants du peuple, les simples paysans, et vous apprendriez que leurs paroles n'expriment nullement l'amour pour l'autocratie et son représentant. Si, il y a cinquante ans, au temps de Nicolas I^{er}, le prestige du pouvoir impérial était encore très grand, depuis trente ans il n'a cessé de baisser, et, ces dernières années, il est tombé si bas que, dans toutes les classes, personne ne se gêne plus pour

blâmer ouvertement, non seulement les ordres du gouvernement, mais le tsar lui-même, ou même se moquer de lui et l'insulter.

L'autocratie est une forme de gouvernement qui est morte. Peut-être correspond-elle encore aux besoins de quelques peuples de l'Afrique centrale, éloignés de tout le monde, mais elle ne répond plus aux besoins du peuple russe, qui s'éclaire de jour en jour par l'instruction de plus en plus générale. Aussi, pour soutenir cette forme de gouvernement et l'orthodoxie, liée à elle, il faut, comme cela se fait maintenant, user des contraintes de toutes sortes, de la surveillance policière renforcée, de la déportation administrative, des supplices, des persécutions religieuses, de l'interdiction des livres et des journaux, de la déformation de l'éducation, et, en général, d'actes cruels et mauvais de toutes sortes. Tels ont été, jusqu'ici, les actes de votre règne, à commencer par votre réponse, qui provoqua l'indignation générale de toute la société. Vous qualifiâtes de « rêves insensés » les désirs les plus légitimes de l'homme, que vous exprima la députation du zemstvo du gouvernement de Tver. Tous vos ordres sur la Finlande, sur les accaparements en Chine, votre projet de la conférence de la Haye accompagné d'une augmentation des troupes, votre restriction de l'autonomie locale, l'accroissement des abus administratifs, votre acquiescement aux persécutions religieuses, votre consentement au monopole de l'alcool, c'est-à-dire la vente, par le gouvernement, d'un poison qui tue le peuple, et enfin votre obstination à maintenir la peine corporelle, malgré toutes les représentations qui vous ont été faites sur le besoin d'abroger cette mesure insensée, absolument inutile et qui fait la honte du peuple russe, tous ces actes, vous pouviez ne les pas commettre, si vous ne vous étiez donné, suivant le conseil d'aides peu sérieux, le but impossible d'arrêter la vie du peuple et même de la ramener à l'état ancien déjà vécu.

Par la violence, on peut opprimer le peuple, mais non le diriger. En notre temps, l'unique moyen de diriger effectivement le peuple consiste à se placer en tête du mouvement du peuple du mal vers le bien, des ténèbres vers la lumière, et à le conduire au but le plus proche de ce mouvement. Et, pour être en état de le faire, il faut, avant tout, donner au peuple la possibilité d'exprimer ses désirs et ses besoins, et, les ayant entendus,

remplir ceux d'entre eux qui correspondent, non aux besoins d'une classe, mais à ceux de la majorité du peuple, à ceux de la masse du peuple ouvrier.

Et les désirs qu'exprimerait maintenant le peuple russe, si on lui donnait la possibilité de le faire, selon moi, seraient les suivants :

Avant tout, le peuple ouvrier dirait qu'il désire être débarrassé de ces lois exclusives qui le mettent dans la situation d'un paria ne jouissant pas des droits de tous les autres citoyens. En outre, il dirait qu'il veut la liberté de déplacement, la liberté de l'enseignement, de la croyance, qui répond à ses besoins spirituels. Et, le principal, le peuple de cent millions, dirait d'une seule voix qu'il désire la libre jouissance de la terre, c'est-à-dire l'abolition du droit de propriété foncière.

Et voilà, cette abolition du droit de la propriété foncière est, selon moi, le but le plus proche que le gouvernement doive se proposer d'atteindre en notre temps.

Dans chaque période de la vie humaine, il y a un certain degré, plus proche que tout autre, de la réalisation des formes meilleures de la vie, et auquel la vie tend. Cinquante années auparavant, ce degré le plus proche était l'abolition de l'esclavage, de nos jours c'est l'émancipation des masses ouvrières de cette minorité qui pèse sur elles, ce qu'on appelle la question ouvrière.

Dans l'Europe occidentale, l'atteinte de ce but semble possible par la socialisation des usines et des fabriques. Cette solution de la question est-elle juste ou non ? est-elle possible ou non pour les peuples occidentaux ? Mais, pour la Russie actuelle, cette solution n'est évidemment pas applicable.

En Russie, où une énorme partie de la population vit de la terre et se trouve sous la dépendance absolue des gros propriétaires fonciers, l'émancipation des travailleurs, évidemment, ne peut être atteinte par la socialisation des fabriques et des usines. Pour le peuple russe, la délivrance ne peut s'effectuer que par l'abolition de la propriété foncière et la reconnaissance de la libre possession de la terre. C'est, depuis longtemps, le désir le plus ardent du peuple russe, et il attend toujours que le gouvernement russe le réalise.

Je sais que vos conseillers verront dans ces idées le comble de la légèreté et le manque de sens pratique d'un homme qui ne comprend pas toute la difficulté de gouverner, et surtout paraîtra telle l'idée de reconnaître la terre comme une propriété commune, mais je sais aussi que, pour ne pas être forcé de commettre sur le peuple des violences de plus en plus cruelles, il n'y a qu'un seul moyen : prendre pour but ce qui est le désir du peuple, et, sans attendre que le tombereau glisse et frappe les jambes, le conduire soi-même, c'est-à-dire marcher au premier rang de la réalisation : des meilleures formes de la vie. Pour les Russes, ce but ne peut être que l'abolition de la propriété foncière. Seulement alors le gouvernement pourra, sans faire comme maintenant des concessions indignes, exercer des contraintes envers les ouvriers des fabriques et la jeunesse des écoles, sans crainte pour son existence, être le guide de son peuple et le diriger réellement.

Vos conseillers vous diront qu'affranchir la terre du droit de propriété, c'est une fantaisie irréalisable. Selon eux, forcer un peuple vivant, de cent millions d'âmes, à cesser de vivre, à rentrer dans la coquille qu'il a fait craquer depuis longtemps, ce n'est pas une fantaisie, mais la réalité, et l'œuvre la plus sage et la plus pratique. Mais il suffit de réfléchir sérieusement pour comprendre ce qui est irréalisable et nuisible, bien que se faisant, et, au contraire, ce qui est réalisable, nécessaire et opportun, bien que n'étant pas encore commencé.

Moi, personnellement, je pense qu'en notre temps la propriété foncière est une injustice aussi criante et évidente que l'était, il y a cinquante ans, le servage. Je pense que son abolition placerait le peuple russe au plus haut degré de l'indépendance, du bonheur et de l'aisance. Je pense aussi que cette mesure anéantirait entièrement cette irritation socialiste et révolutionnaire qui s'échauffe maintenant parmi les ouvriers et menace des plus grands dangers le gouvernement et le peuple.

Mais je puis me tromper et la solution de la question ne peut être donnée, pour le moment, que par le peuple lui-même, s'il a la possibilité d'exprimer ce désir. De sorte qu'en tout cas, la première tâche qui incombe au gouvernement, c'est d'abolir le joug qui empêche au peuple d'exprimer ses désirs et ses besoins. On ne peut faire le bien à l'homme qu'on bâillonne afin de ne pas entendre ce qu'il désire pour son bien. C'est seulement en

apprenant les désirs et les besoins du peuple, ou de la majorité, qu'on peut le diriger et lui faire du bien.

Cher frère, vous n'avez qu'une vie en ce monde, et vous pouvez la dépenser en tentatives vaines d'arrêter le mouvement de l'humanité, du mal vers le bien, des ténèbres vers la lumière, mouvement établi par Dieu, et vous pouvez, en prenant connaissance des besoins et des désirs du peuple, et consacrant votre vie à leur satisfaction, la passer tranquillement et joyeusement en servant Dieu et les hommes.

Et, si grande que soit votre responsabilité pour ces années de votre règne pendant lesquelles vous pouvez faire beaucoup de bien ou de mal, encore plus grande est votre responsabilité devant Dieu pour votre vie d'ici-bas, de laquelle dépend votre vie éternelle, et que Dieu vous a donnée non pour prescrire des œuvres méchantes de toutes sortes ou y participer et les tolérer, mais pour remplir Sa volonté. Et sa volonté, c'est de faire aux hommes le bien et non le mal.

Réfléchissez à cela, non devant les hommes, mais devant Dieu, et faites ce que vous dira Dieu, c'est-à-dire votre conscience. Et n'ayez pas peur des obstacles que vous rencontrerez, si vous entrez dans cette nouvelle voie de la vie. Ces obstacles se détruiront d'eux-mêmes, et vous ne les remarquerez pas, si seulement vous agissez non pour la gloire humaine, mais pour votre âme, c'est-à-dire pour Dieu.

Pardonnez-moi si, par hasard, je vous ai blessé ou attristé dans cet écrit. Seul le désir du bien du peuple russe et le vôtre m'a guidé.

Ai-je réussi ? l'avenir le dira, avenir que, selon toutes probabilités, je ne verrai pas. J'ai fait ce que j'ai cru mon devoir.

Votre frère qui, sincèrement, vous désire le vrai bien,

L. TOLSOÏ.

Gaspra, 16 janvier 1902.

SUR LA RÉVOLUTION^[1]

« Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. » Les révolutionnaires disent que leur activité a pour but la destruction de cet état de choses tyrannique qui opprime et déprave les hommes. Mais, pour l'anéantir, il faut d'abord en avoir les moyens. Pour cela, il faut qu'il y ait au moins une chance de succès de cette destruction. Et il n'y a pas la moindre chance pareille. Les gouvernements, existant, depuis longtemps déjà, connaissent leurs ennemis et les dangers qui les menacent, et c'est pourquoi ils ont pris depuis longtemps et prennent toutes les mesures rendant impossible la destruction de cet état de choses par lequel ils se maintiennent. Et les motifs et les moyens qu'ont pour cela les gouvernements sont les plus forts qui puissent exister : l'instinct de conservation et l'armée disciplinée.

La tentative révolutionnaire du 14 décembre^[2] s'est produite dans les conditions les plus favorables : c'était le moment d'un interrègne de hasard et la plupart des révoltés appartenaient à l'armée. Eh quoi ! À Pétersbourg et à Toulchine l'insurrection était réprimée presque sans effort par les troupes soumises au gouvernement, puis vint le règne de Nicolas I^{er}, inepte, brutal, qui déprava les hommes, et dura près de trente ans. Et toutes les tentatives de révolution, non de palais, qui suivirent celle-ci, en commençant par les aventures de dizaines de jeunes gens des deux sexes qui pensèrent, en armant les paysans russes d'une trentaine de pistolets, vaincre une armée aguerrie de milliers de soldats, jusqu'aux dernières manifestations des ouvriers qui, le drapeau déployé, criaient : « À bas le despotisme ! » et que dispersèrent facilement des dizaines de sergents de ville et de Cosaques avec la nagaïka, ainsi que les explosions et les assassinats des années 1870 qui aboutirent au 1^{er} mars^[3], toutes ces tentatives se terminèrent — et ne pouvaient se terminer autrement — par la

perte de plusieurs braves gens et par un accroissement de force et de brutalité du gouvernement. Les choses n'ont pas changé : À la place d'Alexandre II, Alexandre III, puis Nicolas II. À la place de Bogolievov, Glazov ; à la place de Sipiaguine, Plehwe ; à la place de Bobrikov, Obolensky.

Je n'ai pas achevé ce passage que déjà Plehwe n'est plus là et à sa place on pense nommer quelque autre, probablement encore plus nuisible que Plehwe, parce que, après le meurtre de Plehwe, le gouvernement doit devenir encore plus cruel. On ne peut nier le courage des hommes comme Khaltourine^[4], Ryssakov, et Mikhaïlov^[5], et maintenant les meurtriers de Bobrikov et de Plehwe, qui sacrifèrent leur vie pour atteindre un but inaccessible. De même on ne peut méconnaître le courage et l'abnégation de ceux qui, avec les sacrifices les plus grands, vont au peuple pour souffler la révolte, de ceux qui impriment et répandent les brochures révolutionnaires.

Mais il est impossible de ne pas voir que l'activité de ces hommes ne peut mener qu'à leur perte et à l'aggravation de la situation générale. Ce fait que des hommes intelligents, moraux, peuvent s'adonner entièrement à une activité si évidemment inutile peut s'expliquer seulement parce que, dans l'activité révolutionnaire, il y a une part de lutte, d'excitation, de risque de la vie libre, qui attire toujours la jeunesse. C'est pénible de voir l'énergie d'hommes forts et capables se dépenser à tuer des animaux, à parcourir à bicyclette de grandes distances, à sauter des obstacles, à lutter, etc., et c'est encore plus triste de voir cette énergie se dépenser pour troubler les hommes, pour les entraîner à une activité dangereuse qui détruit leur vie, ou, ce qui est pire encore, à fabriquer de la dynamite, à faire des explosions, ou, tout simplement, à tuer un personnage politique quelconque jugé nuisible, et que des milliers de gens encore plus nuisibles sont prêts à remplacer.

Et le plus triste c'est de voir les personnes les meilleures, les plus morales, bonnes, courageuses, comme l'était M^{lle} Perovskaia^[6], Osinsky, Lisogoub^[7] et plusieurs autres — pour ne parler que des morts, — de voir que ces personnes entraînées par la lutte sont amenées non seulement à dépenser leurs meilleures forces pour atteindre l'inaccessible, mais à

commettre le crime contraire à toute leur nature, le meurtre, ou à y participer.

Les révolutionnaires disent que le but de leur activité, c'est la liberté. Mais, pour servir la liberté, il faut définir nettement ce qu'on entend par ce mot.

Les révolutionnaires comprennent sous le mot liberté la même chose que comprennent les gouvernements contre lesquels ils luttent, à savoir : *le droit* — protégé par la loi (et la loi est imposée par la violence) — *le droit pour chacun de faire ce qui n'attente pas à la liberté des autres*. Mais comme les actes qui portent atteinte à la liberté des autres sont définis différemment suivant ce que les hommes croient être le droit sacré de chaque individu, alors la liberté, dans cette définition, n'est rien d'autre que la permission de faire tout ce que ne défend pas la loi, ou, plus exactement, selon cette définition, la liberté, c'est la défense égale pour tous de commettre, sous peine de punition, les actes qui attentent à ce qu'on reconnaît être le droit des individus. C'est pourquoi, ce qui, d'après cette définition, est regardé comme la liberté, dans la plupart des cas n'est que la violation de la liberté de l'homme. Par exemple, notre société reconnaît au gouvernement le droit de disposer du travail (impôts), même de la personne (service militaire) de ses citoyens. On reconnaît que quelques hommes ont le droit de la possession exclusive de la terre, et cependant, il est évident que ces droits, en protégeant la liberté des uns, non seulement ne donnent pas la liberté aux autres, mais, de la façon la plus brutale, privent la majorité du droit de disposer de son travail et même de sa personne.

De sorte que la définition de la liberté comme droit de faire tout ce qui n'entrave pas la liberté d'autrui, tout ce qui n'est pas défendu par la loi, évidemment ne correspond pas à la conception qu'on attache au mot *liberté*. Il n'en peut être autrement, parce qu'une telle définition attribue à la conception de la liberté la qualité de quelque chose de positif, tandis que la liberté est une conception négative. La liberté, c'est l'absence d'entraves. L'homme est libre seulement quand personne ne lui défend, sous la menace de la violence, l'accomplissement de certains actes.

C'est pourquoi dans la société où les droits des gens sont définis de telle ou autre façon et où l'on exige et défend, sous peine de punition, certains actes, dans telle société les hommes ne peuvent être libres. Ils peuvent être

vraiment libres seulement quand tous sont également convaincus de l'inutilité, de l'illégitimité de la violence et obéissent aux règles établies non en vue de la violence ou de la menace, mais par la conviction raisonnables.

« Mais, m'objecte-t-on, il n'y a pas de société pareille, et c'est pourquoi nulle part ne peut exister la vraie liberté. »

Il est vrai qu'il n'y a pas de société pareille où ne soit pas reconnue la nécessité de la violence, mais il y a divers degrés de cette nécessité. Toute l'histoire de l'humanité est la substitution de plus en plus grande de la conviction raisonnable à la violence. Plus la société reconnaît clairement la stupidité de la violence, plus elle s'approche de la vraie liberté. C'est simple et ce devrait être clair pour tous, si depuis longtemps ne s'étaient établis parmi les hommes l'inertie de la violence et l'embrouillement volontaire des conceptions, pour soutenir cette violence avantageuse aux dominateurs.

L'influence mutuelle par la conviction raisonnable basée sur les lois de la raison communes à tous est propre aux hommes, aux êtres raisonnables. Cette soumission volontaire de tous aux lois de la raison et le fait pour chacun d'agir envers autrui comme il veut qu'on agisse envers lui sont propres à la nature de l'homme raisonnable commune à tous. Ce rapport mutuel des hommes, qui réalise la plus haute justice, est propagé par toutes les religions, et l'humanité ne cesse de s'en rapprocher.

C'est pourquoi il est évident qu'une liberté de plus en plus grande est atteinte, non par l'introduction de nouvelles formes de la violence, comme le font les révolutionnaires qui tachent d'anéantir une violence existante par une autre violence, mais en répandant parmi les hommes la conscience de l'illégitimité, de la criminalité, de la violence et la possibilité de son remplacement par la conviction raisonnable, en même temps que chaque individu usera de moins en moins de la violence. Et, pour répandre cette conscience et l'abstention de la violence, chaque homme a toujours un moyen accessible et le plus puissant : s'expliquer cette conscience à soi-même, c'est-à-dire à cette petite partie du monde qui nous est soumise et, grâce à cette conscience, s'écarter de toute participation à la violence, et mener une vie avec laquelle la violence devient inutile.

— Pense sérieusement, comprends et définis le sens de ta vie et ta destination — la religion te le montrera — ; tâche, autant que possible, de réaliser dans ta vie ce que tu considères comme ta destination. Ne participe pas au mal que tu reconnais et blâmes. Vis de telle façon que la violence ne te soit pas nécessaire, et tu aideras de la façon la plus efficace à répandre la conscience de la criminalité, de l'inutilité de la violence, et, en agissant ainsi, par la voie la plus sûre, tu atteindras la délivrance des hommes, ce but que s'assignent les révolutionnaires convaincus.

— « Mais on ne me permet pas de dire ce que je pense et de vivre comme je le crois nécessaire. »

— Personne ne peut te forcer à dire ce que tu ne crois pas utile et à vivre comme tu ne le veux pas, et tous les efforts de ceux qui te contraindront ne feront que fortifier l'influence de tes paroles et de tes actes.

Mais ce refus de l'activité extérieure ne sera-t-il pas un signe de faiblesse, de lâcheté, d'égoïsme ? Cet écart de la lutte n'aidera-t-il pas à l'augmentation du mal ?

Une telle opinion existe ; elle est provoquée par les meneurs révolutionnaires. Mais cette opinion est non seulement injuste, elle relève de la mauvaise foi. Que chaque homme qui désire collaborer au bien général des hommes essaye de vivre sans recourir en aucun cas à la protection de sa personne et de sa propriété par la violence ; qu'il essaye de ne pas se soumettre aux exigences des superstitions religieuses et gouvernementales, qu'en aucun cas il ne participe à la violence gouvernementale, soit dans les tribunaux, soit dans les administrations ou tout autre service, qu'il ne jouisse sous aucune forme de l'argent pris de force au peuple, et, le principal, qu'il ne participe pas au service militaire, la source de toutes les violences, et cet homme apprendra, par expérience, combien il faut plus de vrai courage et de sacrifices pour une pareille activité que pour l'activité révolutionnaire.

Le seul refus de payer les impôts ou de participer au service militaire, en se basant sur la loi religieuse et morale que les gouvernements ne peuvent renier, ce seul refus, ferme et hardi, ébranle les bases sur lesquelles se tiennent les gouvernements, et cela, mille fois plus sûrement que les grèves

les plus longues, les millions de brochures socialistes, les révolutions les mieux organisées ou les meurtres politiques.

Et les gouvernements le savent. L'instinct de conservation leur dit où est le danger principal. Ils n'ont point peur des tentatives violentes, car ils ont entre les mains une force invincible, mais ils se savent impuissants contre la conviction raisonnable affirmée par l'exemple de la vie.

L'activité spirituelle est la force la plus grande et la plus puissante. Elle meut le monde. Mais pour être la force qui meut le monde, il faut que les hommes croient en sa puissance, qu'ils jouissent d'elle seule sans y mêler les procédés extérieurs de la violence qui détruisent sa force. Les hommes doivent comprendre que tous les remparts de la violence qui semblent les plus inébranlables ne se détruisent pas par des conjurations, par des discussions parlementaires ou des polémiques de journaux, encore moins par les révoltes et les meurtres, ils se détruisent seulement par l'explication que se fait chacun du sens et du but de sa vie et l'exécution ferme, courageuse, sans compromis, dans tous les cas de la vie, des exigences de la loi supérieure, intérieure de la vie. Il serait très désirable que les jeunes gens que ne lie pas le passé, qui veulent sincèrement servir au bien des hommes, comprennent que l'activité révolutionnaire qui les attire non seulement n'atteint pas le but poursuivi, mais, au contraire, écarte leurs meilleures forces de la voie où ils peuvent servir Dieu et les hommes ; que cette activité, le plus souvent, produit l'activité contraire, que ce but n'est atteint que par la conscience claire pour chaque individu de sa destination et de la dignité humaine et, en conséquence, par la vie ferme, religieuse et morale qui n'admet aucun compromis, ni en paroles, ni en actes, avec le mal de la violence qu'on blâme et désire détruire.

Si la centième partie de l'énergie dépensés maintenant par les révolutionnaires pour atteindre des buts extérieurs inaccessibles était employée au travail intérieur spirituel, depuis déjà longtemps, comme la neige au soleil d'été, aurait fondu ce mal contre lequel les révolutionnaires ont tant lutté et luttent encore en vain.

Iasnaia Poliana, 22 juillet/4 août 1904.

1. ↑ Cet article sert de préface à une brochure de M. V. Tchertkov : *La Révolution violente ou la libération chrétienne ?*
2. ↑ Décembre 1825.
3. ↑ 1^{er} Mars 1881. Meurtre d'Alexandre II.
4. ↑ Il essaya de faire sauter le palais d'hiver en 1880.
5. ↑ Deux des auteurs du meurtre d'Alexandre II.
6. ↑ Qui participa au meurtre d'Alexandre II.
7. ↑ Riche propriétaire qui donna sa fortune, plusieurs millions, pour la propagande révolutionnaire, et fut pendu.

LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS EN RUSSIE

Il y a deux mois, je reçus d'un journal de l'Amérique du Nord, un câblogramme, avec réponse payée de cent mots ; on me demandait mon opinion sur *l'importance, le but, et les conséquences probables de l'agitation des Zemstvos*. Ayant sur ce sujet une opinion très nette, et en désaccord avec celle de la majorité, je crus nécessaire de la donner.

Voici ce que je répondis :

L'agitation des Zemstvos a pour but la limitation du despotisme et l'institution d'un gouvernement représentatif. Les meneurs de cette agitation atteindront-ils leur but ou continueront-ils seulement à troubler la société ? Dans les deux cas, le résultat probable de tout cela sera l'ajournement de la véritable amélioration sociale, puisque la véritable amélioration sociale ne s'obtient que par le perfectionnement religieux et moral de l'individu. Tandis que l'agitation politique, plaçant devant les individus l'illusion pernicieuse de l'amélioration sociale par le changement des formes extérieures, arrête, ordinairement, le vrai progrès, ce qu'on peut remarquer dans tous les États constitutionnels : France, Angleterre, Amérique.

Le contenu de ce télégramme parut dans les *Moskovskïa Viédomosti*, avec quelques inexactitudes ; et, aussitôt après, je commençai à recevoir et reçois encore des lettres pleines de reproches pour l'idée que j'ai exprimée ; de plus, les journaux américains, anglais et français me demandent ce que je pense des événements qui se produisent actuellement en Russie. Je ne désirais répondre ni aux uns ni aux autres, mais après les massacres de Saint-Pétersbourg et les sentiments d'indignation, de peur, de colère et de haine qu'ils ont provoqués dans la société, j'ai cru de mon devoir

d'exprimer avec plus de détails et de netteté, ce que j'avais exposé brièvement dans les cent mots du journal américain.

Ce que j'ai à dire aidera peut-être quelques hommes à s'affranchir de ces sentiments pénibles de blâme, de honte, d'irritation, de haine, de désir de la lutte, de vengeance, et de conscience de leur impuissance qu'éprouvent maintenant la plupart des Russes ; peut-être cela les aidera-t-il à reporter leur énergie sur cette activité intérieure, morale, qui seule procure le vrai bien aux individus ainsi qu'à la société, et qui, maintenant, est d'autant plus nécessaire que les événements qui se déroulent sont plus compliqués et plus pénibles.

Voici ce que je pense des événements actuels : Je considère, non seulement le gouvernement russe, mais chaque gouvernement, comme une institution compliquée, consacrée par la tradition et la coutume pour commettre impunément la violence, les crimes les plus épouvantables, les meurtres, les pillages, et répandre l'alcoolisme, l'étourdissement, la dépravation, l'exploitation du peuple par les riches et les forts. C'est pourquoi je pense que tous les efforts de ceux qui désirent améliorer la vie sociale, doivent tendre à affranchir les hommes des gouvernements, dont l'inutilité devient, en notre temps, de plus en plus évidente. Ce but, selon moi, s'atteint par un moyen, un seul : par le perfectionnement intérieur religieux et moral des individus.

Plus les hommes seront supérieurs sous le rapport religieux et moral, plus les formes sociales dans lesquelles ils se grouperont seront bonnes et moins le gouvernement commettra de violence et de mal. Et au contraire, plus les hommes d'une certaine société seront inférieurs, au point de vue religieux et moral, plus le gouvernement sera puissant et plus le mal qu'il commettra sera grand.

De sorte que le mal causé aux hommes par les agissements du gouvernement est toujours proportionnel à l'état religieux et moral de la société, quelle que soit sa forme.

Cependant, certaines gens, devant tout le mal commis présentement par le gouvernement russe, — gouvernement particulièrement cruel, grossier, stupide et mensonger — pensent que tout ce mal ne se produirait pas si le gouvernement russe était organisé comme il devrait l'être, sur le modèle des

autres gouvernements existants (qui sont les mêmes institutions, bonnes à commettre impunément, sur leurs peuples, des crimes de toutes sortes) ; et pour y remédier, ces gens emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir, s'imaginant que le changement des formes extérieures peut modifier le contenu.

Une pareille activité me semble *inefficace, déraisonnable, irrégulière* (c'est-à-dire que les hommes s'attribuent des droits qu'ils n'ont pas) et *inutile*.

Je trouve cette activité inefficace, parce que la lutte par la force, et, en général, par les manifestations extérieures (et non par la seule force morale), d'un petit groupe de gens contre un gouvernement puissant qui défend sa vie, et qui dispose ? pour cela de millions d'hommes armés et disciplinés et de milliards, parce que, pareille lutte, au point de vue du succès possible, n'est que ridicule, et elle est pénible au point de vue du sort de ces malheureux hommes entraînés qui perdent leur vie dans cette lutte inégale.

Cette activité me semble déraisonnable, parce que, même dans l'hypothèse la plus improbable — le triomphe de ceux qui luttent actuellement contre le gouvernement, — la situation des hommes ne pourrait pas s'améliorer.

Le gouvernement actuel, qui agit par la force, est tel, seulement parce que la société qu'il domine est composée d'hommes moralement très faibles, dont les uns, guidés par l'ambition, le lucre et l'orgueil, sans être gênés par la conscience, tâchent, par tous les moyens, d'accaparer et de retenir le pouvoir, et les autres, par crainte et aussi par l'amour du gain et l'ambition, ou, grâce à l'étourdissement, aident les premiers ou se soumettent. Aussi, de quelque façon et sous quelque forme que se groupent ces hommes, il en résultera toujours un gouvernement pareil et aussi violent.

Je trouve cette activité irrégulière, parce que les hommes, qui actuellement, en Russie, luttent contre le gouvernement — les membres libéraux des Zemstvos, les médecins, les avocats, les écrivains, les étudiants, les révolutionnaires et quelques milliers d'ouvriers détachés du peuple et influencés par la propagande, — bien qu'ils se croient et s'intitulent les représentants du peuple, n'ont aucun droit à ce titre.

Ces hommes, au nom du peuple, réclament du gouvernement la liberté, liberté de la presse, liberté de conscience, liberté de réunion, la séparation des Églises et de l'État, la journée de travail de huit heures, la représentation nationale, etc. Et demandez au peuple, aux cent millions de paysans, ce qu'ils pensent de ces réclamations, et le vrai peuple, les paysans, aura beaucoup de peine pour répondre, parce que toutes ces réclamations, même la journée de travail de huit heures, pour la grande masse des paysans, ne présentent aucun intérêt.

Les paysans n'ont que faire de tout cela, il leur faut autre chose : ce qu'ils attendent et désirent depuis longtemps, ce à quoi ils pensent et dont ils parlent sans cesse, — et dont il n'y a pas un mot dans toutes les adresses libérales et les discours, et qu'on mentionne à peine, en passant, dans les programmes révolutionnaires et socialistes — ce que le peuple attend et désire, c'est l'affranchissement de la terre du droit de propriété, la socialisation de la terre. Quand le paysan jouira de la terre, ses enfants n'iront plus aux fabriques, et ceux qui voudront y aller établiront eux-mêmes, pour eux, le nombre d'heures de travail et de salaire. On dit, donnez la liberté et le peuple exposera ses réclamations. C'est faux. En Angleterre, en France, en Amérique, la liberté de la presse est absolue, cependant, dans les parlements, on ne parle pas de la socialisation de la terre, on en parle à peine dans les journaux, et la question du droit du peuple sur la terre, reste reléguée à l'arrière-plan.

C'est pourquoi les libéraux et les révolutionnaires qui rédigent les cahiers de doléances du peuple n'y ont aucun droit : ils ne représentent pas le peuple, ils ne représentent qu'eux-mêmes.

Aussi, selon moi, cette activité est-elle inefficace, déraisonnable, et irrégulière. De plus, elle est nuisible parce qu'elle détourne les hommes de cette activité unique — le perfectionnement moral de l'individu — par laquelle, et exclusivement par laquelle, peuvent être atteints les buts que se proposent les hommes qui luttent contre le gouvernement.

« L'un n'empêche pas l'autre », dira-t-on. Mais ce n'est pas vrai. On ne peut faire deux choses à la fois. On ne peut se perfectionner moralement et participer, en même temps, à des actes politiques qui entraînent les hommes dans les intrigues, les ruses, les luttes, la colère allant jusqu'au meurtre. L'activité politique non seulement n'aide pas à l'affranchissement des violences gouvernementales, mais, au contraire, elle rend les hommes de plus en plus inaptes à l'unique activité qui les puisse affranchir.

Tant que les hommes seront incapables de résister aux séductions de la peur, de l'étourdissement, du lucre, de l'ambition, de la vanité, qui asservissent les uns et dépravent les autres, ils se grouperont toujours en une société composée de violateurs et d'imposteurs, et de leurs victimes. Pour que cela ne soit pas, chaque individu doit faire un effort moral sur lui-même. Les hommes sentent cela, au fond de leur âme, mais ils veulent atteindre d'une façon quelconque, sans efforts, ce qui ne s'atteint que par l'effort.

S'expliquer, par ses propres efforts, son rapport envers le monde et s'y tenir, établir son rapport envers les hommes, en se basant sur cette loi éternelle : « ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas que les autres te fassent », réprimer ses mauvaises passions, qui nous livrent au pouvoir des autres hommes, n'être ni le maître ni l'esclave de personne, ne pas feindre, ne pas mentir, ni par crainte, ni par lucre, ne pas éluder les exigences de la loi suprême de la conscience, tout cela exige l'effort.

S'imaginer, au contraire, que l'institution d'une certaine forme de gouvernement amènera, par une voie mystique quelconque, tous les hommes, et soi-même dans ce nombre, à l'équité et à la vertu et, pour arriver à cela, sans aucun effort de la pensée, répéter ce que disent les hommes d'un parti, s'émouvoir, discuter, mentir, feindre, insulter et se battre, tout cela se fait de soi-même, sans qu'il y ait besoin d'efforts. Les hommes veulent tellement qu'il en soit ainsi, qu'ils se persuadent que cela est.

Et alors, voilà une théorie d'après laquelle on tâche de prouver que les hommes peuvent, sans efforts, obtenir les résultats de l'effort. Cette théorie est semblable à celle d'après laquelle, la prière pour son propre perfectionnement, la foi en la rédemption des péchés par le sang du Christ, ou la grâce divine transmise par les sacrements, peuvent remplacer l'effort

personnel. Sur la même aberration psychologique est basée aussi cette théorie extraordinaire de l'amélioration de la vie sociale par le changement des formes extérieures qui a produit et produira tant de maux horribles et qui, plus que tout, empêche le vrai progrès de l'humanité

Les hommes reconnaissent qu'il y a, en leur vie, quelque chose de mauvais, qu'il y a quelque chose qu'il faut améliorer. Mais l'homme ne peut améliorer qu'une seule chose qui est en son pouvoir, lui-même. Mais pour s'améliorer soi-même, il faut, avant tout, reconnaître qu'on n'est pas bon, et cela, l'homme ne le veut pas. Et voilà, on attire toute l'attention non sur ce qui est toujours en notre pouvoir, non sur nous-mêmes, mais sur des conditions extérieures qui ne sont pas en notre pouvoir et dont le changement ne peut pas plus améliorer la situation des hommes que le transvasement du vin ne peut changer ses qualités. Et voilà que commence une activité : 1^o stérile ; 2^o nuisible, orgueilleuse, (nous corrigeons les autres), méchante (on peut tuer ceux qui font obstacle au bien commun), et dépravante.

« Reconstituons les formes sociales et la société prospérera. » Ce serait beau si le bien de l'humanité s'atteignait aussi facilement ! Malheureusement, ou plutôt heureusement (parce que si les uns pouvaient arranger la vie des autres, ceux-là seraient les plus malheureux des hommes), il n'en est pas ainsi. La vie humaine se modifie non par le changement des formes extérieures, mais seulement par le travail intérieur de chaque individu sur lui-même. Et chaque effort pour agir sur les formes extérieures ou sur autrui, ne change pas la situation des hommes, mais ne fait qu'altérer, diminuer la vie de celui ou de ceux qui, — comme tous ces hommes politiques, rois, ministres, membres du parlement, révolutionnaires, de toutes sortes, libéraux — cèdent à cette erreur pernicieuse.

§

Les hommes qui jugent superficiellement, les hommes légers, émus particulièrement par la boucherie fratricide commise récemment à Saint-Petersbourg, et par tous les événements qui accompagnèrent ce crime,

pensent que la cause principale de ces événements est dans le despotisme du gouvernement russe, et que si la forme autocratique du gouvernement russe était remplacée par la forme constitutionnelle ou républicaine, de pareils événements ne pourraient se répéter.

Mais le mal principal, (si l'on en pénètre attentivement toute l'importance), dont souffre maintenant le peuple russe, n'est pas dans les événements de Saint-Pétersbourg : c'est dans la guerre honteuse et cruelle, commencée à la légère, par une dizaine d'hommes immoraux. Cette guerre a déjà tué et mutilé des centaines de mille Russes et menace d'en tuer et d'en mutiler encore autant ; elle a ruiné non seulement les hommes de cette génération, mais ceux de la génération future, qu'elle accable d'impôts énormes, sous la forme de dette, et elle perd les âmes des hommes qu'elle déprave. Ce qui s'est passé à Saint-Pétersbourg le 9 janvier^[1], n'est rien en comparaison de ce qui se fait là-bas. Là-bas, à la guerre, on tue et mutilé cent fois plus d'hommes qu'il en a péri le 9 janvier, à Saint-Pétersbourg. Et la perte de ces hommes, là-bas, non seulement ne révolte pas la société, comme les massacres de Saint-Pétersbourg, mais la plupart envisagent avec indifférence, d'autres avec compassion, ce fait que des milliers d'hommes sont de nouveau chassés là-bas, pour la même tuerie insensée et sans but.

Ce mal est horrible ! Si donc l'on parle des maux du peuple russe, il faut parler de la guerre ; les événements de Saint-Pétersbourg ne sont qu'une circonstance accessoire qui accompagne le mal profond, et s'il faut chercher le moyen de le délivrer de ses maux, il faut le trouver tel, qu'il le délivre des deux à la fois.

Le changement de la forme despotique du gouvernement en forme constitutionnelle ou républicaine ne délivrera la Russie ni de l'un ni de l'autre. Tous les États constitutionnels, aussi bien que l'État russe, s'arment stupidement, et, comme en Russie, quand il le leur vient en tête, les quelques hommes qui ont le pouvoir envoient leur peuple à la lutte fratricide : guerre d'Abyssinie, du Transvaal, de l'Espagne avec Cuba et les Philippines, de Chine, du Thibet, guerre contre les peuplades d'Afrique, toutes guerres menées par les gouvernements les plus constitutionnels et les plus républicains ; et de même, tous ces gouvernements, quand ils le trouvent nécessaire, répriment, avec la force armée, les révoltes et les manifestations de la volonté du peuple quand ils les considèrent comme la

violation de la légalité, c'est-à-dire, de ce que ces gouvernements, à un moment donné, considèrent comme la loi.

Quand dans un État, ayant n'importe quelle constitution, le pouvoir se maintient par la violence et peut être accaparé par quelques hommes, par des moyens quelconques, quelle qu'en soit la forme, il y aura toujours la possibilité des mêmes événements que ceux qui se produisent maintenant en Russie — la guerre et la répression des révoltes.

De sorte que l'importance des événements qui se passent à Saint-Pétersbourg n'est pas du tout ce que pensent les hommes légers, à savoir qu'ils nous ont montré la malfaisance particulière du gouvernement despotique russe et que, par conséquent, il faut tâcher de le remplacer par un gouvernement constitutionnel. L'importance de ces événements est beaucoup plus grande : c'est que, dans les actes du gouvernement russe, particulièrement sot et grossier, nous voyons plus clairement que par les actes des autres gouvernements, la malfaisance et l'inutilité non de tel ou tel gouvernement, mais de *tous* les gouvernements, c'est-à-dire d'un groupement d'hommes ayant la possibilité de soumettre à leur volonté la majorité du peuple.

Le rapport, la situation et les impressions des Russes, des Européens, et surtout des Américains, sont tout à fait analogues à ceux de ces deux hommes venus dans le temple et dont on parle dans l'évangile de Luc, chap. XVIII, v. 10-11-13 (Pharisiens et péagers).

En Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, la malfaisance des gouvernements est si bien masquée que les citoyens de ces divers pays, en vue des événements de la Russie, s'imaginent naïvement que ce qui se passe en Russie ne se fait que là, et qu'eux-mêmes jouissent de la liberté absolue et n'ont point besoin d'améliorer leur situation, c'est-à-dire qu'il se trouvent dans l'état le plus excessif de l'esclavage : l'esclavage de ceux qui ne comprennent pas qu'ils sont esclaves et sont fiers de leur situation.

Sous ce rapport notre situation, à nous, Russes, d'une part est plus pénible (en ce sens que les violences commises sont plus grossières), et d'autre part, meilleure, parce qu'il nous est plus facile de comprendre de quoi il s'agit ; et le voici : chaque gouvernement soutenu par la force, est, par essence même, un grand fléau inutile, et c'est pourquoi le devoir des

Russes, et de tous les hommes asservis par les gouvernements, est, non de remplacer une forme de gouvernement par une autre, mais de supprimer tout gouvernement.

En résumé, mon opinion sur les événements actuels est la suivante : le gouvernement russe, comme chaque gouvernement existant — américain, français, japonais, anglais — est un horrible, inhumain et impuissant brigand dont l'activité malfaisante se manifeste sans cesse. C'est pourquoi tous les hommes raisonnables doivent, de toutes leurs forces, tâcher de se délivrer de tout gouvernement, comme les Russes doivent tâcher de se débarrasser du gouvernement russe.

Pour se débarrasser des gouvernements il ne faut pas lutter contre eux par les moyens extérieurs (minimes jusqu'au ridicule auprès des moyens dont disposent les gouvernements), il faut seulement n'y point participer, ne pas les soutenir, et alors, ils seront anéantis. Et pour ne pas participer aux gouvernements et ne les pas soutenir, il faut être affranchi des faiblesses qui entraînent les hommes dans les pièges des gouvernements et les rendent leurs esclaves ou leurs participants.

Être affranchi de ces faiblesses n'est possible que pour l'homme qui a établi son rapport envers Tout, c'est-à-dire envers Dieu, et qui vit selon la loi unique, supérieure, qui découle de ce rapport — pour l'homme religieux et moral.

C'est pourquoi plus les hommes voient et sentent nettement la malfaisance des gouvernements — comme actuellement, nous, les Russes, qui sentons nettement, maladivement, le mal de notre gouvernement stupide, cruel et mensonger qui a perdu déjà des centaines de mille hommes, qui ruine et déprave des millions de gens, et maintenant, provoque les Russes au fratricide — plus opiniâtrement doivent-ils tâcher d'établir en eux une conscience nette, ferme, religieuse, plus scrupuleusement doivent-ils accomplir la loi divine qui découle de cette conscience et qui exige de nous non la transformation du gouvernement existant, ou l'établissement de cette organisation sociale, qui, selon nos opinions bornées, garantirait le bien général, mais qui exige de nous une seule chose : le perfectionnement moral, c'est-à-dire notre affranchissement de toutes les faiblesses, de tous les vices qui font de nous les esclaves des gouvernements et les complices de leurs crimes.

§

J'avais terminé cet article et me demandais s'il fallait le publier ou non, quand je reçus une remarquable lettre, non signée.

La voici :

Depuis déjà plusieurs jours, je ne puis me ressaisir. Quand quelqu'un commence à me parler des ouvriers massacrés, je ressens pour lui de la haine et j'éprouve une sorte de mal physique.

Il y avait des monceaux de cadavres, des femmes et des enfants ensanglantés, emmenés dans des voitures... Mais est-ce là ce qui est horrible ? Non, ce sont les soldats avec leurs visages bonasses, ordinaires, sans pensées, sans compréhension, qui sont horribles ! Les soldats qui battent la semelle sur la neige et attendent l'ordre de fusiller quelqu'un. C'est, le public aussi, avec son aspect ordinaire, curieux, qui est horrible. Même les plus braves gens viennent là pour voir eux-mêmes, ou apprendre des autres, des choses épouvantables, les cadavres ensanglantés, mutilés, etc... Comme si l'on pouvait voir quelque chose de plus effroyable que ces soldats qui sont *comme toujours* et ces braves gens qui ne veulent qu'une chose : des frissons d'horreur

Je ne puis définir ce qui est le plus terrible. C'est, il me semble, ce fait *qu'ils ne comprennent* pas et que leurs visages sont *ordinaires*, bien qu'une heure plus tard ils iront tuer, et que le sang rougira les pavés. Le plus épouvantable, il me semble, c'est de sentir qu'entre les hommes n'existe *aucun lien*. Oui, je crois que c'est le plus terrible ! Ils sont du même village, seulement les uns sont en capotes grises, et les autres en paletots noirs, et l'on ne peut nullement comprendre pourquoi les gris plaisantent en causant du froid et regardent pacifiquement les hommes en noir qui passent devant eux, tandis que chacun d'eux sait qu'il possède des cartouches pour dix coups et qu'une ou deux heures plus tard, ces cartouches seront dépensées. Et les hommes noirs les regardent comme si cela devait être.

On lit dans les livres, on parle sur ce qui *désunit* les hommes et l'on ne sent pas combien c'est horrible, et quand cela est partout autour de soi, comme ces jours-ci, momentanément tout le reste cesse d'exister et il n'y a plus que les capotes grises, les paletots noirs, les pelisses élégantes, et tous sont occupés d'une *seule chose*, mais chacun de *façon différente* ; personne ne s'étonne, personne, parmi eux, ne sait pourquoi les uns tirent, pourquoi les autres tombent, pourquoi les autres regardent. En d'autres temps, il y eut la même vie terrible et incompréhensible, où il était dans l'ordre des choses de tirer, d'après le commandement, sans hostilité ni haine ! Mais ces jours-ci, tout le reste est momentanément suspendu. Il ne reste que cette seule chose épouvantable !... Il semble qu'un abîme te sépare de chaque homme, et que tu ne puisses le franchir, bien que tu sois près. Ce sentiment est épouvantable !

Cinq fois j'ai pris et laissé cette lettre, à la fin je me suis décidé à l'écrire. Peut-être parce qu'il est pénible de se taire toujours. Tous parlent de la nécessité d'aider aux ouvriers et paraissent compatir à leur sort. Mais ce n'est pas la situation des ouvriers qui est terrible, ce n'est pas eux qui ont besoin d'aide, mais ceux qui attirent les gens et les piétinent, et ceux qui, le lendemain, regardent les vitres brisées, les réverbères renversés, les traces des balles, et, sans voir le sang glacé sur le trottoir, marchent dessus.

Oui, le principal c'est que quelque chose *désunit* les hommes, qu'il n'y a pas de lien entre eux. L'important est donc d'écarter ce qui désunit les hommes et de le remplacer par ce qui les unit. C'est *toute* forme extérieure violente du gouvernement qui désunit les hommes ; la seule chose qui les unisse, c'est le rapport envers Dieu, l'aspiration vers lui, parce que Dieu est seul pour tous et que le rapport des hommes envers Dieu est un.

Que les hommes le veuillent reconnaître ou non, devant nous tous se dresse le même idéal de perfectionnement supérieur, et seule l'aspiration vers cet idéal anéantit la désunion et rapproche les hommes.

Iasnaïa Poliana, février 1905.

1. ↑ Le 22 janvier selon le calendrier actuel. Voir [Dimanche rouge](#).

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- ThomasBot
- Yann
- YannBot
- 72ALI
- Phe-bot
- Wikisource-bot
- Acélan
- Pyb
- Cantons-de-l'Est
- Benoit Soubeyran
- Sapcal22
- *j*jac

- Phe
- Sixdegrés
- Darkdadaah
- Reptilien.19831209BE1
- Toto256
- MarcBot
- Jahl de Vautban
- ThomasV
- Eprdk
- TptBot
- Hsarrazin
- Zyephyrus
- Newnewlaw
- VIGNERON
- Bgeslin
- Chrisric
- Glützenbaum
- Le ciel est par dessus le toit
- Snawei
- Ladsgroup
- PerfektesChaos
- Rei-artur
- -xfi-
- Fred J
- Indolences
- MGalloway (WMF)

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)